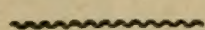

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01928214 4


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS



Fénelon

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Fénelon

Avec une Introduction par M. Moïse CAGNAC



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

INTRODUCTION

François de Salignac de Lamothe Fénelon naquit le 6 août 1651 au château de Fénelon en Périgord. Il fit ses premières études à la maison sous la direction d'un précepteur et à douze ans il était à l'Université de Cahors. A quinze ans le marquis de Fénelon son oncle le fit venir à Paris et le plaça au Collège du Plessis pour commencer les études de théologie et le diriger ensuite vers le séminaire de Saint-Sulpice.

Ordonné prêtre, Fénelon rêvait des missions lointaines; mais son oncle l'évêque de Sarlat s'employa pour donner une autre direction au zèle du missionnaire. En attendant, il lui résigna un petit bénéfice, le doyenné de Carenac, dans le Querci, de la valeur de 3 à 4 000 livres de rentes.

Après trois années consacrées au ministère paroissial dans la paroisse de Saint-Sulpice, Fénelon fut appelé à diriger *les Nouvelles Catholiques*, maison que protégeait alors le Maréchal de Turenne, fondée pour affermir les nouvelles Catholiques dans la doctrine et surtout pour instruire celles qui se montraient disposées à se convertir. Il paraît bien que les pauvres femmes renfermées furent souvent maltraitées. La mère Garnier ignorait-elle que la conversion du cœur est une œuvre de longue patience et le fruit de la grâce divine toujours suffisante, rendue efficace par la volonté et le désir de l'homme? Pourquoi appeler la police du Roi pour influencer les consciences? Fénelon a dû souffrir de ces procédés; mais pourquoi l'en rendre responsable? Nulle part nous ne trouvons son nom mêlé aux mesures de rigueur; et nous qui le connaissons, nous pouvons être sûrs qu'il employa les moyens les plus louables et les plus chrétiens pour convertir les personnes confiées à sa sollicitude.

Dans le sermon « pour la profession religieuse d'une nouvelle convertie » Fénelon paraît connaître trop bien le

cœur humain et ce que c'est qu'une conversion et comment elle s'opère, il se rend trop bien compte de l'incroyable difficulté qu'il y a à se convertir : « Seigneur, mettez devant vos yeux ses larmes, ses os brisés et ses entrailles déchirées »; sa vue est trop pénétrante, son accent trop ému, trop tendre même pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir entraîné, malgré elles, dans le catholicisme, des femmes et des jeunes filles. Agissant ainsi, il ne faisait que suivre les règles ecclésiastiques, les lois de cette Église qui a fait sien cet axiome si connu : Haïr les erreurs, aimer les personnes.

Il aurait voulu chasser de la maison les policiers, comme il demandait dans sa mission en Saintonge le rappel des dragons. Et si quelque attitude nous surprend là encore, n'oublions pas que l'homme le plus ouvert aux idées d'avenir est malgré soi de son temps. Or les hérétiques, rompant l'unité de la foi religieuse, étaient regardés comme des ennemis de la patrie. Louis XIV, du point de vue politique, et en cela il était alors approuvé par la majorité des Français, pouvait se servir de la force contre les dissidents. Mais l'Église a d'autres moyens d'action, et si Fénelon ne dédaignait pas l'appui de l'autorité, il s'adressait surtout au cœur. Qu'on relise sa correspondance avec Seignelay, on sera frappé de la préférence qu'il donne aux moyens doux et persuasifs. Il aurait voulu que le ministre comprît à demi mot que la violence ne saurait faire des conversions sincères : « Il nous serait facile, écrit-il, de les faire tous confesser et communier, si nous voulions les presser pour faire honneur à nos missions... Si peu qu'on les presse, on les verra faire des sacrilèges innombrables, on ne fera que les pousser par le remords de leur conscience jusqu'au désespoir, où on les jettera dans une impassibilité et une indifférence de religion qui est le comble de l'impiété. Pour nous, Monsieur, nous croirions attirer sur nous une horrible malédiction si nous nous contentions de faire à la hâte une œuvre superficielle qui éblouirait de loin. »

Enfin il demandait que « le nouvel intendant n'exerçât pas une autorité rigoureuse qui le rendrait odieux ». Le résultat fut qu'à la cour on lui reprocha « son excès de zèle et de longanimité ».

Pour connaître le sentiment intime de Fénelon sur cette délicate question, rappelons les nobles paroles qu'il adressait à Jacques III d'Angleterre. Il lui recommande, « sur toutes choses, de ne jamais forcer ses sujets à changer de religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes : elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de la religion, au lieu

de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez-donc à tous la liberté civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion. » Que faisait-il dans son diocèse? Ferme sur la doctrine, il était modéré pour les personnes : « Le bruit public de ce pays, écrit-il au duc de Beauvilliers, est que le conseil sur les huguenots où vous entrez ne prend que des partis de rigueur, ce n'est pas là le vrai esprit de l'Évangile. L'œuvre de Dieu sur les cœurs ne se fait point par violence. »

Pédagogie et Littérature.

La duchesse de Beauvilliers, occupée de l'éducation de ses huit filles, pria Fénelon, l'ami de la famille, de la diriger dans l'accomplissement des devoirs prescrits à la sollicitude maternelle. Le jeune abbé, âgé de quelque trente ans, composa son premier ouvrage, de *l'Éducation des Filles,* qui n'a depuis deux siècles que des admirateurs.

Ce fut un événement que l'apparition en 1687 de ce traité de *l'Éducation des Filles*, où les garçons ont tant à glaner. La science pour les femmes au XVIIe siècle était inégale et courte : la coutume et le caprice décidaient de tout.

L'abbé Fleury ne cachait point ses tristesses dans son *Traité du choix et de la méthode des Études* (1686) : « Ce sera sans doute un grand paradoxe de dire que les femmes doivent apprendre autre chose que le catéchisme, la couture et divers petits ouvrages; chanter, danser, s'habiller à la mode et faire bien la révérence, car voilà d'ordinaire toute leur éducation. »

Le bonhomme Chrysale était dans le ton quand il avançait qu'une femme en sait toujours assez

> Quand la capacité de son esprit se hausse.
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

A tout considérer cependant, les femmes, dans la première moitié du grand siècle, avaient eu leur âge de gloire. Les salons étaient les centres du bon goût et de l'élégance. Les Précieuses, si utiles pour lustrer la langue du XVIe siècle, si libre dans ses expressions et si lâche dans sa période, dégénérèrent, elles devinrent ridicules. Les écrivains de la seconde génération du XVIIe siècle furent moins favorables aux femmes. Ménage, annonçant le succès des *Caractères* de La Bruyère, ajoutait que « si l'ouvrage avait paru trente ou quarante ans plus tôt il aurait eu moins de réputation, parce

que les femmes y sont trop maltraitées et que, pour lors, elles étaient en possession de décider. » Et, de fait, l'inimitable imitateur de Théophraste ne leur attribuait d'autre supériorité que celle du style épistolaire « en raison de l'art qu'elles possèdent de faire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate. »

Nicole, Malebranche, Saint-Evremond ne les ménagent pas. Les femmes elles-mêmes étaient devenues sévères pour elles-mêmes. Mme de Maintenon se défie de leur caractère et elle n'a pas beaucoup plus de confiance dans leur esprit : « jamais elles ne savent qu'à demi ».

Fénelon plus calme et plus réfléchi n'a pas de semblables rigueurs. Il connaît sans doute le penchant des jeunes filles à la mollesse: il n'ignore pas qu'elles ont l'imagination errante et crédule, la sensibilité vive et inquiète, qu'elles se laissent entraîner par le babillage, enivrer par le bel esprit, dominer par la fausse honte, qu'elles sont nées artificieuses, passionnées, extrêmes en tout, qu'un violent désir de plaire les travaille, les livre à l'amour du faste, les expose à la corruption des mœurs et à la ruine... Mais ce n'est pas là toute la femme.

Elle a ses vertus propres : elle est naturellement industrieuse, attentive au détail, ordonnée, apte à comprendre, insinuante et persuasive : elle a par excellence la finesse, la grâce, le don de « policer ». La raison, enfin, qui l'égale à l'homme, la femme peut s'en servir pour développer ses qualités et se guérir de ses faiblesses : elle est la « moitié du genre humain ».

Aussi, dès la première page, Fénelon prend nettement position : « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles... Mais n'ont-elles pas à remplir des devoirs qui sont les fondements de la vie humaine?.. Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfants, qui seront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années?... Mais la vertu est-elle moins pour les femmes que pour les hommes?... Voilà ce qui prouve, s'écrie-t-il, l'importance de bien élever les filles. »

Et l'auteur commence par une peinture des femmes contemporaines très naturelle et très piquante dans son exactitude satirique. C'est bien à peu près là ce que devaient être ces jeunes femmes du monde ignorantes, désœuvrées, à charge à elles-mêmes, têtes vides et frivoles, dormant un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une bonne santé, indiscrètement et insatiablement curieuses, passionnées en dehors pour les divertissements et les spectacles, à la maison

pour les ouvrages romanesques. « Une pauvre fille pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros ; elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elles de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage! » C'est exact, et c'est moins sarcastique que le chapitre de la Bruyère sur les femmes. Et qu'oppose-t-il à cela? Il faut lire les forts conseils qu'il donne, et quelle peinture! Aucun moraliste n'a démêlé plus au clair les ruses et les comédies de la finesse. Molière n'a pas mieux dit quand il a tracé le portrait de la précieuse. L'article sur la mode ne le cède en rien pour le piquant au chapitre de la Bruyère. Ni Bossuet ni Bourdaloue n'ont parlé avec plus d'ironie de cette fausse piété « où l'on traite Dieu comme on fait des personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles ».

Tout ceci n'est au demeurant qu'un enseignement négatif. Il faut combattre le mal de plus près, et la source, c'est l'ignorance. Pour contrebalancer la nature impulsive et irréfléchie de l'enfant, il faut s'attaquer à la tête. « Et que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? s'écrie Fénelon. Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. »

Son plan d'études, que nous trouvons restreint, à notre époque de connaissances encyclopédiques, devait étonner dans un temps où « une fille était tenue pour bien élevée qui savait lire, écrire, danser, sonner des instruments, faire des ouvrages et qui ne mettait pas moins de dix à douze ans à l'apprendre ». Fénelon veut rendre la femme digne de remplir ses devoirs, et quels sont-ils? « Elle est chargée de l'éducation de ses enfants... de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement... »

« La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions. » Quoi de plus raisonnable? Mais ce qu'il place au-dessus de l'étendue du savoir c'est la rectitude et la fermeté de la raison, il y subordonne tout le reste. Et les femmes qui sont juges et parties dans la question n'ont jamais pensé autrement. « Les femmes, disait Mme Necker de Saussure, doivent avoir du goût et de la facilité pour l'étude, plutôt que beaucoup de savoir. »

Fénelon, comme Mme de Maintenon, insiste pour approprier l'éducation aux besoins. Il importe que l'éducation ait ses règles différentes suivant l'état, la profession, la fortune des

enfants. Fénelon prépare de futures mères de famille capables de partager avec l'homme les devoirs sévères et délicats de maîtresses de maison. Qu'on mette la jeune fille dans la pratique, dit-il, c'est-à-dire qu'on la fasse participer au gouvernement du ménage. Il a sur ces occupations matérielles, qu'il appelle l'*économie*, des réflexions assez piquantes et qui montrent l'état d'âme de ce XVII[e] siècle éloigné de la nature et si ignorant des choses de la campagne. La page sur l'ordre, qui est un des éléments de la propreté, est toute philosophique.

Remarquons la largeur et la flexibilité de cet « esprit qui sait concilier, sans qu'il y paraisse de contradiction, la sévérité chrétienne et les grâces humaines, la vie utile et la vie aimable : que dis-je? l'éducation de l'esprit avec celle du corps, le soin de la santé avec celui de la perfection morale et même des préceptes de goût sur la toilette avec des leçons de modestie pour les femmes [1] ».

Il faudrait noter encore toutes les idées qui font de ce petit livre un vrai traité de pédagogie. Pour la première fois un homme se rencontrait qui réunissait en une sorte de code les prescriptions propres à élever la jeune fille, depuis le moment où ses instincts s'éveillent, jusqu'à l'âge où le développement de ses facultés permet de la livrer avec sécurité à la vie commune, et cet homme fondait ces préceptes sur une étude psychologique de l'enfant.

***

Ces qualités pédagogiques, Fénelon les mit en action aussitôt. Le duc de Beauvilliers fut nommé gouverneur du petit-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, avec la liberté de choisir les personnes qui devaient concourir à l'éducation du prince. Fénelon fut pris comme précepteur et nous savons comment il s'acquitta de sa tâche. Par ses soins l'enfant « dur et terrible jusqu'aux derniers emportements, passionné pour tous les plaisirs, livré à toutes les passions » devint « un prince affable, doux, humain, humble et austère pour soi [2] ».

L'on a reproché à Fénelon d'avoir maté cet orgueilleux et ce féroce à force de douceur impérieuse, au point de briser en lui tous les ressorts de la volonté, de l'avoir jeté dans une piété austère, étroite et formaliste.

N'oublions pas que Fénelon quitta Versailles en 1697. et

1. Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 179.
2. Saint-Simon.

ue l'enfant demeura seul avec le vertueux et rigide Beau-illiers. Le prince, privé de l'appui de son précepteur, se omplut dans une dévotion austère. Sous l'influence de son ieux gouverneur, il devint si timide et si scrupuleux que 'énelon ne reconnut pas son œuvre, quand plus tard le duc e Bourgogne porta ses défauts dans les camps. Il ne fallut ien moins que les avertissements sévères, les vifs reproches e l'Archevêque pour amener le jeune généralissime à sortir e cet embarras enfantin et à se montrer digne de l'éduca-ion première qu'il avait reçue.

Admirable précepteur, Fénelon fut encore un professeur emarquable. Mais il est facile de deviner la pensée secrète u maître : la culture de l'esprit ne se sépare pas de la for-nation du cœur.

Dans ce travail, rien ne lui semble petit. Il rédige un dic-ionnaire de la langue latine, compose au jour le jour des hèmes et des versions, s'appliquant à suivre le progrès quo-idien de l'enfant royal.

Le Prince aime les Fables de La Fontaine, le précepteur ui fera traduire les plus intéressantes. Il compose lui-nême des fables en prose qu'on lit encore aujourd'hui avec laisir.

Sans doute personne ne pensera rapprocher ces deux abulistes et Fénelon n'a pas songé un instant à lutter avec on inimitable modèle. Écoutez-le pleurant sur le tombeau du onhomme : *lugete o quibus cordi est ingenuus lepos, natura nuda t simplex, incompta et sine fuco elegantia.*

« Cependant il s'en approche par l'agrément et le charme u récit, s'il s'en éloigne par le sujet. Fénelon, en effet, ne vise as à instruire le public : il n'a pas de public, il n'a qu'un lève. Tout bonhomme qu'il est La Fontaine a ses préoccu-ations littéraires, Fénelon n'a aucune préoccupation de ce enre : il ne veut que faire comprendre à son élève quelques-nes de ces vérités que les princes ont de la peine à se nettre dans l'esprit. Si la fable dans laquelle il enveloppe la érité est gracieuse et piquante, il le faut pour attirer l'atten-ion de l'élève, et, de plus, le génie de Fénelon est si heureux u'il ne peut rien dire qui n'ait cette grâce simple et ingénue ui est aussi le propre du génie de La Fontaine[1]. »

Composées selon les circonstances, ces fables ont été nprimées sans ordre. Il est aisé cependant d'en suivre, pour insi dire, la chronologie, en les comparant au progrès que âge et l'instruction devaient amener dans l'éducation du duc le Bourgogne.

Ce sont d'abord de petits récits capables d'éveiller un jeune

1. Saint-Marc Girardin.

esprit sans le fatiguer. C'est la mouche qui répond très calme aux insultes de l'abeille : « La pauvreté n'est pas un vice, mais la colère en est un grand. Vous faites le miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sage dans vos lois, mais emportée dans votre conduite... Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes avec plus de modération. »

Le duc de Bourgogne grandit et le ton s'élève. Alors se pressent les souvenirs historiques et les allusions à la mythologie. Voici Bacchus, peu fidèle aux leçons de Silène; énervé par les moqueries d'un rieur malin, toujours prêt à souligner son langage incorrect. « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? « Le faune répondit sans s'émouvoir : « Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? » L'allusion était transparente et la réprimande délicate.

Enfin il y a de petits poèmes moraux d'une philosophie généreuse. Deux fleuves, le Nil et le Gange, se disputent le premier rang. Neptune donne la préférence au Gange, parce qu'il témoigne une grande compassion pour l'humanité souffrante. « Il n'y a rien de grand, rien d'estimable que ce qui est utile au genre humain. »

Enseigner la morale sous l'apologue, c'est le but de Fénelon. A quelques exceptions près, ses fables sont moins l'œuvre d'un artiste que d'un moraliste grave et ému, qui sous l'apparence légère d'une poésie ailée ne nous dépeint les vices du monde que pour en inspirer l'horreur. J'ai dit « sous l'apparence légère d'une poésie ailée ». C'est là qu'apparaît le tour d'esprit grec et l'amant de la culture antique. Car Fénelon, de tous les écrivains français, est le seul qui ait pénétré le vrai caractère de l'hellénisme.

Racine a aimé les Grecs, mais ce qui plaît à notre grand poète tragique dans Sophocle et dans Euripide, c'est l'art en ce qu'il a de plus savant, de plus réfléchi et de plus serré, en ce qu'il a aussi de plus moderne et de plus troublant. La Fontaine seul a compris les Grecs comme Fénelon, mais il a toujours été écrivain. Fénelon, lui, n'a jamais eu d'arrière-pensée. Il aime les grecs tels qu'ils sont et pour eux mêmes : il a déjà ce sentiment, dont s'enivreront la philologie et le romantisme allemand, que le génie grec n'est pas réflexion, mais instinct, sensation, pensée naïve.

Aussi il existe plus d'un trait de ressemblance entre l'esprit fénelonien et le génie grec.

Fénelon a du grec la pérennité de la jeunesse. Sophocle compose son chef-d'œuvre *Œdipe roi* à quatre-vingt-dix ans. Relisez la *Lettre à l'Académie*, datée de 1714 : on n'y sent pas la trace des années.

Fénelon a la sérénité de l'âme grecque. Point d'éclat dans

a voix, point de haine dans le cœur. Il va dans la vie tour tour joyeuse et accablante, sans perdre son calme. Dans s batailles d'idées, s'il montre toute sa souplesse de combattant et sa merveilleuse facilité d'écrivain, il garde une ttitude digne et correcte.

Le Grec était curieux de savoir : il étendait son action ntellectuelle sur toutes les branches du savoir, y compris la eligion. Fénelon s'est complu dans les discussions théologiques: c'était son droit et son devoir d'évêque; mais il alla ardiment dans les parties réservées de la science de Dieu. e mysticisme était son tempérament. Son libre esprit énétra dans le domaine des sciences philosophiques, poliques et littéraires, jetant au siècle étonné des théories nouelles, qui surprenaient les citoyens d'un royaume ordonné omme une construction et monté comme une horloge.

Enfin n'oublions pas que Fénelon, comme le Grec, avait ne parole séduisante et qu'il excellait à vaincre par les éductions du langage.

Comment s'étonner maintenant qu'il ait porté dans ses crits l'esprit de l'antiquité et l'esprit chrétien? Et c'est là intérêt. L'auteur ne fait pas, en imitant, un pastiche de son nodèle. Il rajeunit par l'idée chrétienne le cadre vieilli qu'il dapte, et si la première impression du lecteur est antique t profane, l'impression définitive est moderne et chrétienne.

Où Fénelon montre bien son esprit moderne et grec, c'est ans les *Aventures d'Aristonoüs*. Par la perfection de l'ensemble t du détail c'est l'essai le plus heureux qu'il ait fait de ette alliance intime entre la pensée chrétienne et la forme ntique. Voyez-vous « ce myrte de verdure et d'une odeur xquise qui naît au milieu du tombeau et qui élève tout coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de es rameaux et de son ombre »? Quelle saveur grecque! Iais voici le chrétien. « Ce myrte qui se renouvelle de dix ns en dix ans n'est qu'un gracieux emblème d'une vérité lus haute. » Les dieux ont voulu faire voir par cette merveille ue « la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire les hommes ne meurt jamais ».

***

Dans les *Dialogues des morts* Fénelon continue la tâche qu'il 'est imposée dans les Fables : l'éducation de son élève, d'un rince destiné à régner.

Il y aurait lieu de noter ici encore le goût de Fénelon pour e génie hellénique. Les Dialogues ne sont pas tous destinés à *mettre le bon dans le cœur* du duc de Bourgogne; quelques-uns visent à *mettre le beau dans l'esprit.*

Critique ingénieux et délicat, le fin précepteur célèbre sous toutes les formes « ce goût exquis de la simplicité, cet amour pour le beau simple » qui fait le caractère inimitable des écrivains antiques; mais au delà d'Horace et de Virgile dont il reconnaît vivement les beautés, au delà de Cicéron dont les défauts ne lui échappent point, on sent que ses préférences remontent jusqu'à Démosthène et à Platon, jusqu'à Homère.

Mais voyons la nouveauté de l'œuvre. Ce sont des dialogues. Cette forme littéraire, Fénelon l'a employée en plusieurs moments de sa vie et dans des occasions différentes. Nous avons les *Dialogues sur l'Éloquence*, les *Dialogues sur la grâce*, et les *Dialogues des morts*. Or ce procédé est encore grec. Aux yeux de Platon, la seule méthode pour arriver à la vérité et pour la communiquer, c'est la *dialectique* ou l'art d'interroger et de répondre. La forme qui convient le mieux à cette méthode est donc le dialogue, où les interlocuteurs s'entretiennent directement, sans intermédiaire et n'invoquent d'autre témoignage que celui qu'ils trouvent en eux-mêmes.

Et telle était bien la tendance d'esprit de Fénelon. Il a une répugnance instinctive pour une forme technique et rigoureuse qui a l'air d'imposer la vérité comme un dogme sans chercher à provoquer le consentement de l'esprit.

Fénelon, disciple des Grecs, chez lesquels « tout dépendait de la parole », préfère le verbe à l'écriture. Et n'est-ce pas Platon qui, dans un de ses plus gracieux dialogues, appelle l'écriture « une éloquence bâtarde dont la sœur légitime est le discours vivant et animé? Fénelon se reconnaissait là, lui qui dans ses conversations « savait enchanter de façon qu'on ne pouvait ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver [1]. »

Mais soit qu'il imite Platon dans les *Dialogues sur l'Éloquence*, soit qu'il prenne le cadre de Lucien dans ses *Dialogues des morts*, il n'a point dépassé Platon ni Lucien.

Le sens chrétien a inspiré à Fénelon d'utiles corrections à la pensée de Platon, mais notre auteur n'a ni l'éclat ni cette force dramatique qu'il louait tant dans son modèle. Il n'y a dans les *Dialogues sur l'Éloquence* ni lutte ni action, mais une conversation loyale entre deux hommes qui céderont devant les raisonnements ou l'évidence. C'est que Fénelon cherche moins à détruire qu'à édifier. S'il avait trop donné à la forme dramatique, au spectacle, combien de gens auraient négligé la leçon pour admirer l'art! Les *dialogues* auraient ébloui sans produire le bien. Platon n'a pas évité l'écueil.

1. Saint-Simon.

Il en est de même pour les *Dialogues des morts*.

Le charme et le succès de Lucien venaient de l'élément comique. Fénelon ne pouvait sur ce point suivre son modèle. La leçon morale, but du dialogue, serait passée au second plan. Si Fénelon l'emporte sur Lucien par la variété des idées, l'auteur grec reste maître dans la peinture de son époque et de son pays. « L'antiquité tout entière revit dans Lucien. » On chercherait vainement cet intérêt historique dans Fénelon. Les personnages de ses dialogues sont de tous les temps et appartiennent à toutes les nations. L'intérêt pédagogique guidait seul l'auteur.

***

Le *Télémaque* est un livre de morale, et c'est un poème. Ne doutons pas un instant que Fénelon n'ait surtout voulu instruire son élève. Il n'était pas partisan de l'art pour l'art. Destiné au duc de Bourgogne, le *Télémaque* est avant tout une œuvre de pédagogie politique. C'est un exposé des dangers qui menacent les rois et des devoirs qu'ils doivent remplir pour rendre les peuples « bons et heureux ». Mais il se trouve que le poète vaut le moraliste. Si le poème n'a pas une action toujours assez vive, c'est que l'auteur n'oublie jamais son rôle de précepteur et qu'il interrompt le récit poétique pour faire entendre ses leçons. Quelles leçons d'humanité, de modération, de patience, de courage, de loyauté!

Les critiques n'ont pas manqué de noter ici ou là quelques chimères semblables à celles de Platon, ou fatalement imposées par le caractère aristocratique du XVIIe siècle.

On a remarqué que les descriptions soit de batailles, de tempêtes, d'incendies, soit de paysages et de vie champêtre sont par trop générales et composées de phrases toutes faites. Nulle vue directe, nulle représentation précise des objets. Enfin il y a évidemment des parties fanées, supportables encore par un certain charme suranné ou parce qu'elles font penser à des choses plus anciennes et plus belles. Le « merveilleux », les délibérations des dieux, la lutte de Vénus et de Minerve, tout cela paraît postiche.

Mais que de beautés littéraires à côté de ces ombres! C'est l'abondance aisée des réminiscences antiques et même des inventions, une vraie finesse, une rare connaissance des hommes dans certains récits épisodiques, certains portraits, certaines réflexions; c'est le récit même du poème qui est bien composé, l'art de son ordonnance; la grandeur de son idée générale, le charme incomparable d'une langue mélodieuse et flexible, pleine d'une expressive abondance et d'une douce

chaleur. La description de la Bétique reste une des plus belles pages de la littérature française.

Et c'est toujours la même question qui se pose : comment un Français et un homme d'Église a-t-il pu, sans choquer le goût moderne et sans méconnaître les exigences d'une civilisation chrétienne, *continuer* les plus anciens poèmes de l'antiquité païenne? car c'est si bien cela que les premières éditions du *Télémaque* avaient pour titre : *La suite du VI[e] Livre de l'Odyssée, ou les Aventures de Télémaque.*

Et la réponse est toujours la même : Fénelon a imité Homère et il est resté évêque. Il a pris de l'antiquité sa fleur et il en est sorti un fruit moderne. Il a christianisé l'Hellénisme. Un exemple. Fénelon imitateur d'Homère et de Virgile n'a pu se soustraire à l'épisode de *La Descente aux Enfers.* Mais quels changements!

Télémaque descend aux enfers conduit par la piété filiale pour retrouver son père, et surtout par la piété envers les dieux; il a le goût des choses divines. Ni Ulysse ni Enée n'ont cette pensée. Le sentiment religieux apparaissait à Fénelon comme le couronnement de son enseignement. Il voulait graver dans le cœur de son disciple la crainte d'une force supérieure, la croyance à une vie future, l'image de la béatitude des justes dans le ciel et des peines réservées aux méchants dans les enfers.

Voici les homicides, les impies, les adultères, les hypocrites, les ingrats, les menteurs. Dieu ne juge pas seulement les actes, mais les pensées. Le péché est dans le cœur. Aussi Fénelon, écartant l'idée de la souffrance corporelle, parle surtout de la douleur bien plus profonde de l'âme. La fatalité domine le monde antique! les damnés ne se reprochent pas le mal qu'ils ont commis, inévitable qu'il était. Dans l'enfer chrétien, l'âme a le sentiment de sa responsabilité, et cela fait sa peine et son désespoir. « La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice... sa vue les perce, les déchire. » Dans l'expression de ces inexprimables douleurs, le style de Fénelon acquiert une énergie que l'on n'attendait pas de lui et que l'on ne trouve dans aucun autre écrivain.

Dans la description du bonheur des justes, il émet des idées absolument étrangères au génie antique. Aux plaisirs grossiers des justes du paganisme — promenades dans les bois ombragés, jeux, chants, courses — Fénelon substitue les douces joies d'une contemplation bienheureuse et une ineffable félicité proportionnée à l'intelligence et à la vertu des âmes que Dieu en a reconnu dignes.

Éloquence et critique.

Fénelon prêchait dans son église cathédrale aux jours solennels, et il donnait régulièrement le carême dans une des églises de la ville. Dans les visites qu'il faisait tous les ans dans son diocèse il parlait toujours au peuple.

Nous déplorons que ces sermons n'aient pas été recueillis ou analysés. Nous regrettons encore plus que Fénelon n'ait pas écrit lui-même ce qu'il disait avec tant de charme et d'onction ; d'autant que nous possédons plusieurs discours et entretiens qui se remarquent par une grande magnificence de style et de pensées. Nous comprenons que Fénelon aurait pu monter dans la chaire sacrée à la suite de Bossuet et de Bourdaloue.

Le discours prononcé au sacre de l'Électeur de Cologne est un fort beau morceau d'éloquence : « La première partie est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet, la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénelon ». C'est le jugement du cardinal Maury, un admirateur de Bossuet.

Les passages de cette humaine et vive sensibilité abondent dans ce discours : « O pasteurs! loin de vous tout cœur rétréci! Elargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger que montrer la lettre de la loi. Soyez pères : ce n'est pas assez! soyez mères : souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. »

Fénelon n'est pas loin d'atteindre la perfection dans le sermon qu'il prêcha aux Missions Étrangères devant les ambassadeurs du roi de Siam, le jour de l'Epiphanie, en 1685. Parlant de la conversion des vainqueurs de Rome, il s'écrie avec une énergie hautaine que Bossuet n'a pas dépassée dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain! Dieu les a tenus en réserve dans un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs, il leur lâche la bride et le monde en est inondé. Mais en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur. Tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-devant de l'Évangile : et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas. »

Puis c'est le morceau à la louange des Missionnaires, justement célèbre par la poésie grandiose des images, par la véhémence pathétique, par l'impétuosité des mouvement

entraînants : « Peuples de l'extrémité de l'Occident, votre heure est venue! Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrête bien loin en deçà de vous; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes... ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. »

Dans le cours ordinaire de la vie, Fénelon n'écrivait pas ses discours. « Il se contentait, dit Ramsay, de se renfermer dans son cabinet, pour puiser dans l'oraison toutes ses lumières. Comme Moïse, il allait sur la montagne sainte et revenait ensuite vers le peuple pour lui communiquer ce qu'il avait appris dans cet entretien ineffable. »

Ce faisant, il suivait les idées qu'il avait exposées dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*. Et cela était une nouveauté dans ce XVIIe siècle finissant. Ces théories méritent quelque attention.

Nous savons que Fénelon, en fidèle disciple des Grecs, n'a pas compris autrement que Platon l'essence de la parole publique qui, à la différence de la poésie, de la peinture, de la sculpture, est un art essentiellement pratique. L'éloquence s'adresse à tous, tend à l'action et à l'amélioration immédiate de l'auditeur. Et la célèbre définition qu'il en a donnée : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu », n'est que l'écho de la pensée socratique sur l'art : « Une discipline réglée qui apprend aux hommes à faire quelque chose qui soit de nature à les rendre meilleurs qu'ils ne sont ».

Pour aller au but qui est de rendre meilleur, il faut « convaincre ». Et, en passant, Fénelon essaie de réagir contre certaines habitudes modernes, contre les divisions régulières et tranchées qui coupent le discours « en deux ou trois parties qui interrompent son action et l'effet qu'elle doit produire ». L'abus seul des divisions et des subdivisions est condamnable. Et il paraît bien que cette habitude sévissait alors. Mais l'ordre et la méthode demandent un enchaînement rationnel des idées et des preuves. Et qu'est cela? sinon un plan, donc des divisions.

Ceci n'est que l'extérieur du discours. Pour faire sentir à ceux qui écoutent « le poids de la vérité » il faut peindre, c'est-à-dire « non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible que l'auditeur s'imagine presque les voir ».

Et cette peinture doit être si forte qu'on perd de vue l'orateur pour ne songer qu'à ce qu'il dit, comme un peintre « songe à vous mettre devant les yeux les forêts, les montagnes... sans que vous puissiez remarquer les coups de pinceau ».

A cette action de l'âme viendra se joindre l'action du corps qui sera naturelle et ajoutera à l'effet produit. Qui atteindra cette perfection? Ce n'est pas celui qui compose à loisir dans son cabinet et qui apprend par cœur, c'est celui qui, possédant « un fonds abondant de principes et d'érudition », a bien médité son sujet et l'a rangé dans sa tête, et qui, doué d'une grande facilité d'élocution naturelle ou acquise, dédaigne l'art de polir ses périodes, car alors il est maître de sa pensée et de son auditoire, et il « proportionne les choses à l'impression qu'il voit qu'elles font sur lui ».

Un homme qui n'apprend point par cœur « se possède, il parle naturellement; il ne parle point en déclamateur : les choses coulent de source; ses expressions sont vives et pleines de mouvement. La chaleur même qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'aurait pu préparer dans son étude. L'action ajoute une nouvelle vivacité à la parole; ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action est autrement sensible et naturel; il a un air négligé et ne sent point l'art. »

L'orateur qui parle par cœur récite ou déclame : « son action est contraire; ses yeux, trop arrêtés, marquent que sa mémoire travaille et il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. L'auditeur, voyant l'art si à découvert, bien loin d'être saisi et transporté hors de lui-même, observe froidement tout l'artifice du discours. »

Tout cela est très juste. Mais comment parvenir à ce degré de naturel où l'éloquence n'apparaît que comme une improvisation ou une conversation animée? C'est un idéal. En dehors des hommes de génie et de ceux que la nature a doués merveilleusement, les orateurs feront bien dans les commencements d'apprendre par cœur; mais qu'ils arrivent peu à peu à n'être pas les esclaves de la phrase; qu'ils unissent le naturel à l'art; que leur parole ressemble au style de la Fontaine : que le travail ne s'y fasse pas sentir.

C'est là le grand art, et c'est où nous convie Fénelon; car la plus forte objection qu'on fera toujours à la méthode fénelonienne sera la réunion si rare de talent, de facilité, de connaissances et même de vertus qu'exigerait cette disposition habituelle à manier la parole sur toutes sortes de sujets avec assez de force, d'attrait et d'onction pour *prouver*, *peindre* et *toucher*.

A bien examiner les choses de plus près, il semble que Fénelon, en parlant ainsi, n'a pas eu en vue cette *Éloquence de la chaire*, art difficile et sublime, dont il est permis de faire usage pour donner aux vérités de la religion une force intéressante et irrésistible, ou pour exciter dans l'âme de pro-

fondes émotions. Il a sans doute voulu parler uniquement de ces instructions que les évêques et les pasteurs sont obligés de faire aux fidèles confiés à leurs soins.

En réduisant la question à ce seul objet, toutes les maximes de Fénelon sont incontestables. Tout ce qu'il dit du peu de fruit que le peuple recueille des sermons préparés avec trop d'art et d'étude, ses plaintes et ses regrets sur l'ignorance où ces sermons laissent les auditeurs sur l'histoire de la religion, l'objet de ses mystères, l'institution des sacrements, sont malheureusement justifiés.

La méthode proposée par Fénelon est plus appropriée au véritable objet de l'instruction chrétienne que les sermons préparés dont les avantages et les effets ne sont pas toujours en proportion avec les soins qu'ils exigent ni avec le temps qu'ils consument. La Bruyère appelait ces genres de discours « des spectacles ».

« Pendant qu'il y a tant de besoins pressants dans le Christianisme, disait Fénelon lui-même, pendant que le prêtre, qui doit être l'homme de Dieu, préparé à toute bonne œuvre, devrait se hâter de déraciner l'ignorance et le scandale du champ de l'Église, je trouve qu'il est fort indigne de lui qu'il passe sa vie à arrondir des périodes, à retoucher des portraits et à inventer des divisions. » Et il écrivait à l'abbé Fleury : « j'ai fait l'ouverture du jubilé et j'ai déjà prêché deux fois... Je donne aux prédicateurs l'exemple de ne chercher ni arrangement, ni subtilité et de parler précisément d'affaires. »

Et « quel plus beau talent, disait la Bruyère en parlant de Fénelon, que celui de prêcher apostoliquement ». Aussi les auditeurs affluaient autour de Fénelon à Cambrai et dans toutes les paroisses de son diocèse où il se plaisait à répandre la parole de Dieu. Au dire des contemporains, l'archevêque de Cambrai avait un merveilleux don de la parole. « On voudrait penser comme Pascal, disait Vauvenargues, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. »

En somme, l'orateur chrétien doit être un pasteur : « sa parole est une nourriture ». Mais notre critique n'ignorait point que « le discours » doit dans des circonstances particulières devenir une œuvre d'art; et nous en avons quelques exemples de Fénelon lui-même. Il faut donc juger à part les discours préparés et les discours improvisés. Au XVIIe siècle on savait distinguer. « On sent, disait La Bruyère à l'Académie (15 juin 1693), la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il *prêche de génie* et sans préparation, soit qu'il prononce un discours *étudié et oratoire*, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni

tant d'élévation ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre. »

Ce tempérament critique, Fénelon l'a porté un peu partout; dans la politique, dans la religion, dans les lettres, et il juge tout avec une liberté étonnante et un esprit fertile.

Il a écrit sa *Lettre à l'Académie*, où les idées se lèvent et font essor à chaque pas, toutes originales, intéressantes, inquiétantes parfois, toutes sollicitant l'examen et la discussion.

Critique littéraire, il est un maître : « Une imagination aimable et riante : le goût vif du pur, du délicat, du naturel, du libre et du familier, un sens exquis de l'antiquité, une ouverture d'esprit supérieure vers des horizons nouveaux, tout cela témoigne d'un génie inné pour la critique. Boileau a sans doute un goût sûr et élevé, mais il est bien austère et un peu sec. Voltaire a bien de l'esprit, mais la grandeur le surpasse. Corneille et Pascal l'étonnent et le scandalisent. La Harpe est instruit, sérieux, pénétrant, mais il est long et ennuyeux. Vauvenargues seul a quelque analogie avec Fénelon, et il est de la même famille, mais il est un peu court. Fénelon apporte à la critique une grâce, une fraîcheur, une naïveté qui est presque de la poésie. Avec lui, les citations mêmes témoignent du tour heureux de l'imagination et d'un esprit de choix et de finesse qu'on ne trouverait point ailleurs[1]. »

Écrits politiques.

Fénelon eût-il été un auxiliaire précieux pour un roi, et devons-nous regretter l'exil de Cambrai? Les idées politiques de Fénelon contiennent-elles le sens du réel?

Le *Télemaque* ne suffit pas pour fonder un juste jugement sur la doctrine politique de l'Archevêque de Cambrai. L'imagination et la raison s'y mêlent trop et le roman a fait tort à la pensée profonde qu'il recouvre. Pour apprécier avec équité la politique de Fénelon, il convient de négliger d'abord le Télémaque, tout au moins de ne s'en servir qu'autant que Fénelon à persisté plus tard dans ce qu'on veut appeler ses utopies.

Le duc de Bourgogne devait être roi; c'est à lui que s'adressait Fénelon quand il écrivait l'*Examen de conscience sur les devoirs de la Royauté*; c'est à lui qu'il pensait quand il faisait, de concert avec Chevreuse, *les Tables de Chaulnes*. C'est que derrière son élève il voyait la France et le peuple qu'il voulait heureux. Dans la *Correspondance politique* avec le duc de

1. Paul Janet, *Fénelon*, p. 164.

Chevreuse, dans ses *Mémoires*, dans ses *Entretiens* avec Ramsay d'où est sorti *l'Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Fénelon n'a qu'un but : le bonheur de la France sur le trône de laquelle il veut mettre un roi digne de saint Louis, l'idéal de sa royauté. C'est que le gouvernement de Louis XIV le Grand avait mis le pays dans un état précaire et inquiétant.

Bossuet, avec tout son génie, n'a pas vu que la machine de l'État se détraquait sur la fin du XVIIe siècle; il n'a pas douté un seul instant de la perpétuité de la monarchie. Fénelon, plus clairvoyant, entendait les sourdes plaintes des peuples; à la cour même il avait démêlé ce qu'avait de fragile ce colosse monarchique. Il avait fait le diagnostic de la maladie mortelle de la royauté.

Les principes de Fénelon eussent peut-être sauvé la monarchie; en tout cas, s'il fut chimérique pour Louis XIV, il ne peut l'être pour nous. Ce que le fameux précepteur redoute surtout pour son élève, c'est ce que les princes sont le plus portés à envier : l'autorité absolue. Aussi il lui parle toujours de « règles certaines », de « maximes de gouvernement », d'un peuple qui souffre et non d'esclaves et de flatteurs. Il le prémunit contre l'ambition, contre la flatterie. Il estime que l'adulation est l'écueil fatal de toutes les vertus. Il a là-dessus des pages profondes.

Si l'on veut savoir l'idée qu'il se faisait d'un roi, qu'on relise l'*Examen de Conscience sur les devoirs de la Royauté*.

Cette pièce un peu déclamatoire dans la forme, comme le genre le comportait, est une sorte de discours au duc de Bourgogne devenu roi. Il ne s'agit plus de la morale du roman du *Télémaque* : c'est une morale politique concrète, ce sont des conseils pressants. Fénelon embrasse tous les actes et toutes les pensées possibles d'un roi. Le but principal de l'auteur est visiblement d'inspirer à son royal lecteur un sentiment profond de la grandeur de la tâche qu'il aurait à remplir. Voici un passage qui n'est pas sans éloquence : « Avez-vous étudié la vraie forme du gouvernement de votre royaume? Il ne suffit pas de savoir les lois qui règlent la propriété des terres et autres biens entre les particuliers : il s'agit de celles que vous devez garder entre votre nation et vous, entre vous et vos voisins... Avez-vous étudié les lois fondamentales et les coutumes qui ont force de loi pour le gouvernement général de votre nation particulière? Avez-vous cherché sans vous flatter quelles sont les bornes de votre autorité? Savez-vous par quelles formes le royaume s'est gouverné sous les diverses races; ce qu'étaient les anciens Parlements et les États généraux qui leur ont succédé?... Croyez-vous que Dieu souffre que vous régniez, si vous régnez sans être instruit de ce qui doit borner et

régler votre puissance ! » L'ouvrage se termine par d'excellents conseils sur la connaissance des hommes et le choix des ministres, la conduite à leur égard, l'abus des favoris... etc.; tout cela d'une expérience avisée, éclairée, justifiée par les exemples de tous les temps, et peut être utile sous des formes de gouvernement toutes différentes.

On a contesté que Fénelon ait eu l'esprit tourné vers l'avenir, une des premières qualités d'un homme politique.

Et cependant, à lire avec attention les ouvrages de ce grand homme, nous sommes tout étonnés de rencontrer des théories qui nous semblaient modernes; nous le prenons pour un contemporain.

Cette science que l'on croit nouvelle, l'économie politique, nous en lisons les principes à chaque page dans ses écrits. Les règlements pour la ville de Salente, excellents quant à leur portée morale, ont surtout un caractère de progrès qu'il faut admirer, quand on pense combien Fénelon était sous ce rapport en avant de son siècle. Il pressent beaucoup de vérités que notre époque a vues se réaliser et pour lesquelles celui dans lequel il vivait était loin d'être mûr.

Ce grand penseur est partisan absolu de la liberté du commerce; cette idée n'a été vraiment admise qu'à la Révolution; elle déborde dans les écrits de l'Archevêque de Cambrai, dans les *Tables de Chaulnes* et dans *Télémaque.* A Salente, « tout y était apporté et tout en sortait librement ». Pour un peuple commerçant, toute la puissance consiste dans la constante supériorité de ses produits: c'est le système de la libre concurrence et du progrès indéfini de la production.

Nous avons dit que Fénelon avait aperçu les lézardes qui commençaient d'apparaître à la fin du règne de Louis XIV dans les fondements de la monarchie. La centralisation excessive de tous les pouvoirs entre les mains d'un seul, l'autocratie absolue sans contrepoids, l'agglomération de la noblesse française à la cour, avaient isolé la nation du roi. Et l'on sait quelles réformes proposèrent les économistes et les libéraux de la fin du XVIIIe siècle pour substituer à ce mécanisme administratif la vie organique dont doit vivre un État : les *Assemblées provinciales.* Turgot et Necker ne trouvèrent rien de mieux pour associer le peuple à la vie de la nation. Les esprits n'étaient pas préparés à cette organisation de représentation nationale. Admis au pouvoir, les citoyens revisèrent les droits du roi; les États généraux substituèrent au vieux mot : « L'État, c'est moi, » la nouvelle devise : la nation, c'est nous.

Fénelon sentait bien que les peuples grandissent comme les individus et que les monarchies absolues doivent se résoudre en monarchies constitutionnelles. Il demandait

dans les *Tables de Chaulnes*, et dans sa correspondance avec Chevreuse, la décentralisation et les *Assemblées provinciales* : « Établissement d'États particuliers, dit-il, dans toutes les provinces, comme en Languedoc » qui se trouvait si bien d'être gouverné de la sorte : « on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs, on y est moins épuisé ».

Ce qui fait le plus grand honneur à Fénelon, ce qui prouve que son esprit était tourné vers l'avenir, c'est ce sentiment profond qu'il avait de la nécessité d'associer la nation à l'autorité royale. Il écrivait en 1710 au duc de Chevreuse, alors que la France décimée par la misère et la faim reculait devant les armées espagnoles : « Notre mal vient de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du roi... il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation... il faudrait qu'il se répandît dans toute la nation une persuasion intime et constante que c'est la nation elle-même qui soutient le poids de la guerre... Alors chacun dirait en soi-même : il n'est plus question du passé, il est question de l'avenir. *C'est la nation qui doit se sauver elle-même.* »

L'homme qui a écrit cette page est un des précurseurs de l'esprit libéral moderne : il a eu le juste pressentiment de ce qu'on a appelé le gouvernement du pays par le pays. A cette époque, les classes intermédiaires, ce qu'on appelait tiers état, étaient encore toutes dévouées au roi, et l'idée d'associer le peuple au sort du roi partait d'un esprit qui voyait loin.

Et cette théorie de la paix universelle dont on flatte nos oreilles et nos cœurs, ce fut la pensée dominante de Fénelon.

Dans son système politique fondé sur la justice et la vérité, il n'y a point de place pour la guerre; c'est la fraternité des peuples ; « un peuple n'est pas moins un membre du genre humain qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière ». « Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang ! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai, mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. » Il maudit la guerre, « le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes ». Les terres incultes, le commerce troublé, les lois affaiblies, les mœurs corrompues : voilà le résultat de la guerre. Le succès des armes ne l'éblouit pas. Il sait que la guerre est presque aussi funeste au peuple victorieux qu'aux nations vaincues. Ce sont là des idées avancées dans cette société des Condé, des Turenne, des Villars. C'est l'espérance ou du moins le vœu de la suppression de la guerre.

Et les grands principes de justice reviennent à chaque

instant. Cela résonnait fortement aux oreilles du duc de Bourgogne : « Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? »

Cet enseignement sur les usurpations qui se colorent du nom de conquête, il y revient dans *l'Examen de conscience* : « N'avez-vous point fait quelque injustice aux nations étrangères? » A la vérité, Fénelon savait qu'il faut « être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire » : c'est la paix armée, la plus pure des nécessités. Mais là encore il enseigne d'user d'abord des moyens pacifiques de l'arbitrage.

Enfin Fénelon est l'ancêtre de ces grands et nobles esprits qui se tournent nombreux vers le peuple. C'était assez rare au XVIIe siècle. Et c'est pourquoi Fénelon restera populaire. Cette commisération pour le peuple qui resplendit dans ses écrits et que ses actes n'ont pas démentie, il l'a poussée jusqu'au sacrifice. C'est ce sentiment honorable qui l'inspirait, quand, jeune et souriant à l'avenir, il écrivait ces pages brulantes et pénibles, cette fameuse *Lettre à Louis XIV*, peinture des misères des campagnes et critique du luxe de la cour; quand il osait dire cette parole qui tombait comme un étonnement dans Versailles en fête : « les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois ».

Fénelon a toujours fait son devoir, même celui de prophète de malheur, rôle qui apporte rarement sa récompense avec soi, mais surtout il a aimé le peuple. Parcourez tous ses Écrits politiques, il ne pense qu'au bonheur public. Les gloires humaines ne l'ont point fasciné, surtout celles qui étaient le prix de l'écrasement des peuples.

Les réformes projetées par Fénelon eussent peut-être sauvé le trône. Le peuple, même à la fin du règne de Louis XIV, aimait ses rois, et la monarchie avait encore assez de force et de prestige pour se transformer elle-même et opérer avec une sage lenteur des réformes qui lui auraient épargné la catastrophe de 1793. La petite partie chimérique qu'on trouve dans ces vues politiques fut restée à l'état idéal devant les nécessités de la réalité (quel est donc le réformateur qui n'a rien rêvé au delà du possible, ou quel est même l'homme d'État qui n'a jamais rien tenté que de faisable?) et tout le bien pratique, qui est immense, eût été accompli. C'est pourquoi Brunetière qui n'aimait pas Fénelon a pu dire : « Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en même temps que d'un sincère et vif désir du bien public, les écrits politiques de Fénelon témoignent d'un remarquable sens pratique... A lire de près les textes originaux, il est impossible de méconnaître qu'il y eut positivement dans l'Archevêque de

Cambrai des parties de l'homme d'État... et qu'il n'eut certainement pas été un ministre médiocre. »

Voilà cette politique que devait appliquer à la France le duc de Bourgogne. Mais la mort, deux fois cruelle, frappa le grand Dauphin et son fils, à un an de distance, et la France se réveilla un jour avec Louis XV!

Saint-Simon a dans un récit dramatique narré la mort du duc de Bourgogne : c'est un long déchirement d'âme, un cri d'admiration et de désolation. Pour nous, c'est un amer désespoir, parce que nous jugeons cette mort à la lumière des événements passés.

Tant que les imaginations françaises en appelleront de la fatalité des choses accomplies au rêve de l'histoire recommencée et de l'histoire heureuse, nous aimerons à nous figurer le règne du duc de Bourgogne empêchant Louis XV, ou plutôt portant lui-même ce nom de Louis XV qui serait devenu le symbole de la piété couronnée.

Controverses : Quiétisme et Jansénisme.

La querelle du Quiétisme mit aux prises les deux plus grands évêques du XVIIe siècle. La discussion n'était pas une lutte de Bas-Empire. La question soulevée entre Bossuet et Fénelon n'était pas petite; il s'agissait de savoir si le mysticisme canonisé par l'Église tomberait sous les coups de Bossuet.

Le Quiétisme ne se réduit pas, comme on le croit souvent, à la théorie du « pur amour » qui n'a d'ailleurs jamais été condamné, et il ne faut pas le confondre non plus avec le mysticisme.

Les quiétistes sont ceux qui, sous prétexte de contemplation et d'union à Dieu, se livrent à une honteuse inaction, ou du moins cessent de produire certains actes commandés par Dieu et essentiels à la véritable piété. Le mystique ne cesse pas d'être chrétien. Il sait que la méditation est la voie ordinaire pour aller à Dieu. Si le mysticisme est, comme l'a défini sainte Thérèse, une perception expérimentale de Dieu, l'union mystique reste une faveur divine et ne dispense jamais des vertus chrétiennes.

Le quiétisme est une erreur plus ancienne que le christianisme. Les Védas exposent les maximes du plus dangereux quiétisme : tel ouvrage, l'*Oupnek'hat*, compilation en langue persane de ces livres sacrés, renferme des passages que Molinos semble avoir copiés, tant le rapport est frappant.

La philosophie néo-platonicienne renouvela la même doctrine reproduite sous des formes abstraites. Ce quiétisme de

l'école d'*Alexandrie* pénétra dans la religion chrétienne sous différentes formes : mais ce fut le même principe d'erreur : mettre la perfection dans une prétendue contemplation qui réduit l'âme à une véritable inaction.

Au moyen âge nous rencontrons les Béghards, condamnés par le concile de Vienne en 1311. Ils enseignaient que dès cette vie, l'homme peut arriver à un tel degré de perfection qu'il devient impeccable. Alors on est affranchi de toutes les lois ecclésiastiques et même des commandements de Dieu.

Le prophète du quiétisme au XVIIe siècle est l'Espagnol Molinos. Sa *guide spirituelle* eut une vogue immense. En France sa doctrine captiva beaucoup d'âmes pieuses. La *guide spirituelle* devint la nourriture des personnes intérieures. A Rome, où il avait été d'abord admiré par les princes de l'Église et par le pape lui-même, on s'aperçut que les principes de Molinos conduisaient au plus grossier quiétisme : 1° l'homme qui veut être parfait doit détruire son activité et tendre à l'anéantissement; 2° la seule activité de l'homme parfait consiste dans un état d'union à Dieu par la contemplation et par l'amour. Enfin il était inutile de résister aux passions.

Ce quiétisme grossier fut condamné par Innocent XI, et reparut avec Mme Guyon, plus délicat et plus spirituel.

Cette femme, dont les bonnes intentions bravent toutes les critiques, prêchait l'amour de Dieu et sa parole captivait et enthousiasmait. Ses ouvrages, très nombreux, entre autres le *Moyen très facile pour faire oraison* et l'*Explication mystique du Cantique des Cantiques*, respirent la plus ardente piété.

Admise dans l'amitié de Mme de Maintenon, de la pieuse dame de Miramion, de la duchesse de Beauvilliers, Mme Guyon fit des conférences à Saint-Cyr. Les élèves goûtèrent trop la nouvelle spiritualité. Le directeur Godet des Marais, évêque de Chartres, fut alarmé de cette doctrine qui pour la pratique « invitait à ne se gêner en rien, à s'oublier entièrement, à n'avoir jamais de retour sur soi-même et à cette liberté des enfants de Dieu dont on ne se servait que pour s'assujettir à rien ».

Mme Guyon dut cesser ses conférences, et, un peu surprise, elle s'adressa à Bossuet, le priant d'examiner ses écrits. L'évêque de Meaux, après quelques mois d'étude, reconnut que la doctrine n'était pas orthodoxe, mais que les intentions étaient pures, et Bossuet communia de sa propre main la pauvre femme, le 30 janvier 1694. On peut résumer ainsi ce nouveau quiétisme : « La perfection de l'homme, même dans cette vie, consiste dans un acte continuel de contemplation qui, une fois produit, subsiste toujours, à moins qu'on ne le révoque expressément. — Une âme

arrivée à la perfection n'est plus obligée aux actes explicites distingués de la charité. L'âme doit être indifférente à toutes choses pour le corps et pour l'âme. — L'âme doit rejeter, dans l'état de contemplation parfaite, la pensée même des attributs de Dieu et des mystères de Jésus-Christ. »

Cependant la spiritualité de Mme Guyon avait mis en discussion les principes du mysticisme. Des conférences eurent lieu à Issy entre les évêques de Meaux et de Châlons et M. Tronson, supérieur du séminaire Saint-Sulpice.

Un projet en trente articles fut proposé à Fénelon qui ne fut pas satisfait. On ne s'expliquait pas suffisamment sur deux points : *l'amour désintéressé et l'oraison passive.* Noailles et Tronson approuvèrent, et les trente-quatre articles d'Issy fixèrent, pour ainsi parler, la jurisprudence en matière de mysticisme. Le bon sens de Bossuet et la perspicacité de Fénelon s'étaient unis pour dire le nécessaire sans dépasser les bornes de l'orthodoxie.

Tout paraissait fini quand la querelle recommença sous une autre forme.

Bossuet résolut de composer un ouvrage sur les États d'oraison. Élevé dans l'école, il n'avait pas approfondi la théologie mystique qui sans être contraire à la scolastique en est bien distincte. Avant les conférences d'Issy il paraissait n'avoir pas lu saint François de Sales, ni saint Jean de la Croix. C'est Fénelon qui lui envoyait des extraits de Clément d'Alexandrie, de saint Grégoire de Nazianze, de Cassien; et ces pages étonnaient Bossuet pour qui ce n'étaient que de pieux excès et d'amoureuses extravagances. Il écrivit donc et son bon sens, doublé de la raison qu'il avait sublime, le garda de toute exagération. Il envoya à Fénelon ses *États d'oraison* pour les faire approuver de l'illustre Archevêque de Cambrai. Bossuet condamnait dans son livre les erreurs de Mme Guyon en lui imputant un dessein évident d'établir un système qui fait frémir d'horreur et qui rendait la personne exécrable.

Fénelon renvoya le livre, disant qu'il ne pouvait en conscience condamner une personne dont les livres étaient condamnables, mais dont les intentions étaient innocentes, et lui-même résolut d'expliquer ses principes de spiritualité : il composa *les Maximes des Saints.*

Voyant son livre attaqué aussitôt, Fénelon en appela au pape. Pierre est le juge de la foi. Et pour répondre aux accusations, il publia ses *Défenses*, ces lettres à Bossuet admirables de dignité et de fierté. L'honneur menacé lui prêta une force et une verve qu'on ne lui soupçonnait pas.

Bossuet sollicita Louis XIV de presser le jugement du pape. Il avait annoncé que les erreurs de Fénelon seraient

foudroyées par le Saint-Siège, aussitôt qu'elles auraient frappé les oreilles du Vicaire de Jésus-Christ. Mais il se trouva que les dix examinateurs s'étaient partagés, après soixante-quatre séances : cinq avaient toujours voté en faveur du livre, fondés en grande partie sur les explications que Fénelon avait fournies dans ses *Défenses*.

Bossuet, quittant alors le terrain de la controverse doctrinale pour celui des faits personnels, publia sa *Relation sur le Quiétisme* tirée des manuscrits secrets de Mme Guyon et des lettres confidentielles de Fénelon.

La *Réponse à la Relation* fut rédigée en huit jours. L'étonnement n'eut d'égal que l'admiration; on ne savait ce qu'on devait le plus remarquer dans cet écrit : la clarté dans l'exposition des faits, l'ordre et l'exactitude rétablis dans leur marche naturelle, chaque accusation détruite par des preuves irrésistibles, l'accord si rare de la simplicité, de l'élégance et de la noblesse du style : « S'il reste à M. de Meaux, disait-il en terminant, quelque écrit à alléguer contre ma personne, je le prie de ne pas faire un demi secret, pire qu'une divulgation absolue et je le conjure d'envoyer tout à Rome... Pour moi, je ne puis m'empêcher de prendre à témoin celui dont les yeux éclairent les plus profondes ténèbres et devant lequel nous paraîtrons bientôt. Il sait, Lui qui lit dans les cœurs, que je ne suis attaché qu'à Lui et à son Église... et que je gémis sans cesse en sa présence pour qu'Il ramène la paix et abrège le scandale, qu'Il rende les pasteurs aux troupeaux et pour qu'Il donne autant de bénédictions à M. de Meaux qu'Il m'a donné de croix. »

Bossuet reprit la plume et publia ses *Remarques sur la Réponse* de M. de Cambrai. Quinze jours après, Fénelon publiait sa *Réponse aux Remarques*. Elle demeura sans réplique : « Fénelon avait de l'esprit à faire peur », avait dit Bossuet. Il s'en aperçut.

Cependant, le 12 mars 1699, le pape condamnait le livre des *Maximes des saints*, d'autant que, disait-il, *les fidèles pourraient être* insensiblement conduits dans des erreurs condamnées par l'Église.

Fénelon adhéra au Bref, qui le condamnait, *simplement, absolument et sans ombre de restriction*. « A Dieu ne plaise, disait-il dans son mandement, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » L'affaire était finie.

Pour résumer en quelques lignes le quiétisme mitigé de Fénelon, peut-être pourrions-nous parler ainsi. Mme Guyon admet l'acte continuel de contemplation et d'amour de

Molinos, mais rejette avec horreur les conséquences de ce faux principe contre la résistance positive aux tentations. Fénelon condamne l'acte continu mais il fait consister la perfection dans un *état habituel* de pur amour, où le désir des récompenses et la crainte des châtiments n'ont plus de part.

Et sans doute Fénelon expliquait avec un sens plausible les propositions condamnées. Il faut donc croire que sa plume avait trahi sa pensée et que ses intentions étaient pures : mais le texte même des propositions était faux, et l'Église n'a pas voulu autre chose que condamner les expressions répréhensibles dont « le premier sens favorisait quelques erreurs des quiétistes ». La vraie pensée de l'auteur s'exprima dans les explications qu'il donna pour la défense de son livre, explications qui furent approuvées à Rome.

***

A ceux qui s'étonnent de voir Fénelon discuter sur la doctrine et attaquer le Jansénisme, après la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, nous répondons avec Brunetière « que le droit demeure entier à ceux qui sont tombés dans l'erreur de la redresser chez les autres aussi souvent qu'ils la rencontrent ».

Depuis tantôt trente ans, Jansénistes et Jésuites avaient cessé leurs âpres discussions; grâce à la paix de Clément IX (1669) le silence s'était fait sur toutes ces questions de grâce suffisante, de grâce efficace, aussi bien que sur le degré de soumission due aux décisions de l'Eglise. Ce fut la plus belle époque de notre histoire politique et de notre littérature. Au dehors c'est Nimègue et Ryswick; au dedans Racine, Molière, Boileau, La Fontaine Bossuet, Bourdaloue. Le siècle se coucha sinon dans la gloire, au moins dans une majestueuse grandeur.

Un incident soulevé malicieusement par les Jansénistes rompit le silence des partis. Ce fut le *Cas de conscience* imprimé en 1702. Un ecclésiastique de province condamnait les cinq propositions dans le *sens qu'elles présentent* considérées en elles-mêmes, et indépendamment du livre de Jansénius. Mais sur la question de fait, c'est-à-dire sur l'attribution des cinq propositions au livre de Jansénius, il pensait que le *silence respectueux* était suffisant pour rendre aux constitutions des papes toute l'obéissance qui leur est due. Un confesseur à qui s'adressait cet ecclésiastique demandait aux docteurs de Sorbonne s'il pouvait l'absoudre.

Quarante docteurs souscrivirent à la décision qui portait que ces sentiments n'étaient ni nouveaux, ni singuliers, ni

condamnés par l'Eglise, ni tels que le pénitent fût obligé d'y renoncer pour obtenir l'absolution. Ce document contient les principaux articles de la profession de foi de la plupart des Jansénistes au commencement du XVIII[e] siècle.

Le *Cas de conscience* souleva une clameur immense. Le pape condamna la décision de 40 docteurs (13 février 1703) qui se soumirent, sauf le docteur Petitpied, qui résista et perdit sa chaire de Sorbonne.

L'archevêque de Paris, Noailles, qu'on soupçonnait n'être pas étranger à la rédaction du *Cas de conscience*, se décida à parler; mais « son mandement eut le sort de presque tous ses autres ouvrages, c'est-à-dire d'aliéner les Jansénistes, sans lui gagner leurs adversaires » à qui il reprochait « leurs libelles pleins d'aigreur et d'amertume ».

Les évêques de France reçurent le bref du 13 février 1703, de la part du roi : et plusieurs publièrent aussitôt des mandements contre le *Cas de conscience*. « Les Parlements s'émurent : il était contraire aux maximes reçues en France de donner un caractère d'autorité aux bulles et aux rescrits de Rome, avant qu'elles eussent été revêtues de la sanction de l'autorité royale et de toutes les formes prescrites par les lois et les usages du royaume.

Fénelon, dans un mémoire adressé aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, réfute toutes ces objections. On n'avait fait aucune difficulté pour recevoir le bref d'Innocent XII contre les *Maximes des Saints*, conçu de la même façon. Et il commença d'écrire mais sans parler du bref.

Quel labeur! Les opuscules, ordonnances, lettres ne remplissent pas moins de 1300 pages in-8° à 2 colonnes de l'édition Gaume; et nous ne comptons pas la correspondance.

Les quatre ordonnances que Fénelon écrivit en 1704-1705 sont des traités de théologie. Le public, depuis les Provinciales, s'était initié aux questions théologiques. Fénelon le rendait encore une fois juge du débat, mais il n'oubliait pas que son rôle de docteur était d'éclairer les dissidents. « Cinq cents mandements, avait-il écrit à l'abbé de Langeron, qui demanderont la croyance intérieure, sans rien prouver, sans rien réfuter, ne feront que montrer un torrent d'évêques courtisans. L'autorité des brefs, des arrêts, des lettres de cachet, ne suppléera jamais à une bonne instruction. »

L'église est-elle infaillible en prononçant sur la catholicité d'un livre? Fénelon le prouve par les promesses de Jésus-Christ, par la pratique constante de l'église, par l'autorité même du clergé de France, par l'histoire des plus anciens conciles, par les propres aveux des disciples de Jansénius.

Les Jansénistes mettaient toujours en avant la conformité

de la doctrine de leur maître avec celle de saint Augustin que l'Église a souvent adoptée comme la règle de sa décision sur les matières de la grâce...

« Mais comment se fait-il, disait Fénelon, que vous ayez une si grande déférence pour l'autorité de l'Église lorsqu'elle approuve saint Augustin, et que vous la rejetez lorsqu'elle condamne Jansénius? Ou l'approbation de l'Église fait la principale autorité de la doctrine de saint Augustin, ou elle n'ajoute aucune autorité à ses opinions : si elle n'ajoute aucune autorité à ses opinions, vous n'avez pas plus le droit de vous appuyer de ses sentiments que de ceux de tout autre Père de l'Église.

« Si, au contraire, la doctrine de saint Augustin emprunte sa principale autorité de l'approbation de l'Église, pourquoi voulez-vous que l'Église n'ait pas autant d'autorité lorsqu'elle condamne Jansénius? L'Église ne peut pas être moins infaillible pour condamner les textes hérétiques que pour approuver ceux qui sont purs et orthodoxes. »

Fénelon montre avec la dernière évidence que si le système des disciples de Jansénius, au sujet de la distinction du fait et du droit, et du silence respectueux, était une fois adopté, il n'y aurait aucune hérésie, aucun hérétique qui ne fussent en droit d'éluder avec les mêmes subtilités les jugements de l'Église.

Cette première instruction du 10 février 1704 engagea Fénelon dans une longue série d'écrits. Les plus habiles défenseurs du parti réunirent les forces contre leur plus redoutable adversaire. Fénelon répondit à tous les ouvrages qui parurent alors sur la question.

Cependant Louis XIV se rendit aux observations des Parlements qui s'opposaient à la réception du bref du 13 février 1703. Il chargea notre ambassadeur à Rome, le cardinal de Janson, d'excuser la conduite des Parlements, gardiens des anciens usages du royaume, et il demanda une bulle.

Le 16 juillet 1705 Clément XI publiait la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, condamnant le *silence respectueux*.

Fénelon écrivit encore une nouvelle Instruction Pastorale à cette occasion. Le texte de la Constitution était clair; mais, disait l'Archevêque, « les petits ont besoin qu'on leur rompe le pain » : et jusqu'à la fin de sa vie il écrivit pour éclairer les fidèles et pour réfuter les nombreux ouvrages qui tentaient de justifier le *silence respectueux*.

Une autre question appelait son attention, qui devait se terminer par la bulle *Unigenitus* et la condamnation du livre des *Réflexions Morales* de Quesnel.

Les théories sur la grâce furent remises en discussion. On ramena les esprits à l'origine du débat.

Noailles avait jadis approuvé les *Réflexions Morales* de Quesnel (1695). Ce petit volume s'était accru d'édition en édition depuis 1671 ; personne n'avait élevé la voix contre la doctrine. La réputation de l'auteur était universelle et Noailles traduisait le sentiment commun lorsqu'il recommandait cette lecture de piété. Mais aussi, dans les éditions progressivement augmentées, Quesnel avait bien pu, de bonne foi sans doute, faire des développements reprochables sur les théories de la grâce, Noailles n'était pas responsable de ces infiltrations.

Le 13 juillet 1708, Clément XI condamna les *Réflexions Morales*. Noailles fut très embarrassé; mais il condamna le livre avant la promulgation du Bref du pape, retardée à dessein. Puis l'archevêque de Paris, poursuivi par quelques évêques français, froissé des procédés des Jésuites et du P. Tellier à son égard, se rapprocha de Quesnel. Celui-ci venait de publier (1710) une *Justification des Réflexions*. Bossuet avait jadis composé cet opuscule pour servir de préambule à une édition des *Réflexions Morales* que Quesnel devait, paraît-il, corriger: mais l'intransigeant janséniste s'était refusé à toute correction et l'évêque de Meaux avait gardé son écrit en portefeuille. Comment Quesnel possédait-il cet opuscule que Bossuet lui avait refusé? Toutes les hypothèses sont possibles, mais la justification était bien de Bossuet.

Pour mettre fin à cette pénible querelle, Louis XIV demanda à Rome un jugement solennel. Après dix-huit mois d'examen, le pape promulguait la bulle *Unigenitus,* condamnant 101 propositions extraites *des Réflexions Morales.*

Le roi, avant d'imprimer à la bulle la sanction de son autorité, voulut avoir l'avis des évêques de son royaume. Quarante-neuf se réunirent à Paris à l'Archevêché et nommèrent une commission pour examiner les moyens les plus convenables d'accepter la bulle. On fut d'avis de la recevoir avec respect : mais 40 sur 49 seulement adoptèrent l'*Instruction* rédigée par le commissaire et qui fut adressée à tous les prélats du royaume.

Le Parlement, lui aussi, fit des réserves en faveur des Libertés Gallicanes et des droits du roi. Ces réserves seront une source de querelles sous Louis XV.

A la dernière séance, Noailles et huit évêques déclarèrent impossible l'acceptation de la bulle et de l'Instruction pastorale. Cependant en France, sur 117 évêques 14 furent hostiles à la réception de la bulle. Mais tous condamnèrent le livre de Quesnel, excepté l'évêque de Mirepoix : tous publièrent des mandements.

Fénelon publia un mandement pour la partie de son diocèse que le traité d'Utrecht venait de placer sous la domina-

tion de l'empereur. Le pape lui fit savoir combien il était satisfait du zèle avec lequel il soutenait la saine doctrine.

Louis XIV essaya en vain de ramener Noailles, il pensa alors à se servir des moyens que les lois mettaient à sa disposition. Fénelon se décidait pour un Concile national et c'est la doctrine que suivit le roi.

L'archevêque de Cambrai devait jouer un grand rôle dans cette solennelle occasion, mais il ne se dissimulait pas sa position équivoque vis-à-vis de Noailles. Il mourut le 7 janvier 1715. « Il nous manque bien au besoin », se serait écrié le roi. Noailles ne fit qu'en 1728 sa soumission au pape.

Métaphysique, Morale et Spiritualité.

Au début du XVIIIe siècle, trois livres se lisaient dans toute l'Europe : les *Pensées* de Pascal, parues en 1670; le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, en 1681, et le traité de l'*Existence de Dieu* en 1712. Et cela n'a rien d'étonnant. Fénelon est un métaphysicien de premier ordre. Sa littérature a fait tort à sa philosophie. Pour le lecteur superficiel, il ne reste guère du traité de l'*Existence de Dieu* qu'un magnifique exposé, dans une langue harmonieuse de la preuve par l'argument dit « des causes finales ». Mais qu'attentif et réfléchi l'on continue d'étudier la seconde partie : qu'on lise les *Lettres sur quelques sujets de Métaphysique et de Religion*; qu'on relise sa réfutation de Malebranche, ses entretiens avec Ramsay et ses plans de dissertations, l'on admirera une aisance dans l'art de se jouer sur les idées générales qui paraît merveilleuse.

Fénelon se fait le disciple de Descartes. Sa méthode dans la recherche de la vérité est toute cartésienne : « moi qui doute, je pense ; si je pense, quelque chose existe » et Fénelon non content d'adopter ces principes de Descartes, les commente, les développe, on peut même dire les raffine : et il paraît tenir encore plus que son maître à prolonger ce doute préalable jusqu'à ce qu'il ait enfin trouvé une raison solide pour en sortir.

Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, Fénelon les expose et les fait siennes. Il reprend l'argument de saint Anselme déjà modifié par Descartes et lui donne une forme et un caractère personnels. Mais en même temps, il revient à la preuve des causes finales que Descartes a rejetée.

La philosophie cartésienne divisait le monde en deux parties nettement séparées : d'un côté, le monde de la matière ou de l'étendue, qu'elle abandonnait au mécanisme; de l'autre, le monde de la pensée, dans lequel elle expliquait

tout par l'idée ou plutôt par l'action immédiate de Dieu. Or une des conséquences que Descartes avait cru pouvoir tirer de sa théorie mécaniste, c'était que la science devait étudier uniquement les causes efficientes et renoncer à l'étude des causes finales. Sans doute il admettait sommairement que « l'œuvre suppose l'ouvrier », mais il prétendait que trouver les fins voulues par Dieu était au-dessus des forces de notre intelligence.

Fénelon n'a point pensé ainsi. Il a repris cette preuve physico-théologique, une des plus anciennes et des plus populaires parce qu'elle charme l'imagination en même temps qu'elle s'adresse à l'entendement.

Enfin à Platon il a emprunté la preuve des vérités éternelles; à Aristote, la preuve cosmologique. Fénelon ne parle d'aucune des preuves morales : ni du consentement universel, ni des aspirations du cœur, ni de l'existence de la loi morale. Les preuves traditionnelles suffisaient alors aux esprits. Ils trouvaient là le repos.

Pourquoi ne parle-t-on presque plus des arguments métaphysiques? Parce que chaque époque a son langage. Or, le kantisme a miné la citadelle métaphysique, en mettant en question la valeur objective des idées : le positivisme a tourné la position en réduisant tout le travail de l'esprit à la classification des phénomènes. Pour se faire comprendre, il ne faut pas partir des principes de la raison, mais de l'expérience. Et c'est pourquoi la preuve dite « des causes finales » a gardé sa force première.

Ouvrons les yeux sur les traces évidentes de *finalité* que porte l'univers et reconnaissons que la science vit de la *recherche des causes*. Cette preuve téléologique remonte jusqu'au philosophe de Clazomènes. C'est Anaxagore qui fut le premier à considérer « l'intelligence comme cause du monde et de tout l'ordre[1] » : L'idée de cause était posée dans la philosophie, l'idée de vraie cause qui n'est pas l'unité matérielle des Ioniens, ni l'être immobile des Éléates, mais la Pensée, cause intelligente, distincte de ses effets, l'immortelle raison, non la raison mathématique des choses, mais la raison suprême existant en soi.

Socrate, Platon, Aristote, saint Thomas, Gassendi, Bossuet ont tour à tour exposé cette preuve. Pourquoi, aussi longtemps qu'il sera question de finalité, relira-t-on avec plaisir la 1re partie du traité de *l'Existence de Dieu*? C'est que Fénelon a répandu sur cette banale nomenclature des merveilles de

1. Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ· εἶτα Νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε — toutes choses étaient confondues : la Pensée vint, qui les sépara et créa l'ordre.

la nature une clarté resplendissante, un flot éblouissant de lumière.

La science moderne ne peut que magnifier cette preuve. Qui ne connaît les merveilleuses découvertes de Corti? les lois de la lumière? de l'astronomie? des sciences physico-chimiques? de la biologie?

Partout nous trouvons l'ordre et l'harmonie, partout l'appropriation des organes aux fonctions et des fonctions aux besoins, partout l'unité dans la variété, partout la stabilité de la loi dans l'écoulement des phénomènes, partout la trace d'un plan primitif conçu et perpétuellement entretenu, d'un plan que la surface des choses révèle à l'œil du simple bon sens, mais qui se manifeste avec beaucoup plus d'éclat dans les profondeurs, à mesure que la science va plus loin, monte plus haut et pénètre plus avant dans la connaissance de la nature : partout, en un mot, la marque d'une cause intelligente, placée suivant l'exposition de Newton, en dehors et au-dessus de la série des causes mécaniques.

Sans doute le problème du mal trouble ces questions de finalité, mais on peut dire que le désordre n'est pas si profond qu'il en a l'air, puisque le monde subsiste. Le caractère dominant de la nature, c'est la finalité. Ce que vous appelez désordre rentre dans une loi plus haute, et par un secret détour, dans un plus grand ordre.

Il n'y a dérogation à l'ordre que là où se trouve l'ordre. Si vous relevez des contradictions, c'est qu'il y a une loi. L'ordre du monde est un ordre d'ensemble : les taches minuscules des cubes de marbre sont comme les désordres de la nature. Regardez l'ensemble. L'artiste n'a pas peur du désordre ; il le plie à ses fins ; il permet la dissonance jusqu'à la résolution. « Il n'y a au fond de la nature rien de troublé ni d'anormal. » (Claude Bernard.)

La croyance spiritualiste s'appuie sur des preuves qui ont la même certitude que les lois de la science expérimentale. Elles se fondent sur la finalité, et c'est dans la finalité que la science expérimentale a ses raisons dernières.

D'où vient que nous nous élevons à des formules qui s'étendent à tous les temps et à tous les lieux? D'où vient que nous osons induire? De notre croyance en l'uniformité du cours des choses.

Et cette croyance elle-même, qu'est-elle? Un acte de foi en l'harmonie fondamentale de la nature : La science et la morale coïncident dans la finalité : qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, on a le même motif d'affirmer.

***

La connaissance conduit à l'amour : déjà dans le Traité de *l'Existence de Dieu*, l'auteur qui cherchait Dieu, par les lumières de sa propre raison, s'arrête souvent, tout rempli d'une émotion religieuse; l'esprit agit sur le cœur et l'échauffe. « O vérité universelle, infinie, immobile... c'est donc vous-même que je connais. »

Mais, dans ses ouvrages de morale et de spiritualité, Fénelon parle en prêtre et non en philosophe. Il ne cherche plus. Dieu s'est manifesté en personne, et Jésus-Christ est apparu plein de grâce et de vérité. Le Dieu-homme de l'Évangile, ce n'est plus le redoutable Jehovah des Juifs, c'est l'homme de douleurs mort pour racheter l'humanité et pour convertir les cœurs à un culte spirituel. La religion de l'amour est née. Et Fénelon est le représentant le plus autorisé et le plus estimé de cette piété tendre et éclairée qui porte avec elle les consolations et les suprêmes espérances.

Qui n'a lu avec plaisir et médité avec fruit ces exhortations affectueuses, ces touchantes effusions d'un cœur embrasé du plus pur amour de Dieu, et qui, non content de brûler de ces ardeurs célestes, voudrait les allumer dans le cœur de tous les hommes? La piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumières, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de persuasion, de plus de charmes pour se faire goûter. Fénelon était toujours entraîné par la pente de son esprit à choisir ce qu'il y avait de plus solide et de plus exquis. La piété était, pour ainsi dire, la seconde vie de son âme.

Le *Manuel de Piété* parut peu de temps après la mort de Fénelon (1725). Comme il portait une continuelle application à entretenir les sentiments et la pratique de la piété parmi les fidèles, il eut l'idée, vers la fin de sa vie, de réunir en un corps d'ouvrage, divers opuscules qui couraient déjà sous le manteau, et qu'il croyait propres à exciter et à nourrir la dévotion.

Les *Instructions et avis sur divers points de morale et de la perfection chrétienne* ne sont à vrai dire que des lettres de direction. C'est la même doctrine.

Correspondance spirituelle. Lettres diverses.

La correspondance de l'Archevêque de Cambrai est sans contredit la partie la plus intéressante de ses œuvres. Les *Lettres spirituelles* sont tout spécialement attachantes : c'est

le chef d'œuvre de Fénelon. « Toutes les variétés de sentiments, toutes les sortes d'esprit y sont : et quelle connaissance de l'homme et du monde, des ressorts par lesquels se manient les cœurs! Quel exquis ménagement des intérêts légitimes et quelle délicieuse souplesse pour se couler dans une âme, pour s'établir dans son centre et en régler tous les mouvements? Quelle irrésistible séduction qui fait l'idéal chrétien aimable et ne l'abaisse pas! Ces lettres sont l'œuvre où il faut chercher Fénelon tout entier[1]. »

Une *Lettre sur la Direction* nous apprend la sublime idée que Fénelon se faisait du directeur de conscience, de sa science, de sa piété, de sa prudence.

Sans la science, il n'y a point de sécurité dans la doctrine et dans les décisions : sans piété il n'y a ni zèle ni intelligence des choses divines! sans prudence, on n'aura ni conseil ni mesure.

C'est par ces qualités éminentes que le pieux archevêque sut gagner le cœur des personnes qui s'adressèrent à lui. Cette confiance n'était pas une abdication de la volonté. Fénelon connaissait son métier. Sous quelque prétexte que ce soit l'âme n'a pas le droit de se démettre de sa responsabilité propre : elle n'a pas le droit « de renoncer à la noble fatigue de vivre ».

Le directeur ne commande pas, n'ordonne pas (exception faite du scrupule qui est un cas pathologique), il agit sur la volonté par des motifs et des mobiles : le dirigé ne doit pas même agir nécessairement sous cette impulsion, il délibère, compare, raisonne. L'âme reste toujours maîtresse d'elle-même.

Fénelon respecte les magnifiques splendeurs de l'esprit humain. « Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que j'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne. quand elle vient à vous! de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. » C'est ainsi que Fénelon suit les voies de Dieu; il ne presse jamais l'âme; il parle, il conseille et il attend.

Les correspondants spirituels de Fénelon sont pour la plupart des personnes du monde : c'est le duc de Bourgogne et Mme de Maintenon, c'est Beauvilliers, Chevreuse et son fils, le duc de Chaulne; ce sont les duchesses, filles de Colbert, et leurs frères, Seignelay et Blainville; c'est la duchesse de Gramont, née Hamilton, la comtesse de Montberon : ce sont des jeunes gens, des jeunes filles, des

1. Lanson, *Littérature française*.

femmes illustres par leur piété dont l'anonymat garde quelque chose de mystérieux.

Le savant directeur fut assez souple pour guider tant d'âmes différentes. Mais dans ces directions si diverses de ton et de mesure, il y a un fond commun admirable : c'est la science du cœur et de la vie. Fénelon est un éminent moraliste.

Il excelle dans les fines peintures et dans les délicates analyses de l'âme trop intéressée souvent à s'ignorer. Telles lettres sur la mollesse, sur l'orgueil, sur les vanités du monde, avec ce style, vif, pittoresque qui sent déjà son XVIIIe siècle, deviennent des tableaux inimitables. Ce n'est pas un vain exercice de psychologie, comme une étude d'anatomie. En même temps que le moraliste chrétien découvre au patient étonné le vice de sa constitution morale, il lui offre les remèdes; il frappe et il guérit, il brise et il console. C'est une philosophie pratique.

L'humilité est la base de toute réforme morale. Aussi Fénelon poursuit avec une rare vigueur l'amour de sa volonté propre, sentiment presque insaisissable chez les personnes pieuses, et partout présent. Il dénonce les déguisements de l'orgueil, non pas dans les formules amères d'un La Rochefoucauld, mais dans une critique saine et complète. Les personnes qu'il dirigeait auraient voulu faire de grands pas dans la vertu. Goûter les joies de l'amour de Dieu — amour-propre que ces désirs impatients, — demander les suavités intérieures dans la méditation, c'est aimer nos consolations en voulant aimer Dieu.

Où ne se loge pas l'amour-propre? Dans les pénitences, les jeûnes, les austérités. « L'esprit se remplit souvent de lui-même, à mesure qu'il abat la chair. » L'amour-propre est partout : nouveau Protée, il sait prendre toutes les formes, sans jamais se montrer; il ne peut « supporter la vue de lui-même : il en mourrait de honte et de dépit. S'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux jeux pour adoucir sa laideur, et pour avoir de quoi s'en consoler. »

La direction de Fénelon, dominée par la poursuite de ce mal invisible, l'orgueil, a un intérêt humain qui nous attache et nous instruit : elle nous montre le moraliste à côté du prêtre. L'étude du cœur met dans cette cure des âmes à côté des dogmes et des conseils inflexibles de l'Évangile, un élément nouveau, la raison.

Le monde n'a pas échappé à la fine observation du moraliste. Son regard a démêlé les intrigues des hommes, leurs faiblesses cachées, leurs désirs immodérés. Cette connaissance il la devait à une heureuse habitude de réflexion profonde, au commerce des hommes, à l'amitié de tous ceux qui le fréquentaient.

Le monde est plein de scandales, d'hypocrisies et d'égoïsme. Fénelon le dit bien haut pour préparer l'âme à la lutte et à la paix : « Hélas! Madame, qu'attendiez-vous des hommes? Vous ne les connaissez donc pas? Ils sont faibles, inconstants, aveugles, les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé ; si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir et vous perce la main. » « Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes, vous ne sauriez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. »

Est-ce Philinte qui parle? Non, car ces maximes accommodantes ne condamnent que le zèle amer, l'aigreur, le dépit; elles n'expriment pas l'insouciance, mais la charité toute pratique et le bon sens.



Fénelon se reconnaît au bon goût de ses conseils : il a l'esprit juste. Aussi les *Lettres de direction* sont le code du chrétien. Rien de trop, pour ne pas briser les ressorts de l'âme.

Il apprécie la valeur de la santé; il sait, comme le philosophe antique, la puissance d'une âme saine dans un corps sain : « J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au delà de vos forces. »

Il recommande la gaieté. La tristesse est mauvaise conseillère : non seulement elle rend incapable de comprendre les beautés de l'amour divin, mais elle mine le corps : « La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits : *la tristesse*, dit l'Écriture, *dessèche les os.* »

Jamais directeur n'a mieux connu la grandeur et la faiblesse de l'homme, n'a mieux proportionné ses conseils aux divers états d'âme et aux situations particulières de chacun.

La dévotion ne consiste pas dans l'accomplissement de grandes actions, sinon « il y aurait peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes, quand Dieu les demande de nous. »

Beaucoup de chrétiens s'imaginent que le dévot doit être parfait. Désespérant d'arriver à cet état, car ils se sentent faibles, ils ajournent leur réforme morale ou s'abandonnent à leur nature. Pourquoi s'étonner des fautes, des imperfections et des misères morales des hommes? « Il n'y a que

l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui, sans la flatter. » Le dévot tend à la perfection, mais il vit avec sa nature faible et corrompue. La perfection n'est point le privilège de l'humanité. La vie du chrétien est un combat perpétuel. « Rien que deux mots, monsieur, pour vous conjurer de ne vous étonner point de vos faiblesses, ni même de vos ingratitudes envers Dieu après tant de grâces reçues. »

***

Le principe de la dévotion, c'est l'amour de Dieu. Les religions antiques, et même la judaïque, eurent un culte tout extérieur.

Le Christ transforma le monde. Le sacrifice du cœur succéda à l'holocauste des bœufs et des génisses : un culte en esprit et en vérité remplaça les purifications légales.

Les hommes revinrent bien des fois à cette religion extérieure. Même dans ce XVII[e] siècle profondément chrétien, ils étaient nombreux ceux qui s'acquittaient des devoirs religieux comme on s'acquitte d'une fonction de l'État. C'est à eux que s'adressaient les Bourladoue et les Bossuet quand ils tonnaient contre ces chrétiens qui se contentent de « l'écorce et des grimaces ». Cette religion d'écorce et de crainte, Fénelon ne la comprenait pas. Pour lui le fondement de la vie chrétienne, ce ne sont pas seulement les sacrements et les pratiques extérieures, ce sont les affections et les préparations intérieures : la nouvelle loi est toute de charité, toute d'amour et d'amour surnaturel. Être chrétien, c'est travailler à transformer son âme et à la transformer par l'amour.

La vraie religion pour le savant directeur, c'est l'amour divin renouvelant l'homme, c'est la charité devenue l'âme de l'âme.

C'était comprendre l'Évangile dont tous les préceptes se résument en un mot : Aimer Dieu.

L'amour est bien supérieur à la crainte : la crainte paralyse l'élan de la volonté, l'amour aide à l'action. « On n'est point gêné en ne faisant que des choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine et fait qu'on est content de souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli : on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. »

Fénelon résuma un jour ses pensées sur cette question de l'amour de Dieu, qui revient tant de fois dans sa correspon-

dance. C'est une lettre admirable adressée au duc de Bourgogne. Nous la citons dans ces *Pages choisies*.

Fénelon ne rend pas la dévotion impossible par la multiplicite des observances extérieures, il réduit tout à l'amour qui facilite tout. Vivez, faites vos devoirs d'état, voilà la pénitence quotidienne; à chaque jour suffit sa peine : c'est ce que conseille notre directeur.

Et les moyens qu'il nous communique pour arriver à ce résultat merveilleux sont précisément ceux que les philosophes tant anciens que modernes, ont tant vantés pour acquérir toute vertu naturelle. L'examen de conscience, l'oraison et les pratiques de la vie ne sont pas seulement la mécanique de la piété, mais de tout renouvellement moral, quel qu'il soit.

La connaissance de soi est le commencement de la sagesse. La célèbre maxime de Thalès : *Connais-toi toi-même*, qu'un autre philosophe formulait ainsi : *Habite avec toi-même*, est une admirable règle de conduite. Cependant Fénelon ne fait pas de l'examen de conscience toute sa méthode de perfection. Il y a entre se connaître et devenir vertueux la différence qui existe entre savoir et vouloir. Il faut *vouloir* changer de vie. La connaissance de soi n'est qu'un moyen et non une fin. L'homme doit se connaître, non pour s'admirer, mais pour appeler et entendre Dieu au plus profond de son âme : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous. »

Les idées ont en elles-mêmes une énergie qui multiplie les forces de la volonté : plus elles sont présentes à la pensée, plus elles sont actives. Il s'agit alors de trouver des idées capables de fortifier la volonté dans ses désirs et d'enseigner le moyen de les rendre présentes à l'esprit.

Les considérations abstraites n'ont aucune vertu. L'énergie des idées est en raison inverse de leur degré d'abstraction. Au contraire, les idées vivantes ont la plus grande efficacité. Fénelon met dans l'esprit et dans le cœur de ses correspondants, Dieu, le Christ, la vie divine qui les attend, l'immortalité.

Comment l'âme se nourrit-elle de ces idées actives? Il n'y a qu'un moyen : l'oraison.

L'oraison consiste dans l'application de l'esprit à une vérité pour exciter les affections et les résolutions de l'âme : d'abord nous la considérons pour nous en convaincre jusqu'à émouvoir le cœur et ébranler la volonté, c'est la méditation; puis nous désirons, nous aimons, nous demandons le bien proprement dit. L'esprit ne doit donc travailler que dans la mesure où cela est nécessaire pour mettre le cœur en mouvement : il faut imposer silence à l'esprit dès que le cœur est échauffé pour agir. Ce résultat est d'autant moins labo-

rieux que l'âme est plus habituée au recueillement intérieur.

Fénelon considère la méditation comme le premier pas dans l'amour de Dieu. Connaître Dieu, c'est déjà l'aimer. « La méditation ordinaire est votre partage, trop heureux que Dieu vous y admette:... donnez à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur, car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer. »

L'oraison renouvelée chaque jour finit par donner un besoin immense de l'objet aimé. Dieu devient la vie même de l'âme qui se transfigure et n'est plus qu'un avec lui.

La pratique donne à l'âme une habitude de la vertu. Sans doute les efforts ne disparaissent pas, mais la volonté grandit.

Cette mécanique de la perfection n'est pas spéciale à la formation religieuse. Quel philosophe, quel sage ne cherche pas à conformer sa vie à des principes directeurs? Par l'examen de conscience, par la réflexion et par la pratique, les principes entrent dans le cœur et changent la nature.

Et, pour finir, s'il fallait faire le portrait du dévot d'après Fénelon, peut-être pourrait-on parler ainsi :

Le dévot ne vit pas à l'écart des autres hommes : il a sa place dans le monde par ordre de Dieu et il doit la tenir : « Je ne voudrais pas que vous retranchassiez rien sur vos devoirs à l'égard du public; il m'a paru même que vous ne donniez pas assez de temps aux visites de bienséance et aux soins de la société selon votre état ».

Le dévot n'est pas un censeur de la vie des autres : en apparence même, sa conduite ne paraît pas différer beaucoup de celle de ses compagnons. Sénèque disait : « Ayons une façon de vivre meilleure que la foule, mais qui ne la choque point. Il ne faut point effrayer ceux que nous voulons gagner. » Fénelon dit de même : « On vit à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérités mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs... Il faut édifier tous ceux qui vous voient sans leur parler jamais de dévotion. »

Le dévot de Fénelon doit être savant, instruit : cela fera honorer la religion. « Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion. » « Vous devez faire honneur à la piété, écrit-il au duc de Bourgogne, et la rendre respectable dans votre personne... Un prince ne peut point à la cour ou à l'armée, régler les hommes comme des religieux : il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée. »

Le dévot est plein de douceur, de politesse et d'aménité. « Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable et

si aimant, qu'un cœur uni à Dieu par la piété. » Qui donc a peint la vertu avec un air sombre? « Vous devez voir les gens de votre condition, écrit Fénelon; mais il faut être gai, libre, affable : rien de timide, ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé... Ne prenez point la piété par un certain sérieux, triste, austère et contraignant. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté.* » « Soyez gai, dit-il ailleurs, comme un homme qui a trouvé le vrai trésor et qui n'a plus besoin de rien. »

Le vrai dévot accueillant tout le monde, quelle que soit sa condition, avec un sourire bienveillant ne s'irrite jamais quand on l'interrompt dans ses exercices de piété ou que l'on met obstacle à ses projets de dévotion.

Enfin le dévot sait causer, jouer et même danser; il s'accommode à toutes les situations et reste calme devant les imperfections d'autrui. En un mot le dévot a toutes les qualités extérieures des hommes du monde sans avoir leurs défauts

***

C'est dans sa correspondance que se peint Fénelon comme Voltaire dans la sienne. Dans les lettres privées, adressées à ses amis, il épanche son cœur, il se montre tel qu'il se voit.

Ce qui frappe d'abord le lecteur c'est un air de jeunesse : on sent passer un courant de gaieté. Cela étonne un peu dans le XVIIe siècle si cérémonieux. Non seulement dans l'adolescence, à cet âge où la vie n'a pas dit encore toutes ses amertumes, mais jusque dans la vieillesse, une joie calme et douce surnage parmi les luttes et les tribulations. Le cœur est resté jeune et chaud dans les tristesses de la fin du jour.

Le récit de son entrée à Carenac est une belle description fraiche comme le printemps, Fénelon avait trente ans. Et la correspondance avec le Chevalier Destouches, sur la fin de sa vie, est pleine d'une gaieté de bon aloi. « *Cœna brevis mens hilaris*, lui dit Fénelon! vous faites bien le second point et mal le premier... En vérité, vous me faites peur, pitié, douleur et dépit. Oh! si je vous tenais! *Quos ego...* »

Un autre côté bien original du caractère de Fénelon c'est son goût, son besoin constant d'amitié : « Les vrais amis font toute la douceur de la vie ». Il savait sans doute que tout plaisir est incomplet ici-bas, découronné; il sentait « qu'il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas; ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles ».

Qui donc a dit que la piété chrétienne altère et refroidit les affections de ce monde? Qu'on lise dans la correspondance

de Fénelon les lettres sur la mort de ses amis. Quand meurt l'abbé de Langeron : « J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie... Jugez, mon cher monsieur, de ma douleur. »

Si le chrétien surnage, l'homme est terrassé ; « les bons amis sont une ressource dangereuse dans la vie ; en les perdant on perd trop. Je crains les douceurs de l'amitié. »

Ses amis disparurent avant lui et son cœur se brisa. Il avait senti qu'il ne survivrait pas à ceux qui avaient illuminé sa vie. « Je ne vis plus que d'amitié, écrivait-il le 2 mai 1714, et c'est l'amitié qui me fera mourir. »



Fénelon est un gentilhomme. Ses parents étaient des seigneurs d'importance. Le rejeton de ces illustres aïeux tenait beaucoup à la gloire de sa famille. L'antiquité et la splendeur du nom flattaient ses instincts de grand seigneur. Et cependant notre Fénelon, fils d'une nombreuse famille, était sans grosse fortune. Et donc il lui fallait compter surtout dans les commencements. A la marquise de Laval, sa cousine, il confiait ses embarras d'argent : « Vous pouvez juger que je fais d'assez grands efforts pour m'acquitter, puisque j'ai déjà payé, depuis un an et demi, cinq mille francs à Lange et deux mille à Mme de Langeron... le tout sans avoir reçu un sou de grâce au delà de mes appointements. »

Les charges étaient lourdes à Cambrai, et malgré les revenus du domaine épiscopal, Fénelon restait toujours en deçà de ses dépenses charitables. Mais l'ordre régnait partout, dans ses comptes comme dans sa vie, et il mourut sans richesses ni dettes. C'est que son attention se portait sur tout, jusqu'aux menus détails des appartements : « Il est absolument nécessaire, écrit-il à l'abbé de Beaumont, de mettre en couleur le parquet de mon appartement et de le faire frotter, faute de quoi tous les meubles périssent. Ce qui me parait très certain, c'est que le parquet doit être frotté. »

L'œil du maître, j'allais dire de la maîtresse de maison, était partout. Il paraît que je pourrais laisser « maîtresse de maison ». Plusieurs critiques ont cru voir dans les manières de Fénelon, façons d'agir et façons de penser, dans ses aptitudes intellectuelles et ses goûts esthétiques, quelque chose de féminin. Cette « féminilité » n'est pas pour le diminuer. Cela ne veut pas dire qu'il manquait d'énergie. Par là s'expliquerait sa merveilleuse facilité à diriger des femmes. Il pouvait compatir aux hésitations, aux incertitudes de ses correspondantes, aux multiples influences nerveuses et cérébrales qui agissent sur les caractères féminins, puisque lui-même sentait déjà cela.

Et, de fait, Fénelon écrit beaucoup de lettres au bout desquelles, si on ne connaissait pas d'avance le nom de l'auteur, on s'attendrait à trouver une signature de grande dame : « Tout à toi pour jamais, mon cher petit Fanfan (le marquis de Fénelon, son neveu). Je te conjure de mander au plus tôt ce qu'il convient de donner à MM. Chirac, Maréchal etc.; la valeur de combien et en quelle nature de présent pour M. Maréchal, sera-ce une tabatière, ou une bague, ou quelque pièce de vaisselle d'argent? »

Un grand seigneur qui s'occupe de ces détails avec tant de bonne grâce ne peut que trouver dignes d'intérêt les plus subtiles, les plus ténues et les plus fugitives des inquiétudes féminines. C'est pourquoi il excelle dans un certain genre de direction spirituelle.



Cependant sur le fond du caractère de Fénelon, nous rencontrons dans la correspondance des textes troublants.

Dans une lettre très connue, adressée, croit-on, à Mme de Mortemart, il a fait lui-même son examen de conscience : « Je ne veux jamais flatter qui que ce soit, et même dès le moment que j'aperçois dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon et cela est incroyable; mais d'autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je n'en saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur, comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi : vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites : et pour le peu que je ne trouve pas en moi-même conforme à vos remar-

ques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connaître, en attendant que Dieu me le montre, d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel et de naturel très mauvais. »

Le vrai Fénelon apparaît avec toute sa complexité d'âme s vivante et si mystérieuse, dans cet admirable lettre. Pendant toute sa vie, il essaya de vaincre les défauts inhérents à une nature trop riche ; il lutta avec une alternative de succès et de revers, mais sans jamais s'abandonner, en se rapprochant toujours du magnifique idéal religieux qui était le sien. C'est peut-être dans cette lettre qu'il faut chercher le mot de l'énigme fénelonienne.

Les nobles aveux du grand archevêque nous émeuvent. Il écrit : « Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours et qu'elle m'est nécessaire. »

« Ma vie est triste et sèche comme mon corps : mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. »

« Pour moi je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun... Je vois tout ce que je porte, mais le monde me paraît comme une mauvaise comédie qui va disparaître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis-aller, et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses de la terre que je trouve la paix. »

Et, quelques mois avant sa mort, il écrit à une personne inconnue pour l'exhorter au détachement du monde. C'est le Fénelon des derniers jours qui, sans s'en douter, s'est peint lui-même à nous dans une page empreinte d'un sentiment si vrai d'humilité chrétienne.

« Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu... un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui..... En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs, il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux; il faut que nous soyons bien gâtés, puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. »

Donc, dans son ascension continue vers les plus hautes cimes de la beauté morale, Fénelon ne paraît pas s'être com-

plètement dépouillé de certaines imperfections. Que conclure? ses défauts le rapprochent de nous et on l'aime davantage. Il n'en reste pas moins établi que parmi les hommes qui ne se sont pas élevés jusqu'à la sainteté parfaite il n'en est point qui ait été plus près de l'atteindre.

L'homme resta toujours vivant en Fénelon, et il eut sa part des faiblesses communes à tous ceux qui passent sur la terre; cependant jamais cœur plus noble ne battit pour le bien et pour le beau.

Entre toutes les grandes figures consacrées par l'histoire, il y en a peu de plus originales, de plus séduisantes que celle de Fénelon, de cet esprit à la fois si vif et si mesuré, si épris du ciel, et malgré lui si ému des choses de la terre, si docile et si indépendant, de cet évêque mourant à la peine sous le fardeau des devoirs épiscopaux, qui était à la fois un vrai citoyen dans l'acception la plus étendue du mot et le plus tendre des amis.

Moïse Cagnac.

Pour les personnes qui désireraient un développement aux idées exprimées dans cette Introduction, je me permets d'indiquer mes deux principaux ouvrages sur Fénelon. *Fénelon. Études critiques*, ouvrage couronné par l'Académie française, Paris, Lecène et Oudin; — *Fénelon directeur de conscience*, ouvrage couronné par la Société nationale d'Encouragement au Bien. Paris, Poussielgue.

PAGES CHOISIES
DE FÉNELON

PÉDAGOGIE ET LITTÉRATURE

DE L'ÉDUCATION DES FILLES

CHAPITRE PREMIER

De l'importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et, quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collèges ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais, enfin, ils marquent la haute idée

qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules. Après quoi, on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite de mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter : elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées; ainsi elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons. Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain? Par là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes,

qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir un bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles. Et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever : ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires! quel renversement des lois et des mœurs! quelles guerres sanglantes! quelles nouveautés contre la religion! quelles révolutions d'État causées par le déré-

glement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles : cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II

Inconvénients des éducations ordinaires.

L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime; tout ce qui est sérieux lui paraît triste; tout ce qui demande une attention suivie la fatigue; la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents : elle ne connaît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelques heures du jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état, que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paraît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien; la piété lui paraît une occupation languissante, et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-

t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides; il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à la paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'âme, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite. Ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps; au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste; ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissements et pour les spectacles. C'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre. Ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien, et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé; elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses,

toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elles de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables ; mais celles qui n'ont point assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées ; elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait ; une chanson, une nouvelle, une intrigue ; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent : elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire : elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup ; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feraient souvent garder le silence.

CHAPITRE III

Quels sont les premiers fondements de l'éducation?

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance ; ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop; mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes, qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots; c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe; il le fait, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images: mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet!

Considérez encore combien dès cet âge les enfants cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire, pour avoir ce qu'ils souhaitent: combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux; il ne savait pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec lui.

On peut donc compter que les enfants connaissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage, et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont

vus en colère, ou dans quelque autre déréglement, et prendre le ton le plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes, mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger; et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affaiblir, par de trop grands ébranlements, leur cerveau encore tendre; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachait à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliterait beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir; on ne leur parle de la mort que pour les effrayer; on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une âme faible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments et par un régime de vie simple: c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé;

qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction; d'éviter tout ce qui peut allumer les passions; d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais et tranquilles; au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle, les habitudes se forment, le corps encore tendre, et l'âme, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut; par là on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais : il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfants, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau : cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel : de là vient cette

agitation des enfants qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connaissances distinctes; il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux; ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir. Par là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques, qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent. Ils s'imaginaient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié, et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentifs à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature; les

enfants savent peu, il ne faut pas les exciter à parler; mais, comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons, pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner : s'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement; en même temps il faut leur faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable, et un grand mépris pour les contestations, qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paraît que leur raison a fait quelques progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui était au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connaître. Vous verrez un jour combien vos jugements présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfants est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple : à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est : il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui

nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts, et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes : ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir; par là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connaîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie. Ces connaissances, qui ne doivent être méprisées de personne, puisque tout le monde a besoin de ne pas se laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE V

Instructions indirectes; Il ne faut pas presser les enfants.

Je crois même qu'il faudrait souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donnerait.

Une personne pourrait demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela? et l'autre répondrait : Je le fais pour telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute? C'est que j'en aurais fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : j'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même; mais il faut que tout cela se fasse sans affectation; car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit? et dès qu'ils ont aperçu quelque

finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très vives. Ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément, mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver, car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou, et que rien n'y est écrit sont les plus profondes; d'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables : de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées, au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il était déjà desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnements, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ai pris mon pli, je suis trop vieux pour changer; j'ai été nourri de cette façon? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent. Sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question, et, avant que vous répondiez, ses yeux s'élèvent vers le plancher; il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et, laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite : cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir, sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer une conséquence.

Laissez-donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu : que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant : gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de petits esprits ou par des gens sans règle. On s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode, leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là :

quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous : souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avait remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts, aussi bien que l'enfant les connaîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient ; ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant : si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts en vous corrigeant des vôtres. Par là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourraient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer ? faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir ; montrez-lui l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paraît un travail abstrait, stérile et épineux. « A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes,

d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire? » Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour; c'est pour vous former le jugement; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujétir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connaître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais, sans une extrême nécessité, un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfants. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui les gouvernent; car, pour les enfants, ils ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation : faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous : ne paraissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations; au contraire, compatissez à leurs faiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie et familière, sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état

naturel, et de les connaître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but; tout se tournerait en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parents de tenir la verge assidûment levée sur les enfants, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente. Il condamne seulement ces parents faibles et inconsidérés qui flattent les passions de leurs enfants, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que les parents doivent toujours conserver l'autorité pour la correction; car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte: mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne saurait faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié : vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis : c'est même exposer l'enfant à perdre le respect

qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez; rien ne lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts. C'est le moyen de les lui dire sans l'affliger; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfants ont la tête faible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament en leur parlant toujours de mots et de choses qu'ils n'entendent point; nulle liberté, nul enjouement, toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendaient bien mieux. C'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes des vertus et la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Egyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire, tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connaisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles; du moins retranchons-nous dans le nôtre à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se

réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire: autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage : s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes : ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes : une âme menée par la crainte en est toujours plus faible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtiments, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords. Par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paraissez-lui en être affligé; parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède : servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oserait le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paraisse jamais que vous ne demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée; chacun doit employer les règles générales selon les besoins particu-

liers. Les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain : une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur; on peut insinuer une infinité d'instructions, plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu plusieurs enfants qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connaître insensiblement les lettres; après cela ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses; cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire; ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement : laissez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collège : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même : quand les enfants savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former les lettres; et, s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront des lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur pro-

mettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfants qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable : cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissements; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu, permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup; souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même temps ôtons aux divertissements des enfants tout ce qui peut les passionner trop; mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants; ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contents pourvu qu'ils changent souvent de place, un volant ou une boule suffit. Ainsi

il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs; ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps; mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus; on ne doit que leur offrir des ouvertures : un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisirs les occupations sérieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyait moins à être auprès de sa mère, elle n'aurait pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissements il faut éviter toutes les sociétés suspectes : point de garçon avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie : la santé et l'innocence en sont les vraies sources; mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement

assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; surtout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus; tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée; on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir : un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme en remuant le ressort des passions; mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne; ils sont toujours bienfaisants, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé : le tempérament de l'âme se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfants qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus longtemps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvénients attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire, dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où, par conséquent, ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation

aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements; les passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse, et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent; au moins, on sait par où on peut les rendre attentifs et réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait; c'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guère concluent de ce mauvais succès que c'est la nature qui fait tout pour former les hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien; au lieu qu'il faudrait seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leur commencement.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout. On y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paraître dans les enfants, pour celle de l'esprit. De là

vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris, à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé; les grâces de l'enfance s'effacent, la vivacité s'éteint; la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des grâces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesantit le cerveau : ne le fatiguez point par des règles gênantes; égayez le : puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption, ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfants qu'on ne saurait se l'imaginer, on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressants contre l'indolence. Mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfants qui ne fassent guère mieux

que lui. Des exemples disproportionnés à sa faiblesse achèveraient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux ; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité : faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament ; apprenez-lui, par des instructions indirectes à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit ; que les gens mous et inappliqués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbéciles, et se dégradent eux-mêmes : mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient ; car rien ne renfonce tant au-dedans de lui-même un enfant mou et timide que la rudesse. Au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilités et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner : peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et les reproches.

Vous ne devez pas le faire vous-même ; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paraissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique, sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avaient pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfants, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût ; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question

que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui ; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfants qui naissent politiques, cachés, indifférents, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parents que la tendresse rend crédules; ils font semblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paraissent plus dociles que les autres enfants du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paraît une véritable douceur; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine ; les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait ; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours ; le principal remède serait de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connaître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts; mais si peu qu'on les gêne ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y

servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auraient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paraissent pleins d'une amitié sincère pour eux; car les enfants apprennent souvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrais retrancher devant eux, à l'égard des amis, tous les compliments superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes les fausses caresses par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles; c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies: mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque : prenez soin en même temps de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît : ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même : après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables; dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie quand ils

seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfants pour récompense des ajustements ou des friandises; c'est faire deux maux : le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteraient votre travail; gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujétir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut; et, lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, et montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre. On courrait risque de décourager les enfants si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les faibles et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présents qui seront des espèces de prix, comme des tableaux, ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE IX

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché; le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les compliments excessifs, les flatteries, les empressements; tout cela les gâte, et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles : elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit: elles ne choisissent point entre leurs pensées, elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer : elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes; c'est qu'elles sont nées artificieuses et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but; elles estiment la finesse; et comment ne l'estimeraient-

elles pas, puisqu'elles ne connaissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies; les larmes ne leur coûtent rien, leurs passions sont vives, et leurs connaissances bornées; de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons : elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose; mais elles sont très industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer de dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujétisse point à paraître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille, jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction, et la fille le fait par politique contre son goût. Surtout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parents, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentiments, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; et tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut, sans tromperie, être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses!

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable: c'est ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient. Tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie : on les devine toujours par quelque endroit; souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons: et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause

qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être, ou que voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute de savoir en choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; et enfin, faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse, et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités, par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinements que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même, que c'est se jouer de Dieu que de se jouer de la vérité dans ses paroles, qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfants lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement, et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

DE L'ÉDUCATION
DU DUC DE BOURGOGNE

Fables. — Dialogues des Morts. — Télémaque.

FABLES

L'Abeille et la Mouche.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes : nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche! La pauvreté n'est pas un vice, mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer, vous êtes sages dans vos lois mais emportées dans votre conduite. Votre colère qui pique vos ennemis vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

Le jeune Bacchus et le Faune.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène intruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune Faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, qui marquait à Silène, par un rire moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les Naïades et les autres Nymphes du bois souriaient aussi. Ce critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre : et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le Faune était enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière, comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? Le Faune répondit sans s'émouvoir : Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?

Le Nil et le Gange.

Un jour deux fleuves, jaloux l'un de l'autre, se présentèrent à Neptune pour disputer le premier rang. Le

dieu était sur un trône d'or, au milieu d'une grotte profonde. La voûte était de pierres ponces, mêlées de rocailles et de conques marines. Les eaux immenses venaient de tous côtés, et se suspendaient en voûte au-dessus de la tête du dieu. Là paraissaient le vieux Nérée, ridé et courbé comme Saturne; le grand Océan, père de tant de Nymphes; Téthys pleine de charmes; Amphitrite avec le petit Palémon; Ino et Mélicerte, la foule des jeunes Néréides couronnées de fleurs. Protée même y était accouru avec ses troupeaux marins, qui, de leurs vastes narines ouvertes, avalaient l'onde amère pour la revomir comme des fleuves rapides qui tombent des rochers escarpés. Toutes les petites fontaines transparentes, les ruisseaux bondissants et écumeux, les fleuves qui arrosent la terre, les mers qui l'environnent, venaient apporter le tribut de leurs eaux dans le sein immobile du souverain père des ondes.

Les deux fleuves, dont l'un est le Nil et l'autre le Gange, s'avancent. Le Nil tenait dans sa main une palme, et le Gange ce roseau indien dont la moelle rend un suc si doux que l'on nomme sucre. Ils étaient couronnés de jonc. La vieillesse des deux était également majestueuse et vénérable. Leur corps nerveux était d'une vigueur et d'une noblesse au-dessus de l'homme. Leur barbe, d'un vert bleuâtre, flottait jusqu'à leur ceinture. Leurs yeux étaient vifs et étincelants, malgré un séjour si humide. Leurs sourcils épais et mouillés tombaient sur leurs paupières. Ils traversent la foule des monstres marins; les troupeaux de Tritons folâtres sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées; les Dauphins s'élevaient au-dessus de l'onde qu'ils faisaient bouillonner par les mouvements de leurs queues, et ensuite se replongeaient dans l'eau avec un bruit effroyable, comme si les abîmes se fussent ouverts.

Le Nil parla le premier ainsi : O grand fils de Saturne, qui tenez le vaste empire des eaux, compatissez à ma douleur, on m'enlève injustement la gloire dont je jouis

depuis tant de siècles : un nouveau fleuve qui ne coule qu'en des pays barbares ose me disputer le premier rang. Avez-vous oublié que la terre d'Égypte, fertilisée par mes eaux, fut l'asile des dieux quand les géants voulurent escalader l'Olympe? C'est moi qui donne à cette terre son prix : c'est moi qui fais l'Égypte si délicieuse et si puissante. Mon cours est immense : je viens de ces climats brûlants dont les mortels n'osent approcher; et quand Phaéton sur le char du Soleil embrasait les terres, pour l'empêcher de faire tarir mes eaux, je cachai si bien ma tête superbe, qu'on n'a point encore pu depuis ce temps-là découvrir où est ma source et mon origine. Au lieu que les débordements déréglés des autres fleuves ravagent les campagnes, le mien, toujours régulier, répand l'abondance dans ces heureuses terres d'Égypte qui sont plutôt un beau jardin qu'une campagne.

Mes eaux dociles se partagent en autant de canaux qu'il plaît aux habitants, pour arroser leurs terres et pour faciliter leur commerce. Tous mes bords sont pleins de villes, et on en compte jusqu'à vingt mille dans la seule Égypte. Vous savez que mes catadoupes ou cataractes font une chute merveilleuse de toutes mes eaux de certains rochers en bas, au-dessus des plaines d'Égypte. On dit même que le bruit de mes eaux, dans cette chute, rend sourds tous les habitants du pays. Sept bouches différentes apportent mes eaux dans votre empire; et le Delta qu'elles forment est la demeure du plus sage, du plus savant, du mieux policé et du plus ancien peuple de l'univers; il compte beaucoup de milliers d'années dans son histoire et dans la tradition de ses prêtres. J'ai donc pour moi la longueur de mon cours, l'ancienneté de mes peuples, les merveilles des dieux accomplies sur mes rivages, la fertilité des terres par mes inondations, la singularité de mon origine inconnue.

Mais pourquoi raconter tous mes avantages contre un adversaire qui en a si peu? Il sort des terres sau-

vages et glacées de Scythes, se jette dans une mer qui n'a aucun commerce qu'avec des barbares. Ces pays ne sont célèbres que pour avoir été subjugués par Bacchus, suivi d'une troupe de femmes ivres et échevelées, dansant avec des thyrses en main. Il n'a sur ses bords ni peuples polis et savants, ni villes magnifiques, ni monuments de la bienveillance des dieux : c'est un nouveau venu qui se vante sans preuve. O puissant Dieu qui commandez aux vagues et aux tempêtes, confondez sa témérité.

C'est la vôtre qu'il faut confondre, répliqua alors le Gange. Vous êtes, il est vrai, plus anciennement connu; mais vous n'existiez pas avant moi. Comme vous je descends de hautes montagnes, je parcours de vastes pays, je reçois le tribut de beaucoup de rivières, je me rends par plusieurs bouches dans le sein des mers, et je fertilise les plaines que j'inonde. Si je voulais, à votre exemple, donner dans le merveilleux, je dirais, avec les Indiens, que je descends du ciel, et que mes eaux bienfaisantes ne sont pas moins salutaires à l'âme qu'au corps. Mais ce n'est pas devant le dieu des fleuves et des mers qu'il faut se prévaloir de ces prétentions chimériques.

Créé cependant quand le monde sortit du chaos, plusieurs écrivains me font naître dans le jardin de délices qui fut le séjour du premier homme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'arrose encore plus de royaumes que vous; c'est que je parcours des terres aussi riantes et aussi fécondes; c'est que je roule cette poudre d'or si recherchée et peut-être si funeste au bonheur des hommes; c'est qu'on trouve sur mes bords des perles, des diamants, et tout ce qui sert à l'ornement des temples et des mortels; c'est qu'on voit sur mes rives des édifices superbes et qu'on y célèbre de longues et magnifiques fêtes. Les Indiens, comme les Égyptiens, ont aussi leurs antiquités, leurs métamorphoses, leurs fables; mais ce qu'il ont plus qu'eux, ce sont d'illustres gymnosophistes, des philosophes éclai-

rés. Qui de vos prêtres si renommés pourriez-vous comparer au fameux Pilpay? Il a enseigné aux princes les principes de la morale et l'art de gouverner avec justice et beauté. Ses apologues ingénieux ont rendu son nom immortel; on les lit, mais on n'en profite guère dans les États que j'enrichis; et ce qui fait notre honte à tous les deux, c'est que nous ne voyons sur nos bords que des princes malheureux, parce qu'ils n'aiment que les plaisirs et une autorité sans bornes : c'est que nous ne voyons dans les plus belles contrées du monde que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent ou plutôt qui les écrasent. A quoi me servent donc et l'antiquité de mon origine, et l'abondance de mes eaux, et tout le spectacle des merveilles que j'offre au navigateur? Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence, tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude, tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux et inappliqués. Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain.

Neptune et l'assemblée des dieux marins applaudirent au discours du Gange, louèrent sa tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante. Ils lui firent espérer que, d'une autre partie du monde, il se transporterait dans l'Inde des nations policées et humaines, qui pourraient éclairer les princes sur leur vrai bonheur, et leur faire comprendre qu'il consiste principalement, comme il le croyait avec tant de vérité, à rendre heureux tous ceux qui dépendent d'eux, et à les gouverner avec sagesse et modération.

Les Aventures d'Aristonoüs.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantait sur

une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore : il cultivait les Muses, dont il était aimé : il recherchait curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des éléments, la structure de l'univers qu'il mesurait de son compas; la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais surtout il s'étudiait lui-même, et s'appliquait à orner son âme par la vertu. Ainsi la Fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivait heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour, sur le rivage de la mer, un vieillard vénérable qui lui était inconnu; c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer, dans laquelle il savait que cette île avait été autrefois flottante; il considérait cette côte, où s'élevaient au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri; il ne pouvait assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosaient cette délicieuse campagne; il s'avançait vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu; il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir, et il considérait déjà le temple d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer le vieillard : sa barbe blanche tombait sur sa poitrine; son visage ridé n'avait rien de difforme; il était encore exempt des injures d'une vieillesse caduque; ses yeux montraient une douce vivacité; sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenait. « O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paraît vous être inconnue? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers. »

« J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté; je prie les dieux

de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. » Dans le chemin, il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage. « Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parents pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever; il me fit exposer par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Érythre, qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avait à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire; et Apollon qui m'inspira me découvrit des secrets merveilleux.

« Alcine, qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit et m'envoya à Polycrate, tyran de Samos, qui, dans son incroyable félicité, craignait toujours que la Fortune, après l'avoir si longtemps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimait la vie, qui était pour lui pleine de délices; il craignait de la perdre, et voulait prévenir les moindres apparences de maux : aussi il était toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui : pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je demeurai longtemps à Samos, où je ne pouvais assez m'étonner de voir que la

Fortune semblait prendre plaisir de le servir selon tous ses désirs : il suffisait qu'il entreprît une guerre, la victoire suivait de près : il n'avait qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisaient d'abord comme d'elles-mêmes : ses richesses immenses se multipliaient tous les jours; tous ses ennemis étaient à ses pieds; sa santé, loin de diminuer, devenait chaque jour plus forte et plus égale : il y avait déjà quarante ans que ce tyran, tranquille et heureux, tenait la Fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins.

« Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisait peur pour lui : je l'aimais sincèrement, et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte : elle fit impression dans son cœur; car, encore qu'il fût amolli par les délices et enorgueilli de sa puissance, il ne laissait pas d'avoir un peu d'humanité quand on le faisait ressouvenir des dieux et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'arrêter le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce de la Fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer; je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette Fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui était d'un très grand prix, et qu'il aimait fort; il le jeta en ma présence, du haut d'une tour, dans la mer, espérant par cette perte d'avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la Fortune; mais c'était un aveuglement causé par sa prospérité : les maux qu'on choisit et qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux; nous ne sommes affligés que par les peines forcées et

imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrate ne savait pas que le vrai moyen de prévenir la Fortune était de se détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La Fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice; et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avait avalé l'anneau; le poisson avait été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table; et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser : mais le temps s'approchait où ses prospérités devaient changer tout à coup en des adversités affreuses.

« Le grand roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, entreprit la guerre contre les Grecs; il subjugua bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et des îles voisines qui sont dans la mer Égée. Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et Oronte, qui commandait pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avait joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avait pu même éprouver le malheur qu'il avait cherché, périt tout à coup par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur qu'une trop grande prospérité. Cette Fortune qui se joue si cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussière ceux qui étaient les plus malheureux : elle avait précipité Polycrate du haut de la roue, et elle m'avait fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôtèrent point; au contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, et de la modération avec laquelle j'avais vécu pendant que j'étais en faveur auprès du tyran : ceux qui avaient abusé de sa confiance et de son autorité furent punis de divers supplices. Comme je n'avais jamais fait de mal à personne, et que j'avais au contraire fait tout le bien que j'avais pu faire, je demeurai le seul que les victorieux

épargnèrent et qu'ils traitèrent honorablement : chacun s'en réjouit, car j'étais aimé, et j'avais joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice.

« Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement ; mais je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance. J'espérais y retrouver Alcine qui m'avait nourri, et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres ; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient devenus ses enfants. On me dit que le seul qui était resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué sur un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage peu de temps après vers l'île de Carpathie, et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour. J'étais bien aise de revoir ces lieux, qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître : il me semblait que j'étais encore dans cette fleur de mes premières années où j'avais servi Alcine.

« A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Phildie étaient morts. J'avais plusieurs frères qui vivaient mal ensemble : aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfants. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers

de Polystrate, qui devaient partager sa petite succession : ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentais à être comme un étranger pour eux ; et je demandai qu'ils fussent aussi exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent : et alors je montrai les richesses que j'avais apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étais cet Aristonoüs qui avait acquis tant de trésors auprès de Polycrate, tyran de Samos, et que je ne m'étais jamais marié.

« Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; et, dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus ; je les achetai ; et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avaient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel ; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous : eux et leurs enfants demeurèrent ensemble paisiblement chez moi : je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et par leur application au travail ils amassèrent bientôt des richesses considérables.

« Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte : elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles

Cyclades, qui m'a assuré qu'il restait encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours ; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petits-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île : le connaissez-vous ? pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les dieux, en récompense, vous faire voir sur vos genoux les enfants de vos enfants jusqu'à la cinquième génération ! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu. »

Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard ; il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs : « Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez ; vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi, et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance, qui semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul ! J'avais ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi à Samos, avait été nourri chez mon grand-père ; mais comme Orciloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris de vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se contenter de peu et à être tran-

quilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens. »

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes; ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs amena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules, dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots dans un canal plein de petits cailloux; toute la plaine était couverte de moissons dorées; les collines, qui s'élevaient en amphithéâtre, étaient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là toute la nature était riante et gracieuse; le ciel était doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y était propre, et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étaient point vastes; on y voyait des fruits

et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages dont les arbres étaient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil.

Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissait dans les jardins, et on n'y voyait rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes : c'était du lait aussi doux que celui qu'Apollon avait soin de traire pendant qu'il était berger chez le roi Admète; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique ; il y avait des légumes du jardin, et des fruits qu'on venait de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar coulait de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie : mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si longtemps servi dans la même salle. « Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé de manger; voilà où il conversait avec ses amis; voilà où il jouait à divers jeux : voici où il se promenait en lisant Hésiode et Homère; voici où il se reposait la nuit. » En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erraient ses grands troupeaux mugissants sur le bord du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étaient suivies de leurs petits agneaux bondissants. On voyait partout les ouvriers empressés, qui aimaient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisait aimer d'eux, et leur adoucissait les peines de l'esclavage.

Aristonoüs, ayant montré à Sophronyme cette mai-

son, ces esclaves, ces troupeaux et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : « Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui était à lui, vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. » En même temps il lui fait une donation de ces biens, avec toutes les solennités prescrites par les lois; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables; il remplit les greniers des riches présents de Cérès, et les celliers d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hébé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter; il y met aussi du vin pramménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui paissaient sur les montagnes d'Arcadie et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talents euboïques, et réserve à ses parents les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lébédée et de Colophon, qui étaient d'un très grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau, pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parents n'osa se plaindre de

ce qu'il venait de donner à Sophronyme. « J'ai laissé, leur disait-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. »

Le sage vieillard vivait en paix, et jouissait des biens que les dieux avaient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornements de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait dans cette saison. Chaque année, il avait le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui était si cher; et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyait point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré; il soupirait amèrement; la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyait loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui semblait doux : il était inquiet, alarmé du moindre bruit; toujours tourné vers le port, il demandait à tous moments si on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un; mais, hélas! Aristonoüs n'y était pas, il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme

ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : « O vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus : la mort me serait douce pour vous voir et pour vous suivre dans les Champs Élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la Justice, la Piété et la Reconnaissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais, hélas! ce qui devrait toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs? non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je dois tout! »

Après ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnaient le tombeau, il répandit des libations abondantes de vin et de lait : il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, et dans la même saison, les jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venait de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se

joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caïstre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrents qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtus de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantaient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvait louer l'un sans l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisait les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquises naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avait été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans: et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

DIALOGUES DES MORTS

Socrate et Alcibiade.

Le bon gouvernement est celui où les citoyens sont élevés dans le respect des lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie.

Socrate. — Vous voilà devenu bien sage à vos dépens, et aux dépens de tous ceux que vous avez trompés. Vous pourriez être le digne héros d'une seconde Odyssée : car vous avez vu les mœurs d'un plus grand nombre de peuples dans vos voyages qu'Ulysse n'en vit dans les siens.

Alcibiade. — Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais la sagesse; mais, quoique vous vous moquiez de moi, vous ne sauriez nier qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sérieusement les mœurs de tant de peuples.

Socrate. — Il est vrai que cette étude, si elle était bien faite pourrait beaucoup agrandir l'esprit : mais il faudrait un vrai philosophe, un homme tranquille et appliqué, qui ne fût point dominé comme vous par l'ambition et par le plaisir; un homme sans passion et sans préjugé, qui chercherait tout ce qu'il y aurait de bon en chaque peuple, et qui découvrirait ce que les lois de chaque pays lui ont apporté de bien et de mal. Au retour d'un tel voyage, ce philosophe serait

un excellent législateur. Mais vous n'avez jamais été l'homme qu'il fallait pour donner des lois; votre talent était pour les violer. A peine étiez-vous hors de l'enfance que vous conseillâtes à votre oncle Périclès d'engager la guerre, pour éviter de rendre compte des deniers publics. Je crois même qu'après votre mort vous seriez encore un dangereux garde des lois.

ALCIBIADE. — Laissez-moi là, je vous prie; le fleuve d'oubli doit effacer toutes mes fautes : parlons des mœurs des peuples. Je n'ai trouvé partout que des coutumes, et fort peu de lois. Tous les barbares n'ont d'autres règles que l'habitude et l'exemple de leurs pères. Les Perses mêmes, dont on a tant vanté les mœurs du temps de Cyrus, n'ont aucune trace de cette vertu. Leur valeur et leur magnificence montrent un assez beau naturel; mais il est corrompu par la mollesse et par le faste le plus grossier. Leurs rois, encensés comme des idoles, ne sauraient être honnêtes gens, ni connaître la vérité; l'humanité ne peut soutenir avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de l'honneur et de la vie des autres hommes. Rien ne marque tant de barbarie dans une nation que cette forme de gouvernement; car il n'y a plus de lois, et la volonté d'un seul homme, dont on flatte toutes les passions, est la loi unique.

SOCRATE. — Ce pays-là ne convenait guère à un génie aussi libre et aussi hardi que le vôtre. Mais ne trouvez-vous pas aussi que la liberté d'Athènes est dans une autre extrémité?

ALCIBIADE. — Sparte est ce que j'ai vu de meilleur.

SOCRATE. — La servitude des Ilotes ne vous paraît-elle pas contraire à l'humanité? Remontez hardiment aux vrais principes, défaites-vous de tous les préjugés : avouez qu'en cela les Grecs sont eux-mêmes un peu barbares. Est-il permis à une partie des hommes de traiter l'autre comme des bêtes de charge?

Alcibiade. — Pourquoi non, si c'est un peuple subjugué?

Socrate. — Le peuple subjugué est toujours peuple; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis, en lui donnant de bonnes lois. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si indignement les Ilotes, qui sont hommes comme eux. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre, et qui compte pour rien ses mœurs et son repos! De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la grandeur de sa maison, jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout le peuple, dont lui et sa famille ne sont qu'un membre; de même c'est une conduite insensée, brutale et pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple, en troublant le repos et la liberté des peuples voisins. Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple que de la blesser de famille à famille contre sa république. Renoncer au sentiment, non seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages : c'est n'être plus homme, c'est être anthropophage.

Alcibiade. — Vous vous fâchez! il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde; vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué.

Socrate. — Je ne saurais être enjoué sur des choses si sérieuses. Les Lacédémoniens ont abandonné tous

les arts pacifiques pour ne se réserver que celui de la guerre; et comme la guerre est le plus grand des maux, ils ne savent que faire du mal: ils s'en piquent, ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain et tout ce qui ne peut servir à la gloire brutale d'une poignée d'hommes qu'on appelle les Spartiates. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager et pour dépeupler les terres voisines. Ils ne sont pas sobres et austères contre eux-mêmes, pour être justes et modérés à l'égard d'autrui : au contraire, ils sont durs et farouches contre tout ce qui n'est point la patrie, comme si la nature humaine n'était pas plus leur patrie que Sparte. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles; car c'est toujours l'homme contre l'homme, qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles. Plus la guerre est étendue, plus elle est funeste; donc celle des peuples qui composent le genre humain est encore pire que celle des familles qui troublent une nation. Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. Comment est-ce que Lycurgue n'a point eu d'horreur de former un peuple oisif et imbécile pour toutes les occupations douces et innocentes de la paix, et de ne lui avoir donné d'autre exercice d'esprit et de corps que celui de nuire par la guerre à l'humanité!

Alcibiade. — Votre bile s'échauffe avec raison : mais aimeriez-vous mieux un peuple comme celui d'Athènes, qui raffine jusqu'au dernier excès sur tous les arts destinés à la volupté? Il vaut encore mieux souffrir des naturels farouches et violents comme ceux de Lacédémone.

Socrate. — Vous voilà bien changé! vous n'êtes plus cet homme si décrié dans une ville si décriée : les bords

du Styx font de beaux changements! Mais peut-être que vous parlez ainsi par complaisance : car vous avez été toute votre vie un Protée sur les mœurs. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'un peuple qui par la contagion de ses mœurs porte le faste, la mollesse, l'injustice et la fraude chez les autres peuples, fait encore pis que celui qui n'a d'autre occupation ni d'autre mérite que celui de répandre du sang; car la vertu est plus précieuse aux hommes que la vie. Lycurgue est donc louable d'avoir banni de sa république tous les arts qui ne servent qu'au faste et à la volupté; mais il est inexcusable d'en avoir ôté l'agriculture et les autres arts nécessaires pour une vie simple et frugale. N'est-il pas honteux qu'un peuple ne se suffise pas à lui-même, et qu'il lui faille un autre peuple appliqué à l'agriculture pour le nourrir?

Alcibiade. — Eh bien! je passe condamnation sur ce chapitre. Mais n'aimez-vous pas mieux la sévère discipline de Sparte, et l'inviolable subordination qui y soumet la jeunesse aux vieillards, que la licence effrénée d'Athènes?

Socrate. — Un peuple gâté par une liberté trop excessive est le plus insupportable de tous les tyrans; ainsi l'anarchie n'est le comble des maux qu'à cause qu'elle est le plus extrême despotisme : la populace soulevée contre les lois est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes, et consacrées par toute la nation; qu'elles soient au-dessus de tout; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois; qu'ils ne puissent rien contre les lois pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité. Mais les uns, comme les Athéniens, renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats, par qui les lois devraient régner; et les autres, comme les Perses, par un respect

superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devraient faire régner les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devraient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même, sans intérêt et sans passion, la loi vivante donnée pour le bien des hommes. Jugez par là combien les Grecs, qui méprisent tant les Barbares, sont encore dans la barbarie. La guerre du Péloponèse, où la jalousie ambitieuse de deux républiques a mis tout en feu pendant vingt-huit ans, en est une funeste preuve. Vous-même, qui parlez ici, n'avez-vous pas flatté tantôt l'ambition triste et implacable des Lacédémoniens, tantôt l'ambition des Athéniens, plus vaine et plus enjouée ? Athènes, avec moins de puissance, a fait de plus grands efforts et a triomphé longtemps de toute la Grèce : mais enfin, elle a succombé tout à coup, parce que le despotisme du peuple est une puissance folle et aveugle, qui se tourne contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire.

Alcibiade. — Je vois bien qu'Anytus n'a pas eu tort de vous faire boire un peu de ciguë, et qu'on devait encore plus craindre votre politique que votre nouvelle religion.

Socrate, Alcibiade et Timon.

Juste milieu entre la misanthropie de Timon et la philanthropie d'Alcibiade.

Alcibiade. — Je suis surpris, mon cher Socrate, de voir que vous ayez tant de goût pour ce misanthrope, qui fait peur aux petits enfants.

Socrate. — Il faut être bien plus surpris de ce qu'il s'apprivoise avec moi.

Timon. — On m'accuse de haïr les hommes, et je ne m'en défends pas ; on n'a qu'à voir comment ils sont faits, pour juger si j'ai tort. Haïr le genre humain, c'est haïr une méchante bête, une multitude de sots, de fripons, de flatteurs, de traîtres et d'ingrats.

Alcibiade. — Voilà un beau dictionnaire d'injures. Mais, vaut-il mieux être farouche, dédaigneux, incompatible, et toujours mordant? Pour moi, je trouve que les sots me réjouissent, et que les gens d'esprit me contentent. J'ai envie de leur plaire à mon tour, et je m'accommode de tout pour me rendre agréable dans la société.

Timon. — Et moi je ne m'accommode de rien ; tout me déplaît : tout est faux, de travers, insupportable ; tout m'irrite et me fait bondir le cœur. Vous êtes un Protée qui prenez indifféremment toutes les formes les plus contraires, parce que vous ne tenez à aucune. Ces métamorphoses, qui ne vous coûtent rien, montrent un cœur sans principes ni de justice ni de vérité. La vertu, selon vous, n'est qu'un beau nom : il n'y en a aucune de fixe. Ce que vous approuvez à Athènes, vous le condamnez à Lacédémone. Dans la Grèce, vous êtes Grec ; en Asie, vous êtes Perse : ni dieux, ni lois, ni patrie ne nous retiennent. Vous ne suivez qu'une seule règle, qui est la passion de plaire, d'éblouir, de dominer, de vivre dans les délices et de brouiller tous les États. O ciel ! faut-il qu'on souffre sur la terre un tel homme, et que les autres hommes n'aient point de honte de l'admirer ! Alcibiade est aimé des hommes, lui qui se joue d'eux, et qui les précipite par ses crimes dans tant de malheurs ! Pour moi, je hais Alcibiade, et tous les sots qui l'aiment ; et je serais bien fâché d'être aimé par eux, puisqu'ils ne savent aimer que le mal.

Alcibiade. — Voilà une déclaration bien obligeante ! je ne vous en sais néanmoins aucun mauvais gré. Vous me mettez à la tête de tout le genre humain et me faites

beaucoup d'honneur. Mon parti est plus fort que le vôtre ; mais vous avez bon courage, et ne craignez pas d'être seul contre tous.

Timon. — J'aurais horreur de n'être pas seul, quand je vois la bassesse, la lâcheté, la légèreté, la corruption et la noirceur de tous les hommes qui couvrent la terre.

Alcibiade. — N'en exceptez-vous aucun?

Timon. — Non, non, en vérité; non, aucun, et vous moins qu'aucun autre.

Alcibiade. — Quoi! pas vous-même? vous haïssez-vous aussi?

Timon. — Oui, je me hais souvent, quand je me surprends dans quelque faiblesse.

Alcibiade. — Vous faites très bien, et vous n'avez de tort qu'en ce que vous ne le faites pas toujours. Qu'y a-t-il de plus haïssable qu'un homme qui a oublié qu'il est homme, qui hait sa propre nature, qui ne voit rien qu'avec horreur et avec une mélancolie farouche, qui tourne tout en poison, et qui renonce à toute société, quoique les hommes ne soient nés que pour être sociables?

Timon. — Donnez-moi des hommes simples, droits, mais en tout bons et pleins de justice; je les aimerai, je ne les quitterai jamais; je les encenserai comme des dieux qui habitent sur la terre. Mais tant que vous me donnerez des hommes qui ne sont pas des hommes, mais des renards en finesse et des tigres en cruauté; qui auront le visage, le corps et la voix humaine, avec un cœur de monstre comme les Sirènes, l'humanité même me les fera détester et fuir.

Alcibiade. — Il faut donc vous faire des hommes exprès. Ne vaut-il pas mieux s'accommoder aux hommes tels qu'on les trouve, que de vouloir les haïr jusqu'à ce qu'ils s'accommodent à nous? Avec ce chagrin si critique, on passe tristement sa vie, méprisé, moqué, abandonné, et on ne goûte aucun plaisir. Pour moi, je donne tout aux coutumes et aux imaginations de chaque peuple; partout je me réjouis, et je fais des hommes

tout ce que je veux. La philosophie qui n'aboutit qu'à faire d'un philosophe un hibou est d'un bien mauvais usage. Il faut en ce monde une philosophie qui aille plus terre à terre. On prend les honnêtes gens par les motifs de la vertu, les voluptueux par leurs plaisirs, et les fripons par leur intérêt. C'est la seule bonne manière de savoir vivre; tout le reste est vision et bile noire qu'il faudrait purger avec un peu d'ellébore.

Timon. — Parler ainsi, c'est anéantir la vertu, et tourner en ridicule les bonnes mœurs. On ne souffrirait pas un homme si contagieux dans une république bien policée; mais, hélas! où est-elle ici-bas, cette république? O mon pauvre Socrate! la vôtre, quand la verrons-nous? Demain, oui, demain, je m'y retirerais si elle était commencée; mais je voudrais que nous allassions, loin de toutes les terres connues, fonder cette heureuse colonie de philosophes purs dans l'île Atlantique.

Alcibiade. — Hé! vous ne songez pas que vous vous y porteriez. Il faudrait auparavant vous réconcilier avec vous-même, avec qui vous dites que vous êtes si souvent brouillé.

Timon. — Vous avez beau vous en moquer, rien n'est plus sérieux. Oui, je le soutiens, que je me hais souvent, et que j'ai raison de me haïr. Quand je me trouve amolli par les plaisirs, jusqu'à supporter les vices des hommes, et prêt à leur complaire, quand je sens réveiller en moi l'intérêt, la volupté, la sensibilité pour une vaine réputation parmi les sots et les méchants; je me trouve presque semblable à eux, je me fais mon procès, je m'abhorre, et je ne puis me supporter.

Alcibiade. — Qui est-ce qui fait ensuite votre accommodement? Le faites-vous tête à tête avec vous-même, sans arbitre?

Timon. — C'est qu'après m'être condamné, je me redresse et je me corrige.

Alcibiade. — Il y a donc bien des gens chez vous! Un homme corrompu et entraîné par les mauvais exemples;

un second qui gronde le premier; un troisième qui les raccommode, en corrigeant celui qui s'est gâté.

TIMON. — Faites le plaisant tant qu'il vous plaira : chez vous la compagnie n'est pas si nombreuse; car il n'y a dans votre cœur qu'un seul homme toujours souple et dépravé, qui se travestit en cent façons pour faire également le mal.

ALCIBIADE. — Il n'y a donc que vous sur la terre qui soyez bon : encore ne l'êtes-vous que dans certains intervalles.

TIMON. — Non, je ne connais rien de bon, ni digne d'être aimé.

ALCIBIADE. — Si vous ne connaissez rien de bon, rien qui ne vous choque et dans les autres et au dedans de vous; si la vie entière vous déplaît, vous devriez vous en délivrer et prendre congé d'une si mauvaise compagnie. Pourquoi continuer à vivre pour être chagrin de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir? Ne savez-vous pas qu'on ne manque à Athènes ni de cordons coulants ni de précipices?

TIMON. — Je serais tenté de faire ce que vous dites, si je ne craignais de faire plaisir à tant d'hommes qui sont indignes qu'on leur en fasse.

ALCIBIADE. — Mais n'auriez-vous aucun regret de quitter personne? Quoi! personne sans exception? Songez-y bien avant que de répondre.

TIMON. — J'aurais un peu de regret de quitter Socrate; mais...

ALCIBIADE. — Hé! ne savez-vous pas qu'il est homme?

TIMON. — Non, je n'en suis pas bien assuré : j'en doute quelquefois; car il ne ressemble guère aux autres. Il me paraît sans intérêt, sans ambition, sans artifice. Je le trouve juste, sincère, égal. S'il y avait au monde dix hommes comme lui, en vérité, je crois qu'ils me réconcilieraient avec l'humanité.

ALCIBIADE. — Eh bien, croyez-le donc. Demandez-lui si la raison permet d'être misanthrope au point où vous l'êtes.

Timon. — Je le veux; quoiqu'il ait toujours été un peu trop facile et trop sociable, je ne crains pas de m'engager à suivre son conseil. O mon cher Socrate ! quand je vois les hommes, et que je jette ensuite les yeux sur vous, je suis tenté de croire que vous êtes Minerve, qui êtes venu sous une figure d'homme instruire sa ville. Parlez-moi selon votre cœur : me conseilleriez-vous de rentrer dans la société empestée des hommes aveugles, méchants et trompeurs?

Socrate. — Non, je ne vous conseillerai jamais de vous rengager, ni dans les assemblées du peuple, ni dans les festins pleins de licence, ni dans aucune société avec un grand nombre de citoyens; car le grand nombre est toujours corrompu. Une retraite honnête et tranquille à l'abri des passions des hommes et des siennes propres est le seul état qui convienne à un vrai philosophe. Mais il faut aimer les hommes, et leur faire du bien malgré leurs défauts. Il ne faut rien attendre d'eux que de l'ingratitude, et les servir sans intérêt. Vivre au milieu d'eux pour les tromper, pour les éblouir, et pour en tirer de quoi contenter ses passions, c'est être le plus méchant des hommes, et se préparer des malheurs qu'on mérite : mais se tenir à l'écart, et néanmoins à portée d'instruire et de servir certains hommes, c'est être une divinité bienfaisante sur la terre. L'ambition d'Alcibiade est pernicieuse: mais votre misanthropie est une vertu faible, qui est mêlée d'un chagrin de tempérament. Vous êtes plus sauvage que détaché; votre vertu âpre et impatiente ne sait pas assez supporter le vice d'autrui; c'est un amour de soi-même, qui fait qu'on s'impatiente quand on ne peut réduire les autres au point qu'on voudrait. La philanthropie est une vertu douce, patiente et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. Elle attend les hommes; elle ne donne rien à son goût ni à sa commodité. Elle se sert de la connaissance de sa propre faiblesse pour supporter celle d'autrui. Elle n'est jamais dupe des hommes les plus trompeurs et les plus ingrats,

car elle n'espère ni ne veut rien d'eux pour son propre intérêt; elle ne leur demande rien que pour leur bien véritable. Elle ne se lasse jamais dans cette bonté désintéressée; et elle imite les dieux, qui ont donné aux hommes la vie sans avoir besoin de leur encens ni de leurs victimes.

TIMON. — Mais, je ne hais point les hommes par inhumanité, je ne les hais que malgré moi, parce qu'ils sont haïssables. C'est leur dépravation que je hais, et leurs personnes parce qu'elles sont dépravées.

SOCRATE. — Eh bien! je le suppose. Mais si vous ne haïssez dans l'homme que le mal, pourquoi n'aimez-vous pas l'homme pour le délivrer de ce mal, et pour le rendre bon? Le médecin hait la fièvre et toutes les autres maladies qui tourmentent les corps des hommes; mais il ne hait point les malades. Les vices sont les maladies des âmes : soyez un sage et charitable médecin, qui songe à guérir son malade par amitié pour lui, loin de le haïr. Le monde est un grand hôpital de tout le genre humain, qui doit exciter votre compassion : l'avarice, l'ambition, l'envie et la colère sont des plaies plus grandes et plus dangereuses dans les âmes que des abcès et des ulcères ne le sont dans le corps. Guérissez tous les malades que vous pourrez guérir, et plaignez tous ceux qui se trouveront incurables.

TIMON. — Oh! voilà, mon cher Socrate, un sophisme facile à démêler. Il y a une extrême différence entre les vices de l'âme et les maladies du corps. Les maladies sont des maux qu'on souffre et qu'on ne fait pas; on n'en est point coupable, on est à plaindre. Mais, pour les vices, ils sont volontaires, ils rendent la volonté coupable. Ce ne sont pas des maux qu'on souffre; ce sont des maux qu'on fait. Ces maux méritent de l'indignation et du châtiment, et non pas de la pitié.

SOCRATE. — Il est vrai qu'il y a deux sortes de maladies des hommes : les unes involontaires et innocentes; les autres volontaires, et qui rendent le malade coupable. Puisque la mauvaise volonté est le plus grand

des maux, le vice est la plus déplorable de toutes les maladies. L'homme méchant qui fait souffrir les autres souffre lui-même par sa malice, et il se prépare les supplices que les justes dieux lui doivent : il est donc plus à plaindre qu'un malade innocent. L'innocence est une santé précieuse de l'âme : c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. Quoi! cesserez-vous de plaindre un homme parce qu'il est dans la plus funeste maladie, qui est la mauvaise volonté? Si sa maladie n'était qu'au pied ou à la main, vous le plaindriez : et vous ne le plaignez pas lorsqu'elle a gangrené le fond de son cœur!

Timon. — Eh bien! je conviens qu'il faut plaindre les méchants, mais non pas les aimer.

Socrate. — Il ne faut pas les aimer pour leur malice, mais il faut les aimer pour les en guérir. Vous aimez donc les hommes sans croire les aimer; car la compassion est un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime. Savez-vous bien ce qui vous empêche d'aimer les méchants? Ce n'est pas votre vertu, mais c'est l'imperfection de la vertu qui est en vous. La vertu imparfaite succombe dans le support des imperfections d'autrui. On s'aime encore trop soi-même pour pouvoir toujours supporter ce qui est contraire à son goût et à ses maximes. L'amour-propre ne veut non plus être contredit pour la vertu que pour le vice. On s'irrite contre les ingrats, parce qu'on veut de la reconnaissance par amour-propre. La vertu parfaite détache l'homme de lui-même, et fait qu'il ne se lasse point de supporter la faiblesse des autres. Plus on est loin du vice, plus on est patient et tranquille pour s'appliquer à le guérir. La vertu imparfaite est ombrageuse, critique, âpre, sévère et implacable. La vertu qui ne cherche plus que le bien est toujours égale, douce, affable, compatissante; elle n'est surprise ni choquée de rien, elle prend tout sur elle, et ne songe qu'à faire du bien.

Timon. — Tout cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

SOCRATE. — O mon cher Timon! les hommes grossiers et aveugles croient que vous êtes misanthrope parce que vous poussez trop loin la vertu : et moi, je vous soutiens que, si vous étiez plus vertueux, vous feriez tout ceci comme je le dis; vous ne vous laisseriez entraîner ni par votre humeur sauvage, ni par votre tristesse de tempérament, ni par vos dégoûts, ni par l'impatience que vous causent les défauts des hommes. C'est à force de vous aimer trop que vous ne pouvez plus aimer les autres hommes imparfaits. Si vous étiez parfait, vous pardonneriez sans peine aux hommes d'être imparfaits, comme les dieux le font. Pourquoi ne pas souffrir doucement ce que les dieux, meilleurs que vous, souffrent? Cette délicatesse qui vous rend si facile à être blessé, est une véritable imperfection. La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison parfaite va plus loin; elle supporte en paix la déraison d'autrui. Voilà le principe de vertu compatissante pour autrui et détachée de soi-même qui est le vrai lien de la société.

ALCIBIADE. — En vérité, Timon, vous voilà bien confondu avec votre vertu farouche et critique. C'est s'aimer trop soi-même que de vouloir vivre tout seul uniquement pour soi, et de ne pouvoir souffrir rien de tout ce qui choque notre propre sens. Quand on ne s'aime point tant, on se donne libéralement aux autres.

SOCRATE. — Arrêtez, s'il vous plaît, Alcibiade; vous abuseriez aisément de ce que j'ai dit. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être l'idole des hommes, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie. Quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant, ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder

ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette son hameçon avec un appât : il paraît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples : ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées politiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins, l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde; mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique. Ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

Alcibiade. — Timon, retirons-nous; en voilà bien assez : nous avons chacun une bonne leçon : en profitera qui pourra. Mais je crois que nous n'en profiterons guère : vous serez encore furieux contre toute la nature humaine; et moi, je vais faire le Protée entre les Grecs et le roi de Perse.

TÉLÉMAQUE

La Bétique.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps et de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses: ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

« Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

« Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruit ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une chaussure légère pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorces d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, et tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

« Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens et chez tous les autres

peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

« Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien malheureux d'avoir « employé tant de travail et d'industrie à se corrompre « eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tourmente « ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont « privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la « violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne « sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes « de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que « nous? vivent-ils plus longtemps? sont-ils plus unis « entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tran- « quille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux « les uns des autres, rongés par une noire et lâche « envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, « par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, « puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités « dont ils font dépendre tout leur bonheur. »

« C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse ; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action : mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut

point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée, dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'États qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. — Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux?

« Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. — Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison, et suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de

vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants qu'on nous dépeint avec tant de gloire ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser? »

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. « Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? — Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. — C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur; il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leur force sans vin; avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs. »

Télémaque disait ensuite : « Je voudrais bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nation. — Chaque homme, répondait Adoam, ne peut avoir qu'une

femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, dans ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables, mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différents. Le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques : le mari règle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage : elle soulage son mari; elle paraît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Ce vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur. »

— Il me reste, ajoutait Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. — « La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples d'un côté par la mer et de l'autre par de hautes montagnes du côté du nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres peuples, ne pouvant s'accorder entre eux, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputaient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs États. — Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendraient s'en saisir. On ne trouve, dans

tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonnerait son pays, ou se livrerait à la mort, plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins. »

Adoam finit ce discours en racontant de quelle manière les Phéniciens faisaient leur commerce dans la Bétique. « Ces peuples, disait-il, furent étonnés quand ils virent venir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venaient de si loin. Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gadès; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avaient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qu'il leur resterait de leurs laines, après qu'ils en auraient fait leur provision pour leur usage : et, en effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

« Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étaient inutiles. Il leur paraissait que les hommes n'étaient guère sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disaient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent, que pour en acheter les aliments qui soutiennent leur vie.

« Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation et mener les jeunes hommes de leur pays dans

la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. — Ils apprendraient, nous disaient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudraient les avoir; ils abandonneraient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendraient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. — Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. — Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit aux besoins de la nature ne leur suffit-il pas? Ils mériteraient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes. »

Télémaque était ravi d'entendre ces discours d'Adoam, et il se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. « Oh! combien ces mœurs, disait-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux! »

Eucharis.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit.

« Voyez-vous ces nymphes? disait-il à Mentor : combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Chypre, dont la beauté était choquante à cause de leur immodestie! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. » Parlant ainsi, il rougissait sans savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler; mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait continuer : ses paroles étaient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avaient aucun sens.

Mentor lui dit : « O Télémaque, les dangers de l'île de Chypre n'étaient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse : en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu; et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper; fuyez les dangers de votre jeunesse : mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connaissez pas. C'est l'Amour, que Vénus, sa mère, est venue apporter dans cette île, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a blessé le cœur de la déesse Calypso; elle est passionnée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir. »

Télémaque interrompait souvent Mentor, en lui disant : « Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis longtemps enseveli dans les ondes; Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque, pour la voir engagée dans de nouveaux liens et manquant à la foi qu'elle avait donnée à mon père? Les Ithaciens ont oublié

Ulysse. Nous ne pourrions y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour. »

Mentor répondait : « Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Égypte ne se sont-ils pas tournés tout à coup en prospérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçaient votre tête dans la ville de Tyr? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais, que dis-je? vous en êtes indigne! Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux! menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui. »

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentait attendri pour Mentor; sa douleur était mêlée de honte : il craignait l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devait tant : mais une passion naissante, et qu'il ne connaissait pas lui-même, faisait qu'il n'était plus le même homme. « Quoi donc, disait-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse? » « Je compte pour rien, répondait Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope; la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'amour seul, ce honteux

tyran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans vertu, sans gloire? Cette vie serait encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourrait finir. »

Télémaque ne répondait à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il aurait souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île; quelquefois il lui tardait que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochait sa faiblesse. Toutes ces pensées contraires agitaient tour à tour son cœur, et aucune n'y était constante : son cœur était comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il était devenu maigre, ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant; à le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait cru que ce n'était point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui. Il périssait : tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répandait ses doux parfums dans la campagne et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent; elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir : ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvait résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avait remarqué que Calypso aimait éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimait pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devait emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : « J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse que je n'avais jamais vue en lui; ce plaisir commence à le

dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur? »

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. » Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? » Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui; il lui montrait seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvrait ses peines sur toutes les choses qu'elle voyait, et elle faisait sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avait avertie acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avait cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis On proposait même déjà une seconde chasse, où elle prévoyait qu'il ferait comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en voulait être. Puis, tout à coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

« Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparait, et à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque que tu n'as point eu honte de préférer à l'immortalité! ou plutôt que tu périsses,

en la voyant de loin, au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté, sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur! »

En parlant ainsi, Calypso avait les yeux rouges et enflammés : ses regards ne s'arrêtaient jamais en aucun endroit; ils avaient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étaient couvertes de taches noires et livides; elle changeait à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandait sur tout son visage : ses larmes ne coulaient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir semblaient en avoir tari la source, et à peine en coulait-il quelqu'une sur ses joues. Sa voix était rauque, tremblante et entrecoupée.

Mentor observait tous ses mouvements, et ne parlait plus à Télémaque. Il le traitait comme un malade désespéré qu'on abandonne : il jetait souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentait combien il était coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnait. Quelquefois il avait envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il était touché de sa faute; mais il était retenu tantôt par une mauvaise honte et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne voulait pour se tirer du péril; car le péril lui semblait doux, et il ne pouvait encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Antiope.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisait regretter Salente. « Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les

lieux où je passe; mais mon cœur me ferait de continuels reproches, si je vous cachais que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avait faite auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serais heureux, si je passais ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père, et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paraît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendrait pour la riante Vénus, qui est accompagnée des Grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paraît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, et fléchir la colère des dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage! Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux arts; elle anime les autres à tra-

vailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux; et elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

« Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devait posséder, je passerais le reste de mes jours avec tristesse et amertume; mais enfin je la quitterais. Quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre, je ne veux ni lui parler ni parler à son père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnaître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis. »

Mentor répondit à Télémaque : « Je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple et sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout : elle sait se taire, et agir de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à

l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être cherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que pour la nécessité: et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

« Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile; elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui voulait faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine; puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux; et, sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les dieux vous la destinent; vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentiments; mais sachez que, si vous eussiez pris quelque détour pour lui apprendre vos desseins, elle les aurait rejetés, et aurait cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne : elle se laissera donner par son père; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins, et qu'elle

baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre : elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or : fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille du roi de Salente, vous seriez trop heureux de la posséder. »

Descente aux enfers.

Pendant ce discours du terrible Charon, la barque touchait déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouraient pour considérer cet homme vivant qui paraissait au milieu de ces morts dans la barque : mais, dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Charon, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : « Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans ce royaume de la Nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va, par ce chemin sombre, au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret ».

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelants ; la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : « Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du

malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre. »

Pluton était sur un trône d'ébène : son visage était pâle et sévère; ses yeux, creux et étincelants; son front, ridé et menaçant : la vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paraissait Proserpine, qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur : elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paraissait avoir joint à ces grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Aux pieds du trône était la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances; les Vengeances, toutes dégouttantes de sang, et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée, qui renverse tout; la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux; les Fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux; les Insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix basse qui fit gémir le fond de l'Érèbe :

« Jeune mortel, les Destins t'ont fait violer cet asile sacré des ombres : suis ta haute destinée : je ne te dirai point où est ton père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis; de l'autre, les Champs-Élysées,

où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Élysées qu'après avoir passé par le Tartare; hâte-toi d'y aller et de sortir de mon empire. »

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses; tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortait une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. Cette fumée couvrait un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisait qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions, et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la religion, s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules; ces hommes, qui avaient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé les mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avaient ainsi voulu; et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu,

que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paraissaient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocents. Mais, parmi toutes les ingratitudes, celle qui était punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux. « Quoi donc! disait Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour son ami de qui on a reçu quelques secours; et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe. »

Télémaque, voyant les trois juges qui étaient assis et qui condamnaient un homme, osa leur demander quels étaient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : « Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on me reprocher? » Alors Minos lui dit : « On ne te reproche rien à l'égard des hommes? mais ne devais-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien; tu as été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui te l'avaient donnée; car tu voulais jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont

tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés, ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire; te voilà seul avec toi-même, qui étais ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici, une lumière divine renverse tous leurs jugements superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent et justifie ce qu'ils condamnent. »

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvait se supporter soi-même. La complaisance qu'il avait eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice : il se voit, et ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions : il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même : tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avait été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même; il cherche les ténèbres, et ne

peut les trouver : une lumière importune le poursuit partout; partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : « O insensé! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien : tous mes pas ont été des égarements; ma sagesse n'était que folie; ma vertu n'était qu'un orgueil impie et aveugle : j'étais moi-même mon idole. »

Enfin, Télémaque aperçut les rois qui étaient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentait le miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là, ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auraient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyaient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvaient plus horribles et plus monstrueux que ni la Chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avaient données pendant leur vie, et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avait dépeints : l'opposition de ces deux

peintures, si contraires, était le supplice de leur vanité. On remarquait que les plus méchants d'entre ces rois étaient ceux à qui on avait donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouaient de la vie des hommes, et prétendaient que tout était fait pour les servir; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la Vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui

ne tarira jamais. La Vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, et ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faisaient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étaient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples.

Ces rois se reprochaient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disait à l'autre, qui avait été son fils : « Ne vous avais-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par ma négligence ? « Le fils répondait : « O malheureux père! c'est vous qui m'avez perdu! c'est votre exemple qui m'a accoutumé au faste, à l'orgueil, à la volupté, à la dureté pour les hommes! En vous voyant régner avec tant de mollesse, avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes était, à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent des services, et qu'ils rendent de commodités. Je l'ai cru; c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité ! » A ces reproches, ils ajoutaient les plus affreuses malédictions, et paraissaient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeaient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Alarmes, les Défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim insatiable des richesses, la Fausse Gloire toujours tyrannique, et la Mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyait plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avaient faits, mais pour les biens qu'ils auraient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étaient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputait aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien. Surtout on traitait rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs du peuple, n'avaient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais, ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui avaient passé sur la terre pour des rois assez bons. Ils avaient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étaient punis par les maux qu'ils avaient laissé faire par leur autorité. De plus, la plupart de ces rois n'avaient été ni bons ni méchants, tant leur faiblesse avait été grande; ils n'avaient jamais craint de ne connaître point la vérité; ils n'avaient point eu le goût de la vertu, et n'avaient pas mis leur plaisir à faire du bien.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étaient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il était effrayé de voir combien les rois étaient plus rigoureusement tourmentés que les autres

coupables. « Quoi! disait-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficulté de connaître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers; après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte! Oh! insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile. »

En faisant ces réflexions, il se troublait au dedans de lui-même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venait de considérer. Mais, à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait, et entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient, dans le Tartare, des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient, dans les Champs-Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule; là, jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des

vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les Jalousies, ni les Défiances, ni la Crainte, ni les vains Désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité; c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur, tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la Mort, la Maladie, la Pauvreté, la Douleur, les Regrets, les Remords, les Craintes, les Espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les Craintes, les Divisions, les Dégoûts, les Dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages: mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent; ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus

rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. « C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. » Mais ce qui l'étonnait était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs-Élysées. Il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi, les bons rois sont très rares, et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seraient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

ÉLOQUENCE ET CRITIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ

AU SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE,

DANS L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-PIERRE, A LILLE,
LE 1er MAI 1707.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, Prince que l'Église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne. Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Étant libre à l'égard de tous, dit l'Apôtre, je me suis fait esclave de tous, pour en gagner un plus grand nombre. *Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés! Je vois une maison qui remplissait déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince[1], au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du

1. Charles XII.

Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri-le-Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde!

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel [1], que les infidèles ont senti, et que les chrétiens ont admiré sa valeur? Toutes les nations qui le voient de près s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa noblesse, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve dans ses engagements, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans leur société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, Prince, il ne tenait qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre, vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur : mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devrait m'engager à me taire; mais l'amour, comme saint Bernard le disait au pape Eugène, n'est point retenu par le respect... Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour vous conjurer comme une mère tendre. Je veux bien paraître indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains pas de dire. D'un côté, l'Église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son Époux tout-puis-

1. Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, frère de l'électeur de Cologne, présent à son sacre.

sant lui suffisent; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'Église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT

Les enfants du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Église ne saurait se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! C'est *s'appuyer sur un bras de chair*, c'est *anéantir la croix de Jésus-Christ*. Croit-on que l'Époux tout-puissant, et fidèle dans ses promesses, ne suffise pas à l'Épouse? *Le ciel et la terre passeront, mais* aucune *de ses paroles ne passera jamais.* O hommes faibles et impuissants, qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps : l'Époux, qui vous la prête, ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'Épouse. Si vous manquiez à l'Épouse, vous manqueriez à l'Époux même; il saurait transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est *le Prince des rois de la terre, le roi invisible et immortel des siècles.*

Il est vrai qu'il est écrit que l'Église *sucera le lait des nations,* qu'elle sera *allaitée de la mamelle des rois, qu'ils seront ses nourriciers, qu'ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante,* que *ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés :* mais il est dit aussi, que *les rois viendront, les yeux baissés vers la terre, se prosterner* devant l'Église, qu'*ils baiseront la poussière de ses pieds;* que n'osant parler, *ils fermeront leur bouche* devant son Époux; que *toute nation et tout royaume qui ne sera point*

dans la servitude de cette nouvelle Jérusalem *périra.* Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! Trop honorés ceux qu'il choisit pour une si glorieuse confiance!

Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, ô juges de la terre : servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la justice. Dieu jaloux *renverse les trônes des princes hautains, et il fait asseoir en leur place des hommes doux* et modérés; il fait *sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles* pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondements toute puissance orgueilleuse; *il en efface* même *la mémoire de dessus la terre. Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs*; dès que *l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe.*

Que les princes ne se vantent donc pas de protéger l'Église; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberait, s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même. Pour eux, *faute de la servir, ils périraient*, selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu, qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin.* Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a point d'autres armes que la croix de son Époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon le veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre,

et elle donne des torrents : tout est miracle pendant quarante années, pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées. Les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son Époux. *Nous n'avons*, disait Jonathas, *aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains.* Et, en effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son Époux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son Époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Église, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares; l'empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Écoutons l'Apôtre : *Ce qui est folie en Dieu, est plus sage que tous les hommes : ce qui est faible en Dieu, est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères,*

votre vocation; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les sages; et il a choisi ce qui est faible dans le monde, pour confondre ce qui est fort : il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie ni une puissance fragile et empruntée : qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Église, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui aurait paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter *si les Césars pouvaient devenir chrétiens.* Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles, pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas! « Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise, que sa seule foi, » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se ressouvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son Épouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds.* Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Église ébranlée? Non, celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles, malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Époux voulut encore donner à l'Épouse, après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les Empereurs. « Qu'y a-t-il, disait saint Ambroise, de plus glorieux pour l'Empereur, que d'être nommé le fils de l'Église? »

En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'État. L'Église, il est vrai, est dans l'État pour obéir au prince

dans tout ce qui est temporel; mais, quoiqu'elle se trouve dans l'État, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde, qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Église, n'a point acquis le droit de l'assujettir : les princes, en devenant les enfants de l'Église, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la *servir*, et non la dominer; *baiser la poussière de ses pieds*, et non lui imposer le joug. L'Empereur, disait St Ambroise, « est au dedans de l'Église : mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon Empereur cherche le secours de l'Église, et ne le rejette point. » L'Église demeura, sous les empereurs convertis, aussi libre qu'elle l'avait été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disait pour elle pendant les persécutions : « *Non te terremus, qui nec timemus*. Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous craignons point. Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que faiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? *Celui sur qui cette pierre tombe, sera écrasé*; et celui qui *tombe sur elle, se brisera.*

S'agit-il de l'ordre civil et politique? l'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son Époux, qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'Époux, une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix, qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son Époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle

se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité et la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité*, l'homme *rassasié d'opprobre*. Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verserait tout son sang pour la soutenir. Ce serait pour elle un second martyre, après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Église accepte les dons pieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son époux, et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle, et de perdre la liberté évangélique, elle rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Église, disait saint Ambroise, paient le tribut; et si l'empereur veut ses terres, il a la puissance pour les prendre ; aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux, par la possession où nous sommes de ces terres; qu'ils les prennent, si l'Empereur les veut. Je ne les donne point; mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'Épouse immédiatement par le seul Époux? l'Église l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit

Toute puissance m'a été donnée et dans le ciel et sur la terre. Allez donc; enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. C'est cette toute-puissance de l'Époux qui passe à l'Épouse, et qui n'a aucune borne : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples, à leur tour, l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Église lie, est lié; tout ce qu'elle remet, est remis; tout ce qu'elle décide ici-bas, est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

L'Ancien des jours, dit-il, *a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté.* Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie, qui *proférera des blasphèmes*, et *qui écrasera les saints du Très-Haut; il croira pouvoir changer les temps et les lois; et ils seront livrés dans sa main, jusqu'à un temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps. Et* alors *le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours*; en sorte que *la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel, soit donnée au peuple des saints du Très Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.*

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité, et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Église dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il y a de plus cher, qui est son épouse; c'est blasphémer contre les promesses : c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser *le règne éternel.* Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ*; en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Église,

et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : *Rompons ses liens, et rejetons son joug; celui qui habite dans les cieux rirait* de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils *toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre.* Si vous ne vous humiliez pas sous sa puissante main, il vous *brisera comme des vases d'argile.* La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Église. Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne sait que souffrir et prier. Mais si les princes voulaient l'asservir, elle ouvrirait son sein ; elle dirait : Frappez ; elle ajouterait, comme les apôtres : *Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui.* Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquaient à *la servir* et à lui obéir, la puissance leur serait enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderait en vain les villes, ne combattrait plus avec eux.

Non seulement les princes ne peuvent rien contre l'Église, mais encore ils ne peuvent rien pour elle, touchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé l'*Évêque du dehors*, et le *Protecteur des canons*; expressions que nous répéterons sans cesse avec joie, dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en main, à la porte du sanctuaire ; mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protège, il obéit : il protège les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions, dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne

donc uniquement contre les ennemis de l'église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne ni prévienne jamais en rien ce que l'Église réglera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne serait plus un secours, mais un joug déguisé, s'il voulait déterminer l'église, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste, que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant donner l'autorité de chef de l'église au prince qui ne doit jamais en être que le protecteur.

Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : *Je travaille jusqu'à souffrir les liens, comme si j'étais coupable; mais la parole de Dieu* que nous annonçons *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel que saint Augustin disait à un proconsul, lors même qu'il se voyait exposé à la fureur des Donatistes : « Je ne voudrais pas que l'Église d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre. » Voilà le même esprit qui avait fait dire à saint Cyprien : « L'évêque, tenant dans ses mains l'Évangile de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu. » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs, au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ! O Dieu, donnez à votre Église des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le

ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères.

Au reste, quoique l'Église soit, par les promesses, au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes. Il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence; en un mot, il ne fait rien par eux, qu'après avoir fait en eux tout ce qu'il lui plaît. Alors l'Église accepte cette protection, comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger; elle ne voit que la main de son seul Époux dans les bienfaits des princes. Et, en effet, c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans, pour exercer cette pieuse protection. L'Église remonte sans cesse à la source; loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le Fils de Dieu, son époux, ne lui suffit pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien, électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison, pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances, pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'Épouse de Jésus-Christ devait à l'Époux tout ce qu'il fit de grand pour l'Épouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage : que l'homme disparaisse; que tout don remonte à sa source; que l'Église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien; venez secourir l'Église par vos vertus, comme votre aïeul la secourut par ses armes. Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trouver en elle votre soutien. Venez, non pour dominer, mais pour servir. Si vous croyez

que l'Église n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation. C'est la seconde vérité dont je dois parler.

SECOND POINT

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'Église, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

1. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : *Je suis venu*, dit-il, *non pour être servi*, *mais pour servir* les autres. Vous le voyez ; le Fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain ; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les faibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feraient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contredirait. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse ? Comme Fils de Dieu, il était *la splendeur de la gloire* du Père, *et le caractère de sa substance;* comme homme, il comptait parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avaient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montrait clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne saurait être comparée. Jésus-Christ, néanmoins, est venu servir jusqu'aux derniers des hommes : il s'est fait l'esclave de tous.

Il est donné aux Apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades: les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais les Apôtres ne sont que les envoyés du Sauveur, pour servir les hommes; ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum.* Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Église, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil, en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes, en nous humiliant, et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paraissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paraissons vides de Dieu, et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi, ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié ?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat, qui est inséparable de

votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther : Seigneur, *vous connaissez la nécessité où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe;* vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu, pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres.

Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes, que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus noble idée d'un véritable prince que celle de *pasteur des peuples.* Vous voilà donc pasteur à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparait d'eux, et vous rendait inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins? Si les peuples ne vous voient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance, comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'une hauteur de maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier. Ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, je vous soulagerai?* Comment pourriez-vous ajouter : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur?* Voulez-vous

être le père des petits? soyez petit vous-même; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. « Si je vous connais bien, disait saint Bernard au pape Eugène, vous n'en serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le père des pauvres. » En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles, qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées, qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui parle au Vicaire de Jésus-Christ : Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession? « Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas; il vous a donné ce qu'il avait, savoir, la sollicitude de toutes les Églises... Telle est la forme apostolique : la domination est défendue; la servitude est recommandée. »

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Église; venez *baiser la poussière de ses pieds.* Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous posséderez *solidairement l'épiscopat.* Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun. Reconnaissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ; recevez leurs conseils; profitez de leur expérience; cultivez, chérissez jusques aux pauvres clercs, qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous, qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père;* dites à tous ces aïeux : Je vous ignore. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilite pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disait quand on trouvait indécent qu'il dansât devant l'arche : *Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux.* Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau; rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc,

descendez; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le Prince des pasteurs*, qui, étant *sans usurpation égal* à son Père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave*. Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

II. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère? Le ministre de Jésus-Christ est *débiteur* à tous, *aux sages et aux insensés*. C'est une dette immense, qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire; et il n'y a, dit saint Chrysostome, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon criait à Dieu, à la vue du peuple dont il était chargé : *Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple.* L'Écriture ajoute, que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile*. Mais quoi, la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir, mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non seulement il doit apprendre de Dieu, et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi*; mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. « Il faut, dit saint Cyprien, non seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; car celui qui croit tous les jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux. »

Non seulement l'évêque doit sans cesse étudier les

saintes lettres, la tradition et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord? Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisements des parties. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs, en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au-dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous, pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même, par cette simplicité. Il irait jusqu'aux extrémités de la terre, chercher un ami fidèle et désintéressé qui aurait le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connaissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, disait saint Cyprien aux prêtres et aux diacres de son Église, répondre seul à ce que nos COMPRÈTRES... m'ont écrit; parce que j'ai résolu, dès le commencement de mon épiscopat, de ne rien faire par mon sentiment particulier, sans votre conseil et sans le consentement du peuple : mais quand j'arriverai, par la grâce de Dieu, parmi vous, alors nous traiterons en commun, comme l'honneur que nous nous devons mutuellement le demande, les choses qui sont faites ou qui sont à faire. » Ne décidez donc jamais d'aucun point important de la discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser, en se confiant à un conseil bien choisi, et en se défiant sincèrement de ses propres lumières.

Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise : il passait toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venaient à lui comme au médecin, pour être guéris de leurs maladies spirituelles : *quorum infirmitatibus serviebat.*

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui, sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grâce de Dieu qui prend diverses formes.* Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est vigoureux; il menace, il encourage; il espère, il craint; il corrige, il console : *il devient Juif avec les Juifs*, pour les observations légales; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y était lui-même; il devient *faible avec les faibles; il se fait tout à tous pour les gagner tous.*

O heureuse faiblesse du pasteur, qui s'affaiblit tout exprès par pure condescendance, pour se proportionner aux âmes qui manquent de force ! *Qui est-ce*, dit l'Apôtre, *qui s'affaiblit, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, sans que mon cœur brûle* pour le relever? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères : ce n'est pas assez; soyez mères; enfantez dans la douleur; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. *Nous avons été au milieu de vous*, disait saint Paul aux fidèles de Thessalonique, *comme des enfants, ou comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice.* Attendez sans fin, ô pasteur d'Israël; espérez contre l'espérance; imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs; supportez ce que Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience :* il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants

d'Abraham, Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disait : « Vous avez manié mon cœur, pour le refaire peu à peu par une main si douce et si miséricordieuse : *Paulatim tu, Domine, manu mitissimâ et misericordissimâ pertractans et componens cor meum.* »

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes, et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive; chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. Si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux, et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de contrainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre, masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le Père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que le culte de Dieu consiste dans l'amour : *Nec colitur ille, nisi amando.* Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs ; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader, et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement, et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissants princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit, et paraît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit : mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur.

Pour Jésus-Christ, son règne est au-dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuasion, comme dit saint Augustin : *Nihil egit vi, sed omnia suadendo.* L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte : chacun

n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à soi, pour leur apprendre à mourir à eux-mêmes. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : *Voulez-vous que nous disions au feu de descendre du ciel pour consumer ces pécheurs indociles?* Mais Jésus-Christ répond : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes*; il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusques aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai : mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art, dans la conduite des âmes, est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs, en sorte qu'on ne puisse lui résister : *Je vous conjure*, dit-il aux fidèles, *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ.*

Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce n'entreprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs : il n'oserait faire deux pas à la fois; et, s'il le faut, il n'a point de honte de reculer. Il dit comme Jésus-Christ : *J'aurais beaucoup de choses à vous proposer; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.* Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de saint Augustin : « Les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir

les défauts de la multitude, pour les guérir ; et il faut tolérer la contagion, avant que de la faire cesser. Il est très difficile de trouver le juste milieu dans ce travail, pour y conserver un esprit paisible et tranquille. » Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. *Laissez-le croître jusqu'à la moisson*, de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ : *Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé, qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice; car je suis venu appeler, non des justes, mais des pécheurs.* Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de Pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline : « Qu'ils viennent, disait-il de ceux qui avaient péché, s'ils veulent faire une expérience de notre jugement... Ici l'Église n'est fermée à personne, et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se refuse. Nous sommes sans cesse tout prêts à faire sentir à tous ceux qui viennent, notre patience, notre facilité, notre humanité. Je souhaite que tous rentrent dans l'Église... Je pardonne toutes choses ; j'en dissimule beaucoup, par le désir et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine pas même par le plein jugement de la religion les fautes commises contre Dieu. Je pèche presque, en remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui. J'embrasse avec promptitude et tendresse ceux qui reviennent en se repentant et en confessant leur péché avec une satisfaction humble et simple. »

. . . .

III. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle, et environné d'infirmités, peut prendre tant de

vertus célestes, pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent.* Il nous commande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prière, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour, pour paître un grand troupeau; il faut n'être presque plus homme, pour mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les faiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois comme à Pierre : *M'aimez-vous?* qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse : *Seigneur, vous le savez que je vous aime*, que le grand pasteur vous dit : *Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient est celui-là même qui nous le donne. *Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent.* Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infini. il ne faut que vous vouloir pour vous posséder! C'est cet or pur et enflammé, c'est ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour et la grâce ne se donne qu'à la prière. *Priez donc sans intermission*; priez et ne défaillez jamais. Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre; priez, pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs. De plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas; parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis, et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse. l'ami de Dieu; allez loin du peuple, sur la montagne, converser familièrement avec lui *face à face*; revenez vers le peuple. couronné de rayons de gloire, que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non seulement vous devez

convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits*; vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Église, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition.

O! qui me donnera cet esprit de prière, qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui manque pour le troupeau? O esprit de prière, c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres pour changer la face de la terre. O esprit, ô amour, venez aimer; venez nous apprendre à prier, et priez en nous; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apostolat. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous *goûterez combien le Seigneur est doux*. Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu, alors vous serez l'amour et les délices de l'Église.

Les grands princes, qui prennent, pour ainsi dire, l'Église sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Église! ils ne paissent point le troupeau; c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Église ne souffre pas d'eux! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline! Il faut que tous les canons tombent devant eux; tout ploie sous leur grandeur. Les dispenses, dont ils abusent, apprennent à d'autres à énerver les saintes lois : ils rougissent d'être pasteurs et pères; ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est un grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes que les

exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste! Combien sa douceur est-elle plus aimable! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés? Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur? Quelle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus! Par exemple, quelle fut la gloire de l'Église de Cologne, quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon, frère de l'empereur Othon I[er]! Mais pourquoi n'espérerons-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon? Il ne tient qu'à vous, ô prince, d'essuyer les larmes de l'Église, et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes; vous ramènerez la beauté des anciens jours. Que dis-je? levez les yeux et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu... Toute vallée se comblera, toute montagne sera aplanie... Et vous qui évangélisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec force votre voix. O vous qui évangélisez Jérusalem, élevez-la, ne craignez rien; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu.* O Église, qui recevez de la main du Seigneur un tel Époux, *voilà* des enfants *qui vous viennent de loin.* Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. *Les voilà venus de l'aquilon, de la mer et de la terre du midi... Levez les yeux autour de vous, et voyez; tous ceux-ci s'assemblent et viennent à vous. O épouse, ils vous environnent, et vous en serez ornée.* O mère qu'on croyait *stérile, vos enfants vous diront : L'espace est trop étroit, donnez nous-en d'autres pour habiter. Et vous direz dans votre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfants; à moi qui étais stérile et captive, en terre étrangère? Qui est-ce qui les a nourris? J'étais seule et abandonnée, et ceux-ci où étaient-ils alors?*

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma faible voix! Priez, peuples, priez; toutes les bénédictions que vous attirerez sur la tête de Clément reviendront sur la vôtre; plus il recevra de grâce, plus il en répandra sur tout le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris : dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi, le palais où il est né avait, nonobstant la magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires; on chantait dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison : après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire, eh! qu'est-ce que je ne devais pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité? La plus forte louange le louerait infiniment moins, que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. O qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté! ô que celui-ci paraîtra au-dessus des vaines louanges quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise!

Et vous, ô prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudrez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère.

Priez, aimez, faites aimer Dieu; rendez-le aimable en vous; faites qu'on le sente en votre personne; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ!

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité, vous voulez qu'il vous aime, et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations; ne permettez pas que la *fascination des amusements* du siècle *obscurcisse* jamais *les biens* que vous avez mis dans son cœur; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi! Qu'au moment où il ira paraître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorants instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Église soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais!

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

Prêché dans l'église des Missions-Étrangères, le 6 janvier 1685, en présence des ambassadeurs de Siam.

SUR LA VOCATION DES GENTILS

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. (Au LXe chapitre d'Isaïe.)

Béni soit Dieu, mes Frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison! Je souhaitais il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des Gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né; et voici les Mages, dignes prémices des Gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt

les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux, et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Église! ô Jérusalem! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions; vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour, et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux Mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem! *Surge, illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion : mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les Gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Église. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Évangile : mais n'est-ce point aussi pour le transférer? Il faudrait n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudrait s'oublier soi-même, pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes Frères, au Seigneur qui donne la gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui

vous cherchent; que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui; que ma bouche demeure muette, plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole! Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut! O Esprit saint, soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière! Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle ; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants, qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple Juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle ! Tel était le caractère du Messie, qu'il devait, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendaient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble, et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde : mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Église était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient et les nourriciers de l'Église dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts : le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés, et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur ; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le VIII[e] siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle

a été stérile et répudiée par son époux! Vers le xe siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'Église, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Étienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'Époux donna de nouveaux enfants à l'Épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup, un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au-deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher

le salut, et dire : O Sion, ton Dieu régnera sur toi! Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

. . . .

Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aurait osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendraient à lui, et croiraient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Église à nos frères errants, comme saint Augustin la montrait aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes Frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Église que ce Père donnait il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est

cette Église, qui non seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante; car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les Chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité : autrement la Providence se manquerait à elle-même; elle rendrait la religion impraticable aux simples; elle jetterait les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'aurait donné le texte des Écritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendraient les âmes dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auraient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendraient les humbles, qui craindraient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Église? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Église, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnait partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc, sa lumière était-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes Frères, que c'est moi : non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux Donatistes, aux Manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos Protestants.

Cette étendue de l'Église, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter,

embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur, et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Église, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée? Qu'elle est grande cette œuvre? Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du

dehors. Église de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants : étendez l'autre sur cette extrémité de la terre, où tant de nouveau-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu : *Vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé y persévèrent ; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise ! Hélas ! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture : les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes Frères, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi !* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs, et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler.

Par ces hommes chargés des richesses de l'Évangile,

la grâce croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour; l'Église refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe: là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des Églises naissantes. Heureuses, parmi ces églises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces églises, dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels Chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes Chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui

craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes Frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes Frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes, et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénite d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes Frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption, qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des

ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avaient jamais fait un corps ni d'état ni de religion, ces nations qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout-à-coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la Science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir, et selon le profond mystère de sa volonlé.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes Frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étaient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes Frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche,

de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même fleurissait par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants, qui lui naissent au-delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Église a des promesses d'éternité; et nous, qu'avons-nous, mes Frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle

une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes Chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre; toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages, et les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le

premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur : parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes, et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on

ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les Pharisiens. En même temps, l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, âmes ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auraient sauvé la ville abominable de Sodome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut: d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Écritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi, je ne vous oublierai jamais,* ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez

pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siège de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'église de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui ést la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre Fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres; qu'elle étouffe toutes nos passions; qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

ENTRETIEN[1]

SUR LES CARACTÈRES

DE LA VÉRITABLE ET SOLIDE PIÉTÉ

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables, afin de s'en humilier et de s'en punir. Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite, exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen, qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles, ou du moins dangereuses; elles nous inspirent une confiance présomptueuse; elles font que nous sommes contents de nous, et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusions.

Combien voit-on de gens qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de fausses conduites; de gens qui sont grossièrement abusés d'eux-mêmes, et qui choquent et scandalisent leur prochain, en s'imaginant lui plaire et l'édifier! Rien n'est plus redoutable que ces exemples; rien n'est

1. Prononcé vers l'an 1690 devant les dames de Saint-Cyr.

plus propre à nous rappeler sérieusement en nous-mêmes, pour nous faire étudier soigneusement ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous semblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes dont nous avons pitié; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compassion. Ces gens-là ont bonne intention, et croient être dans une conduite droite aussi bien que nous. Ne sommes-nous point dans l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme eux? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit; n'avons-nous point en nous ce même séducteur? Craignons donc d'être dans cette voie, dont les commencements paraissent sûrs et droits, mais qui aboutit enfin à la mort. Nous devons ce zèle et ce soin à la dévotion, de la rendre en nous irrépréhensible. Tant de gens lui font tort par les faiblesses et les indiscrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler la nôtre d'une manière qui répare ce scandale et ce déshonneur.

Que ne devons-nous point à la piété! c'est elle qui nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui nous a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habitudes; qui nous a dégoûtés des plaisirs empoisonnés du monde; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des pièges funestes dont le siècle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bienfaits reçus. N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre? Au reste, gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'Ecriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions. Souvent Dieu, qui pénètre les plus secrets replis des cœurs, y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paraissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde.

Or il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet exté-

rieur, et qu'une vertu superficielle ne saurait l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement régulière; voyons si l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentiments et dans nos actions.

Piété utile à tous; piété simple et désintéressée; piété constante; piété qui fait le bien et qui le cache; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu; piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs.

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paraisse au dehors, ne saurait avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnaîtrons le véritable état de notre cœur.

I. Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paraît dans les paroles, et qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la

vie molle et sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire, qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne, et à ne manquer de rien. Saint Paul avait des sentiments bien contraires à ceux des lâches Chrétiens qui vivent de la sorte, lorsqu'il disait qu'il se sentait comblé de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissait d'aucun repos, et qu'il éprouvait les plus rudes tribulations, les combats au dehors, les frayeurs au dedans.

Il ne faut pas s'imaginer que ce zèle du grand Apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les âmes des Chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées. C'est la grâce, dit-il à tous les fidèles, qui vous est donnée, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. C'est comme s'il disait : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mystères, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ, si vous ne portez la croix avec lui : en vain espérez-vous sa gloire et son royaume, si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs.

Ces deux états ont une liaison nécessaire ; on ne peut arriver à l'un que par l'autre : c'est le chemin qu'il a tenu ; il n'a point voulu vous en laisser d'autre. Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple? Qu'il doit être doux à une âme fidèle de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle sait qu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour l'imiter, pour lui plaire, et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent!

C'est là tout notre bien, que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation. Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui

n'en espèrent ou qui n'en cherchen. point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux âmes élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu, pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immenses. Chercher donc son bonheur ici-bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disait-il à tous les Chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouaient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles, pour attendre les biens invisibles et éternels; qu'enfin il n'était pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du Crucifié, parce que le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses véritables enfants que la croix, c'est-à-dire, que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, bon Dieu! que celui de Jésus soûlé d'opprobres, comme parle l'Écriture, attaché nu, et mourant sur la croix! Cependant il faut renoncer à son héritage céleste, si on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation. Nul des enfants de Jésus-Christ ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son père.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne nous disons peut-être guère à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les véritables sentiments de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étais sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement continuel à nos propres inclinations, si j'aimais de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserais-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui? me contenterais-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune? en ferais-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions? Serais-je si impatient dans les moindres infirmités, si décou-

ragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés humaines; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager; si sévère pour corriger les défauts d'autrui; si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens; serais-je si prompt à murmurer dans les mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier.

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissements, de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié soient néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul? Hélas! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous? O précieuse croix! faut-il que vous ne soyez ainsi honorée qu'en paroles et en apparence! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien que par vous, vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté?

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profession de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités; soupirer après l'autre vie, en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci, et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux!

. . . .

SECOND POINT

Examinons si notre zèle n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion; si notre prudence n'est point une politique charnelle; si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur; si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

1. Notre zèle n'est-il point imprudent? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en vous. Il y a un zèle amer qu'il faut corriger: il va à vouloir corriger le monde entier, et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croirait que tout est soumis à ses lois et à sa censure. Il ne faut connaître que son origine et ses effets pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zèle est honteuse: les défauts de notre prochain choquent les nôtres; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui : c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable; notre inquiétude nous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci; notre chagrin nous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Or peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zèle critique que je viens de marquer? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de faible, nous paraîtrions faibles nous-mêmes, et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre faiblesse paraisse au contraire une

force; elle l'érige en vertu; elle la fait passer pour zèle: zèle imaginaire, et souvent hypocrite; car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zèle ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie, ou qui lassent notre patience? zèle commode, qui ne s'exerce que pour soi, et pour se prévaloir des défauts du prochain afin de s'élever au-dessus de lui. Si notre zèle était véritable, et réglé selon le christianisme, il commencerait toujours par notre propre correction; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos misères, que nous n'aurions guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudrait que ce fût une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain; lors même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'Apôtre: Corrigez, dit-il, votre frère avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en le voulant délivrer de la tentation: en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courez risque de vous abandonner à la vôtre; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux. Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particulière.

Ce serait un zèle bien imprudent, que d'oublier vos propres besoins pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos frères. Il est vrai que ce zèle qui anime un chrétien pour la correction fraternelle, quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zèle très agréable à Dieu: mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il ne soit toujours doux et modéré: car ce zèle qui s'allume contre le prochain, et qui ne veut lui rien pardonner, ne sert qu'à troubler la paix, et qu'à causer beaucoup de scandale.

Tout ce qui se dit ou qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain. Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures? Il faut gagner les cœurs quand il s'agit de religion; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison; c'est gâter la raison, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affection, que l'on ramène insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guère disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colère de l'homme, comme dit saint Jacques, n'opère point la justice de Dieu.

II. Notre prudence n'est-elle point une politique charnelle? Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'Apôtre; elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le saurait jamais être. Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfants de Dieu; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste, et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos âmes.

Cette sagesse par laquelle un Chrétien se renferme en lui-même, et se confie à ses propres lumières, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'Évangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fidèles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu! Combien de bienséances imaginaires auxquelles on fait céder indignement ce

que la religion a de plus saint et de plus vénérable.

Autrefois les Chrétiens étaient des gens qui méprisaient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les Chrétiens, et les gens mêmes qui font profession de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugements du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît. Or il me semble que cette timidité, à l'égard des jugements du monde, n'a jamais été poussée jusqu'à la faiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu que des choses qui sont au goût de tout le monde. Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes : non seulement on le consulte pour ne le point scandaliser, ce qui est nécessaire, mais on le consulte pour s'accommoder à ses vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusque dans les communautés régulières. Combien d'âmes y sont occupées de retours inutiles sur elles-mêmes, de vains désirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité ! Que de petits soins pour se procurer de l'estime, et pour s'acquérir de la considération et de la confiance! que d'inquiétudes! que de défiances! que d'empressements pour s'assurer de ces vaines consolations! que d'alarmes lorsqu'elles échappent! Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs intérêts, leurs espérances, leurs désirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien faiblement : on partage son cœur et ses

soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut, en cet état, que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non seulement il faut qu'il attende, mais il est souvent refusé. On cherche sa gloire, on veut le bien : mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins. On traîne, dit saint Augustin, une volonté faible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit sans changer notre cœur. Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir? qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusements qui lui sont contraires?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre prudence soit réglée par l'Esprit de Dieu ; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. Soyons prudents pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal. Soyons prudents, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudents, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses intérêts, qu'à faire respecter la religion parmi nos frères, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur? L'Apôtre, prédisant les malheurs dont la religion était menacée, dit qu'il s'élèvera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes. C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusements encore plus vains ; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament, et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre ; des gens qui sont modestes et tranquilles, plutôt par faiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Évangile, chacun l'ajuste à

ses inclinations particulières; et au lieu que tous les Chrétiens devraient continuellement faire violence à leur naturel pour le conformer à cette règle sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette règle, et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos intérêts.

Je sais que la grâce de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre, et qu'elle s'accommode aux tempéraments sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la foi des hommes : mais, après tout, l'essentiel de la religion doit être partout le même; et quoique les manières d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes, selon les différents caractères de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entière conformité de sentiments.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable conformité? On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux faiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne saurait souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint Jérôme, se privera sévèrement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas; ne comprenant pas, dit ce Père, que ce qu'on offre à Dieu au delà de la justice, ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidèle pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera

hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son humeur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiète sur les règles générales d'une maison, sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les Offices communs de l'église, où son devoir l'appelle.

Très souvent même le déréglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus qu'on n'est obligé de faire, aisément on passe jusqu'à se croire dispensé des règles communes pour les choses d'obligation. Cette personne, qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui était permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire. N'est-ce pas une chose déplorable, que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parce qu'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes? Il vaudrait certes mieux se borner à ses obligations, et les remplir simplement et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grâce à vous-même, et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélé et si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grâce, les vertus les plus difficiles; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premières de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là? Soyez austère, mais soyez humble : soyez plein de zèle pour la réformation des abus; mais soyez doux, charitable et compatissant.

Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera ; mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies ; et, en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde.

Mais non seulement on remarque dans la dévotion de notre siècle cette présomption et cette bizarrerie, on y trouve encore un fonds pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde ? c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel. En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisait autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers Chrétiens, en les appelant des hommes fainéants, et fuyant la lumière, se pourrait faire maintenant à propos aux Chrétiens de notre siècle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure ; c'est un retranchement commode, où leur vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Eh ! quelle peut être cette piété sans pénitence et sans humiliation ? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie ; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion, cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un Chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque manière que certaines gens veuillent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence.

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement ? nos amitiés ne sont-elles point vaines et mal réglées ? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostome, que nous sommes plus souvent infidèles à Dieu par nos

amitiés que par nos inimitiés? Car au moins, dit ce Père, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentiments de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frère : mais pour nos amitiés, il n'en est pas de même; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos frères; la religion même sert de prétexte à la tentation.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés : nous les formons souvent presque sans choix, et sans nulle autre règle qu'une inclination ou une préoccupation aveugle.

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle y doit avoir? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi? aimons-nous, par préférence à tout le reste, les personnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter? N'y cherchons-nous pas un vain plaisir?

Hélas! que d'amusements dans nos amitiés! que de temps perdu à les témoigner d'une manière trop humaine, et souvent peu sincère! que d'épanchements de cœur inutiles et dangereux! que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines et qu'à exciter les murmures! que d'attachements particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté!

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affection certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une manière plus étroite : mais qu'il faut être sobre et retenu dans ces amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discrètes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité; et qu'enfin elles ne paraissent

dans l'extérieur qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité et la reconnaissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvements de tendresse aveugle, ces empressements indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectés qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui des peines, des jalousies et des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces justes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une âme, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre, dans les circonstances présentes, à produire ces bons effets.

Mais non seulement il faut ainsi examiner les sentiments de notre cœur; il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

TROISIÈME POINT

Pour notre conduite extérieure, nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain; nous abaisser, agir et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes; et les hommes, qui sont superbes les uns aux autres, se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostome. Ainsi il est essentiel, pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint

Pierre : il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelle : il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables selon le monde; craindre celles qui sont élevées, et auxquelles sont attachés quelque honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde; regarder cet état comme un heureux abri; et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer, et nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite, qui donnent une complaisance secrète, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite ce que le Roi-prophète disait en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu.

Si on n'aime de bonne foi la dépendance; si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé; déguisé, dis-je et aux autres et à soi-même, qui sape peu à peu les fondements du spirituel d'une maison, et qui corrompt peu à peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leur sentiments, qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes et sont incapables de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu?

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué; les craintes de voir les autres préférés à soi; l'envie de décider, et d'agir par soi-même! la passion naturelle de dominer, et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des

hommes, selon la doctrine de l'Apôtre, toutes les conditions humaines; il s'ensuit, dit saint Chrysostome que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce Père, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire; et qu'elle ne se préfère jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles ou acquises, qui attirent l'amitié et l'estime d'autrui; qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul, et qu'elle les regarde toujours, avec une humilité sincère, comme ses supérieurs.

Ces règles sont bientôt données; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grâce, dans le fond d'un cœur, pour garder toujours en détail, et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres. Car lorsque tout le reste s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fidèles jusques au delà de cette vie; elles les suivront, dit le

Saint-Esprit. Aussi est-il certain, selon les belles paroles de Saint-Paul, que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher, c'est-à-dire, selon le langage de l'Écriture, de passer toute notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les règles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage : car saint Paul nous exhorte de ne tomber point, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zèle et de foi. Avec persévérance : parce qu'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstants, qui regardent bientôt en arrière.

Nous trouverons partout des occasions de faire le bien; il se présente partout à nous; presque partout la volonté de le faire nous manque; les solitudes mêmes où nous paraîtrons avoir le moins d'action et de commerce, ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos frères, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil et avec dépendance de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mèmes, et qui, se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut, et sont insensibles à celui des autres. La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres?

III. Enfin, il faut souffrir. Et je finis ce discours par

une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non seulement pour se soumettre à la Providence, pour expier nos fautes et pour nous sanctifier par la vertu des croix ; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les apôtres, selon le portrait que le grand Apôtre nous en a fait lui-même, étaient des hommes qui se livraient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de tourments pour la prédication de l'Évangile. Quelques gens envieux et pleins d'artifice prêchaient l'Évangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il, pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connaître partout Jésus-Christ.

Voilà les sentiments que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instruments. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie : heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre ; et que, nous faisant souffrir pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire, même à nous consoler et à essuyer nos larmes !

Quiconque veut servir Dieu, doit s'attacher à souffrir la persécution, comme dit saint Paul. Et le Sage nous dit : Mon fils, en vous engageant dans cette heureuse servitude de Dieu, préparez votre âme à la tentation. Faites provision de courage et de patience : vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront, si vous n'avez une foi et une charité bien affermies : le monde vous blâmera, vous tentera, et ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite ; vos amis et vos ennemis, tout paraîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins : les gens mêmes avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu, vous livreront, en leur manière, une espèce de tentation. Des oppositions d'humeurs et

de tempéraments, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là même que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation : leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parce que vous serez à toute heure ensemble. Si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état, si une ferveur constante ne rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseils et des consolations pour appuyer votre faiblesse parmi tant de dégoûts; et bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire sera d'éviter le relâchement, la division et le scandale.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidèle des dangers où nous sommes. Je n'ignore pas les grâces que Dieu vous fait pour vous en préserver; mais, encore une fois, plus vous aurez reçu de dons de Dieu, plus vous devez craindre de lui être infidèles. Cette crainte même fera une partie de votre fidélité. C'est à vous, comme dit saint Cyprien, à donner autant de gloire et de joie à l'Église, que les mauvais Chrétiens lui causent de honte et de douleur; c'est à vous à la consoler parmi tous les maux dont elle est accablée; c'est à vous à essuyer ses larmes, à la consoler par vos vertus, et à secourir ses enfants les plus égarés, par la vertu de vos prières. Fasse le ciel que vous vous éleviez toujours de vertus en vertus, et qu'étant de la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, selon le terme du même Père, vous soyez aussi ses épouses bien-aimées dans l'éternité !

LETTRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Projet d'un traité sur l'histoire.

Il est, ce me semble, à désirer, pour la gloire de l'Académie, qu'elle nous procure un traité sur l'histoire. Il y a très peu d'historiens qui soient exempts de grands défauts. L'histoire est néanmoins très importante. C'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchants à l'instruction des bons, qui dépouille les origines et qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays; quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien français doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre : il doit louer aussi volontiers Talbot que Du Guesclin; il rend autant de justice aux talents militaires du prince de Galles qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également les panégyriques et les satires : il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flatterie et sans malignité, le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, et à découvrir les causes des événements; mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée; toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est, et à en

laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché; il suit son goût sans consulter celui du public; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire; ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire arriver au dénouement. L'histoire doit en ce point ressembler un peu au poème épique :

Semper ad eventum festinat, et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il y a beaucoup de faits vagues qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles : il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connais point un homme en ne connaissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact et peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froissart, que les historiens qui me disent que Charlemagne tint son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, et qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette d'une histoire.

La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel

ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire: il doit la voir tout entière comme d'une seule vue; il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue.

Il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source, tous les principaux événements qui en dépendent; par là il instruit utilement son lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir, il l'intéresse, il lui met devant les yeux un système des affaires de chaque temps, il lui débrouille ce qui en doit résulter, il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement, il lui épargne beaucoup de redites, il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits. Je répète sur l'histoire l'endroit d'Horace qui regarde le poème épique :

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.

Un sec et triste faiseur d'annales ne connaît point d'autre ordre que celui de la chronologie : il répète un fait toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait; il n'ose ni avancer ni reculer aucune narration. Au contraire, l'historien qui a un vrai génie choisit sur vingt endroits celui où un fait sera mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour étant mis en arrière; en se présentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine.*

Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre, et de chercher la fin, qui lui

échappe, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui, comme un voyageur curieux, qui, étant arrivé sur une montagne, se tourne et prend plaisir à considérer de ce point de vue tout le chemin qu'il a suivi et tous les beaux endroits qu'il a traversés.

Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire : il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce que Plutarque et Suétone ont fait parfaitement. C'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat : vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, et tantôt avec réserve.

Un historien doit retrancher beaucoup d'épithètes superflues et d'autres ornements du discours : par ce retranchement il rendra son histoire plus courte, plus vive, plus simple, plus gracieuse. Il doit inspirer par une pure narration la plus solide morale, sans moraliser ; il doit éviter les sentences comme de vrais écueils. Son histoire sera assez ornée, pourvu qu'il y mette, avec le véritable ordre, une diction claire, pure, courte et noble. *Nihil est in historia*, dit Cicéron, *pura et illustri brevitate dulcius*. L'histoire perd beaucoup à être parée. Rien n'est plus digne de Cicéron que cette remarque sur les *Commentaires* de César :

« Commentarios quosdam scripsit rerum suarum, valde quidem probandos : NUDI enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detracta. Sed dum voluit alios habere parata unde sumerent qui vellent scribere historiam, INEPTIS gratum fortasse fecit qui volunt illa calamistris inurere, sanos quidem homines a scribendo deterruit. »

Un bel esprit méprise une histoire *nue* ; il veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser*. C'est une erreur, *ineptis*. L'homme judicieux et d'un goût exquis désespère d'ajouter rien de beau à cette nudité si noble et si majestueuse.

Le point le plus nécesssaire et le plus rare pour un historien est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire, pour chaque siècle. Un peintre qui ignore ce qu'on nomme *il costume* ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école lombarde, qui ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point : ils ont peint le grand-prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyaient en Lombardie. Il n'y aurait néanmoins rien de plus faux et de plus choquant que de peindre les Français du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les Français de notre temps avec des barbes et des fraises. Chaque nation a ses mœurs, très différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étaient aussi simples que les Mèdes leurs voisins étaient mous et fastueux. Les Perses prirent dans la suite cette mollesse et cette vanité. Un historien montrerait une ignorance grossière, s'il représentait les repas de Curius ou de Fabricius comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On rirait d'un historien qui parlerait de la magnificence de la cour des rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante et heureuse pauvreté des anciens Romains.

Parvoque potentem, etc.

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étaient encore simples et sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques : le discours de Charidème à Darius le fait assez voir. Il n'est point permis de représenter la maison très simple où Auguste vécut quarante ans, avec la maison d'or que Néron fit faire bientôt après :

Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus.

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme : elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police, qui ne faisait que des ravages et des invasions : il ne faut pas confondre les Gaulois, polis par les Romains, avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu dans un siècle de fer. A peine sortons-nous de cette longue nuit. La résurrection des lettres et des arts a commencé en Italie, et a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel esprit en a retardé le progrès.

Les changements dans la forme du gouvernement d'un peuple doivent être observés de près. Par exemple, il y avait d'abord chez nous des terres *saliques*, distinguées des autres terres, et destinées aux militaires de la nation. Il ne faut jamais confondre les comtés *bénéficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étaient que des emplois personnels, avec les comtés *héréditaires* qui devinrent sous ses successeurs des établissements de familles. Il faut distinguer les parlements de la seconde race, qui étaient les assemblées de la nation, d'avec les divers parlements établis par les rois de la troisième race, dans les provinces, pour juger les procès des particuliers. Il faut connaître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés, l'élévation du tiers état, l'introduction des clercs praticiens pour être les conseillers des nobles peu instruits des lois, et l'établissement des troupes à la solde du roi pour éviter les surprises des Anglais établis au milieu du royaume. Les

mœurs et l'état de tout le corps de la nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le règne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière, que de rapporter simplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquait à écrire sur les règles de l'histoire, il pourrait joindre les exemples aux préceptes : il pourrait juger des historiens de tous les siècles ; il pourrait remarquer qu'un excellent historien est peut-être encore plus rare qu'un grand poète.

Hérodote, qu'on nomme le père de l'histoire, raconte parfaitement; il a même de la grâce par la variété des matières : mais son ouvrage est plutôt un recueil de relations de divers pays, qu'une histoire qui ait de l'unité avec un véritable ordre.

Xénophon n'a fait qu'un journal dans sa *Retraite des dix mille :* tout y est précis et exact, mais uniforme. Sa *Cyropédie* est plutôt un roman de philosophie, comme Cicéron l'a cru, qu'une histoire véritable.

Polybe est habile dans l'art de la guerre et dans la politique: mais il raisonne trop, quoiqu'il raisonne très bien. Il va au delà des bornes d'un simple historien : il développe chaque événement dans sa cause; c'est une anatomie exacte. Il montre, par une espèce de mécanique, qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, et qu'une telle paix faite entre Rome et Carthage ne saurait durer.

Thucydide et Tite-Live ont de très belles harangues; mais, selon les apparences, ils les composent au lieu de les rapporter. Il est très difficile qu'ils les aient trouvées telles dans les originaux du temps. Tite-Live savait beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de son siècle.

Salluste a écrit avec une noblesse et une grâce singulières; mais il s'est trop étendu en peintures des mœurs et en portraits des personnes dans deux histoires très courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connaissance des cœurs les plus corrompus : mais il affecte trop une brièveté mystérieuse : il est trop plein de tours poétiques dans ses descriptions; il a trop d'esprit ; il raffine trop; il attribue aux plus subtils ressorts de la politique ce qui ne vient souvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands événements sont souvent causés par les causes les plus méprisables. C'est la faiblesse, c'est l'habitude, c'est la mauvaise honte, c'est le dépit, c'est le conseil d'un affranchi, qui décide, pendant que Tacite creuse pour découvrir les plus grands raffinements dans les conseils de l'empereur. Presque tous les hommes sont médiocres et superficiels pour le mal comme pour le bien. Tibère, l'un des plus méchants hommes que le monde ait vus, était plus entraîné par ses craintes que déterminé par un plan suivi.

Davila se fait lire avec plaisir; mais il parle comme s'il était entré dans les conseils les plus secrets. Un seul homme ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis opposés. De plus, chaque homme avait quelque secret qu'il n'avait garde de confier à celui qui a écrit l'histoire. On ne sait la vérité que par morceaux. L'historien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas savoir, me fait douter sur les faits mêmes qu'il sait.

Cette critique des historiens anciens et modernes serait très utile et très agréable, sans blesser aucun auteur vivant.

SECOND DIALOGUE SUR L'ÉLOQUENCE

Pour atteindre son but, l'orateur doit *prouver*, *peindre*, *toucher*. Principes sur l'art oratoire, sur la méthode d'apprendre et de débiter par cœur les sermons, sur la méthode des divisions et sous-divisions. L'orateur doit bannir sévèrement du discours les ornements frivoles.

. . . .

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix et le geste?

A. C'est là ce qui rend l'action si puissante, et qui la faisait mettre par Démosthène au-dessus de tout. Plus l'action et la voix paraissent simples et familières dans les endroits où l'on ne fait qu'instruire, que raconter, que s'insinuer, plus préparent-elles de surprise et d'émotion pour les endroits où elles s'élèveront à un enthousiasme soudain. C'est une espèce de musique : toute la beauté consiste dans la variété des tons, qui haussent ou qui baissent selon les choses qu'ils doivent exprimer.

B. Mais, si l'on vous en croit, nos principaux orateurs mêmes sont bien éloignés du véritable art. Le prédicateur que nous entendîmes ensemble il y a quinze jours ne suit pas cette règle; il ne paraît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premières paroles, il dit tout d'un même ton; et toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer et ceux où il ne

le veut pas, c'est que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, monsieur : sa voix a deux tons, mais ils ne sont guère proportionnés à ses paroles. Vous avez raison de dire qu'il ne s'attache point à ces règles, je crois qu'il n'en a pas même senti le besoin. Sa voix est naturellement mélodieuse; quoique très mal ménagée, elle ne laisse pas de plaire : mais vous voyez bien qu'elle ne fait dans l'âme aucune des impressions touchantes qu'elle ferait si elle avait toutes les inflexions qui expriment les sentiments. Ce sont de belles cloches dont le son est clair, plein, doux et agréable, mais, après tout, des cloches qui ne signifient rien, qui n'ont point de variété, ni par conséquent d'harmonie et d'éloquence.

B. Mais cette rapidité de discours a pourtant beaucoup de grâces.

A. Elle en a sans doute : et je conviens que, dans certains endroits vifs, il faut parler plus vite; mais parler avec précipitation, et ne pouvoir se retenir est un grand défaut. Il y a des choses qu'il faut appuyer. Il en est de l'action et de la voix comme des vers : il faut quelquefois une mesure lente et grave qui peigne les choses de ce caractère, comme il faut quelquefois une mesure courte et impétueuse pour signifier ce qui est vif et ardent. Se servir toujours de la même action et de la même mesure de voix, c'est comme qui donnerait le même remède à toutes sortes de malades. Mais il faut pardonner à ce prédicateur l'uniformité de la voix et d'action; car outre qu'il a d'ailleurs des qualités très estimables, de plus ce défaut lui est nécessaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toujours les paroles? Son style est tout uni, il n'a aucune variété : d'un côté rien de familier, d'insinuant et de populaire; de l'autre rien de vif, de figuré et de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres; ce sont des déductions exactes, des raisonnements bien suivis et concluants,

des portraits fidèles; en un mot, c'est un homme qui parle en termes propres, et qui dit des choses très sensées. Il faut même reconnaître que la chaire lui a de grandes obligations; il l'a tirée de la servitude des déclamateurs, il l'a remplie avec beaucoup de force et de dignité. Il est très capable de convaincre : mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'est pas même fort adroit; car, outre qu'il n'a aucune manière insinuante et familière, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, il n'a rien d'affectueux, de sensible. Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit. Il ne reste presque rien de tout ce qu'il a dit, dans la tête de ceux qui l'ont écouté : c'est un torrent qui a passé tout d'un coup, et qui laisse son lit à sec. Pour faire une impression durable, il faut aider les esprits en touchant les passions : les instructions sèches ne peuvent guère réussir. Mais ce que je trouve le moins naturel en ce prédicateur, est qu'il donne à ses bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a ni mouvement ni figure dans ses paroles. A un tel style il faudrait une action commune de conversation, ou bien il faudrait à cette action impétueuse un style plein de saillies et de véhémence: encore faudrait-il, comme nous l'avons dit, ménager mieux cette véhémence, et la rendre moins uniforme. Je conclus que c'est un grand homme qui n'est point orateur. Un missionnaire de village, qui sait effrayer et faire couler des larmes, frappe bien plus au but de l'éloquence.

B. Mais quel moyen de connaître en détail les gestes et les inflexions de voix conformes à la nature?

A. Je vous l'ai déjà dit, tout l'art des bons orateurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait quand elle n'est point retenue. Ne faites point comme ces mauvais orateurs qui veulent toujours déclamer et ne jamais parler à leurs auditeurs : il faut au contraire que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi servent les tons naturels,

familiers et insinuants. Il faut à la vérité qu'ils soient toujours graves et modestes; il faut même qu'ils deviennent puissants et pathétiques dans les endroits où le discours s'élève et s'échauffe. N'espérez pas exprimer les passions par le seul effort de la voix; beaucoup de gens, en criant et en s'agitant, ne font qu'étourdir. Pour réussir à peindre les passions, il faut étudier les mouvements qu'elles inspirent. Par exemple, remarquez ce que font les yeux, ce que font les mains, ce que fait tout le corps, et quelle est sa posture; ce que fait la voix d'un homme quand il est pénétré de douleur, ou surpris à la vue d'un objet étonnant. Voilà la nature qui se montre à vous, vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même. Mais, à dire le vrai, il en est des orateurs comme des poètes qui font des élégies ou d'autres vers passionnés. Il faut sentir la passion pour la bien peindre; l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la passion véritable. Ainsi vous serez toujours un orateur très imparfait, si vous n'êtes pénétré des sentiments que vous voulez peindre et inspirer aux autres; et ce n'est pas par spiritualité que je dis ceci, je ne parle qu'en orateur.

B. Je comprends cela. Mais vous nous avez parlé des yeux; ont-ils leur éloquence?

A. N'en doutez pas. Cicéron et tous les autres anciens l'assurent. Rien ne parle tant que le visage, il exprime tout : mais, dans le visage, les yeux font le principal effet; un seul regard jeté bien à propos pénètre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites souvenir que le prédicateur dont nous parlions a d'ordinaire les yeux fermés : quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'est qu'on sent qu'il lui manque une des choses qui devraient animer son discours.

B. Mais pourquoi le fait-il?

A. Il se hâte de prononcer, et il ferme les yeux, parce que sa mémoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle est fort chargée : quelquefois même il reprend plusieurs mots pour retrouver le fil du discours. Ces reprises sont désagréables, et sentent l'écolier qui sait mal sa leçon; elles feraient tort à un moindre prédicateur.

A. Ce n'est pas la faute du prédicateur, c'est la faute de la méthode qu'il a suivie après tant d'autres. Tant qu'on prêchera par cœur et souvent, on tombera dans cet embarras.

B. Comment donc, voudriez-vous qu'on ne prêchât point par cœur? Jamais on ne ferait des discours pleins de force et de justesse.

A. Je ne voudrais pas empêcher les prédicateurs d'apprendre par cœur certains discours extraordinaires; ils auraient assez de temps pour se bien préparer à ceux-là : encore pourraient-ils s'en passer.

B. Comment cela? Ce que vous dites paraît incroyable.

A. Si j'ai tort, je suis prêt à me rétracter : examinons cela sans prévention. Quel est le principal but de l'orateur? n'avons-nous pas vu que c'est de persuader? et, pour persuader, ne disions-nous pas qu'il faut toucher en excitant les passions?

B. J'en conviens.

A. La manière la plus vive et la plus touchante est donc la meilleure.

B. Cela est vrai : qu'en concluez-vous?

A. Lequel des deux orateurs peut avoir la manière la plus vive et la plus touchante, ou celui qui apprend par cœur, ou celui qui parle sans réciter mot à mot ce qu'il a appris?

B. Je soutiens que c'est celui qui a appris par cœur.

A. Attendez, posons bien l'état de la question. Je mets d'un côté un homme qui compose exactement tout son discours, et qui l'apprend par cœur jusqu'à la moindre syllabe; de l'autre je suppose un homme savant qui se remplit de son sujet, qui a beaucoup de facilité de parler (car vous ne voulez pas que les gens sans talent s'en mêlent); un homme enfin qui médite

fortement tous les principes du sujet qu'il doit traiter, et dans toute leur étendue; qui s'en fait un ordre dans l'esprit, qui prépare les plus fortes expressions par lesquelles il veut rendre son sujet sensible, qui range toutes ses preuves, qui prépare un certain nombre de figures touchantes. Cet homme sait sans doute tout ce qu'il doit dire, et la place où il doit mettre chaque chose : il ne lui reste pour l'exécution qu'à trouver les expressions communes qui doivent faire le corps du discours. Croyez-vous qu'un tel homme ait de la peine à les trouver?

B. Il ne les trouvera pas si justes et si ornées, qu'il les aurait trouvées à loisir dans son cabinet.

A. Je le crois. Mais, selon vous-même, il ne perdra qu'un peu d'ornement: et vous savez ce que nous devons penser de cette perte, selon les principes que nous avons déjà posés. D'un autre côté, que ne gagnera-t-il pas pour la liberté et pour la force de l'action, qui est le principal! Supposant qu'il se soit beaucoup exercé à écrire, comme Cicéron le demande, qu'il ait lu tous les bons modèles, qu'il ait beaucoup de facilité naturelle et acquise, qu'il ait un fonds abondant de principes et d'érudition, qu'il ait bien médité tout son sujet, qu'il l'ait bien rangé dans sa tête; nous devons conclure qu'il parlera avec force, avec ordre, avec abondance. Ses périodes n'amuseront pas tant l'oreille : tant mieux; il en sera meilleur orateur. Ses transitions ne seront pas si fines : n'importe; outre qu'il peut les avoir préparées sans les apprendre par cœur, de plus ces négligences lui seront communes avec les plus éloquents orateurs de l'antiquité, qui ont cru qu'il fallait par là imiter souvent la nature, et ne montrer pas une trop grande préparation. Que lui manquera-t-il donc? Il fera quelque petite répétition; mais elle ne sera pas inutile : non seulement l'auditeur de bon goût prendra plaisir à y reconnaître la nature, qui reprend souvent ce qui la frappe davantage dans un sujet; mais cette répétition imprimera plus fortement les vérités : c'est la

véritable manière d'instruire. Tout au plus trouvera-t-on dans son discours quelque construction peu exacte, quelque terme impropre, ou censuré par l'Académie, quelque chose d'irrégulier, ou, si vous voulez, de faible et de mal placé, qui lui aura échappé dans la chaleur de l'action. Il faudrait avoir l'esprit bien petit pour croire que ces fautes-là fussent grandes; on en trouvera de cette nature dans les plus excellents originaux. Les plus habiles d'entre les anciens les ont méprisées. Si nous avions d'aussi grandes vues qu'eux, nous ne serions guère occupés de ces minuties. Il n'y a que les gens qui ne sont pas propres à discerner les grandes choses qui s'amusent à celles-là. Pardonnez ma liberté : ce n'est qu'à cause que je vous crois bien différent de ces esprits-là que je vous en parle avec si peu de ménagement.

B. Vous n'avez pas besoin de précaution avec moi; allons jusqu'au bout sans nous arrêter.

A. Considérez donc, monsieur, en même temps les avantages d'un homme qui n'apprend point par cœur : il se possède, il parle naturellement, il ne parle point en déclamateur; les choses coulent de source; ses expressions (si son naturel est riche pour l'éloquence) sont vives et pleines de mouvement; la chaleur même qui l'anime lui fait trouver des expressions et des figures qu'il n'aurait pu préparer dans son étude.

B. Pourquoi? Un homme s'anime dans son cabinet, et peut y composer des discours très vifs.

A. Cela est vrai, mais l'action y ajoute encore une plus grande vivacité. De plus, ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action est tout autrement sensible et naturel; il a un air négligé, et ne sent point l'art comme presque toutes les choses composées à loisir. Ajoutez qu'un orateur habile et expérimenté proportionne les choses à l'impression qu'il voit qu'elles font sur l'auditeur; car il remarque fort bien ce qui entre et ce qui n'entre pas dans l'esprit, ce qui attire l'attention, ce qui touche les cœurs, et ce qui ne fait point

ces effets. Il reprend les mêmes choses d'une autre manière, il les revêt d'images et de comparaisons plus sensibles; ou bien il remonte aux principes d'où dépendent des vérités qu'il veut persuader: ou bien il tâche de guérir les passions, qui empêchent ces vérités de faire impression. Voilà le véritable art d'instruire et de persuader; sans ces moyens on ne fait que des déclamations vagues et infructueuses. Voyez combien l'orateur qui ne parle que par cœur est loin de ce but. Représentez-vous un homme qui n'oserait dire que sa leçon : tout est nécessairement compassé dans son style; et il lui arrive ce que Denys d'Halicarnasse remarque qui est arrivé à Isocrate, sa composition est meilleure à être lue qu'à être prononcée. D'ailleurs, quoi qu'il fasse, ses inflexions de voix sont uniformes et toujours un peu forcées : ce n'est point un homme qui parle, c'est un orateur qui récite ou qui déclame, son action est contraire, ses yeux trop arrêtés marquent que sa mémoire travaille, et il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordinaire sans se mettre en danger de perdre le fil de son discours. L'auditeur voyant l'art si à découvert, bien loin d'être saisi et transporté hors de lui-même, comme il le faudrait, observe froidement tout l'artifice du discours.

B. Mais les anciens orateurs ne faisaient-ils pas ce que vous condamnez.

A. Je crois que non.

B. Quoi! vous croyez que Démosthène et Cicéron ne savaient point par cœur ces harangues si achevées que nous avons d'eux.

A. Nous voyons bien qu'ils les écrivaient; mais nous avons plusieurs raisons de croire qu'ils ne les apprenaient point par cœur mot à mot. Les discours mêmes de Démosthène, tels qu'ils sont sur le papier, marquent bien plus la sublimité et la véhémence d'un grand génie accoutumé à parler fortement des affaires publiques, que l'exactitude et la politesse d'un homme qui compose. Pour Cicéron, on voit en divers endroits de

ses harangues, des choses nécessairement imprévues. Mais rapportons-nous-en à lui-même sur cette matière. Il veut que l'orateur ait beaucoup de mémoire. Il parle même de la mémoire artificielle comme d'une invention utile : mais tout ce qu'il en dit ne marque point que l'on doive apprendre mot à mot par cœur; au contraire, il paraît se borner à vouloir qu'on range exactement dans sa tête toutes les parties de son discours, et que l'on prémédite les figures et les principales expressions qu'on doit employer, se réservant d'y ajouter sur-le-champ ce que le besoin et la vue des objets pourrait inspirer : c'est pour cela même qu'il demande tant de diligence et de présence d'esprit dans l'orateur.

B. Permettez-moi de vous dire que tout cela ne me persuade point; je ne puis croire qu'on parle si bien quand on parle sans avoir réglé toutes ses paroles.

C. Et moi je comprends bien ce qui vous rend si incrédule; c'est que vous jugez de ceci par une expérience commune. Si les gens qui apprennent leurs sermons par cœur prêchaient sans cette préparation, ils prêcheraient apparemment fort mal. Je ne m'en étonne pas : ils ne sont pas accoutumés à suivre la nature, ils n'ont songé qu'à apprendre à écrire, et encore à écrire avec affectation; jamais ils n'ont songé à apprendre à parler d'une manière noble, forte et naturelle. D'ailleurs la plupart n'ont pas assez de fonds de doctrine pour se fier à eux-mêmes. La méthode d'apprendre par cœur met je ne sais combien d'esprits bornés et superficiels en état de faire des discours publics avec quelque éclat : il ne faut qu'assembler un certain nombre de passages et de pensées; si peu qu'on ait de génie et de secours, on donne, avec du temps, une forme polie à cette matière. Mais, pour le reste, il faut une méditation sérieuse des premiers principes, une connaissance étendue des mœurs, la lecture de l'antiquité, de la force de raisonnement et d'action. N'est-ce pas là, monsieur, ce que vous

demandez de l'orateur qui n'apprend point par cœur ce qu'il doit dire?

A. Vous l'avez très bien expliqué. Je crois seulement qu'il faut ajouter que quand ces qualités ne se trouveront pas éminemment dans un homme, il ne laissera pas de faire de bons discours, pourvu qu'il ait de la solidité d'esprit, un fonds raisonnable de science, et quelque facilité de parler. Dans cette méthode, comme dans l'autre, il y aurait divers degrés d'orateurs. Remarquez encore que la plupart des gens qui n'apprennent point par cœur ne se préparent pas assez : il faudrait étudier son sujet par une profonde méditation, préparer tous les mouvements qui peuvent toucher, et donner à tout cela un ordre qui servît même à mieux remettre les choses dans leur point de vue.

B. Vous nous avez déjà parlé plusieurs fois de cet ordre; voulez-vous autre chose qu'une division? N'avez-vous pas encore sur cela quelque opinion singulière?

A. Vous pensez vous moquer; je ne suis pas moins bizarre sur cet article que sur les autres.

B. Je crois que vous le dites sérieusement.

A. N'en doutez pas. Puisque nous sommes en train; je m'en vais vous montrer combien l'ordre manque à la plupart des orateurs.

B. Puisque vous aimez tant l'ordre, les divisions ne vous déplaisent pas.

A. Je suis bien éloigné de les approuver.

B. Pourquoi donc? ne mettent-elles pas l'ordre dans un discours?

A. D'ordinaire elles y en mettent un qui n'est qu'apparent. De plus elles déssèchent et gênent le discours; elles le coupent en deux ou trois parties, qui interrompent l'action de l'orateur et l'effet qu'elle doit produire : il n'y a plus d'unité véritable, ce sont deux ou trois discours différents qui ne sont unis que par une liaison arbitraire. Le sermon d'avant-hier, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, pourvu qu'ils soient d'un dessein suivi, comme les desseins d'Avent, font autant ensemble

un tout et un corps de discours, que les trois points d'un de ces sermons font un tout entre eux.

B. Mais, à votre avis, qu'est-ce donc que l'ordre? Quelle confusion y aurait-il dans un discours qui ne serait point divisé?

A. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus de confusion dans les harangues de Démosthène et de Cicéron que dans les sermons du prédicateur de votre paroisse?

B. Je ne sais : je croirais que non.

A. Ne craignez pas de vous engager trop : les harangues de ces grands hommes ne sont pas divisées comme les sermons d'à présent. Non-seulement eux, mais encore Isocrate, dont nous avons tant parlé, et les autres anciens orateurs, n'ont point pris cette règle. Les Pères de l'Église ne l'ont point connue. Saint Bernard, le dernier d'entre eux, marque souvent des divisions; mais il ne les suit pas, et il ne partage point ses sermons. Les prédications ont été encore longtemps après sans être divisées, et c'est une invention très moderne qui nous vient de la scolastique.

B. Je conviens que l'école est un méchant modèle pour l'éloquence; mais quelle forme donnait-on donc anciennement à un discours?

A. Je m'en vais vous le dire. On ne divisait pas un discours : mais on y distinguait soigneusement toutes les choses qui avaient besoin d'être distinguées; on assignait à chacune sa place, et on examinait attentivement en quel endroit il fallait placer chaque chose pour la rendre plus propre à faire impression. Souvent une chose qui, dite d'abord, n'aurait paru rien, devient décisive lorsqu'elle est réservée pour un autre endroit où l'auditeur sera préparé par d'autres choses à en sentir toute la force. Souvent un mot qui a trouvé heureusement sa place y met la vérité dans tout son jour. Il faut laisser quelquefois une vérité enveloppée jusqu'à la fin : c'est Cicéron qui nous l'assure. Il doit y avoir partout un enchaînement de preuves; il faut que la première prépare à la seconde, et que la

seconde soutienne la première. On doit d'abord montrer en gros tout un sujet, et prévenir favorablement l'auditeur par début modeste et insinuant, par un air de probité et de candeur. Ensuite on établit les principes; puis on pose les faits d'une manière simple, claire et sensible, appuyant sur les circonstances dont on devra se servir bientôt après. Des principes, des faits, on tire les conséquences: et il faut disposer le raisonnement de manière que toutes les preuves s'entr'aident pour être facilement retenues. On doit faire en sorte que le discours aille toujours croissant, et que l'auditeur sente de plus en plus le poids de la vérité : alors il faut déployer les images vives et les mouvements propres à exciter les passions. Pour cela il faut connaître la liaison que les passions ont entre elles; celles qu'on peut exciter d'abord plus facilement, et qui peuvent servir à émouvoir les autres; celles enfin qui peuvent produire les plus grands effets, et par lesquelles il faut terminer le discours. Il est souvent à propos de faire à la fin une récapitulation qui recueille en peu de mots toute la force de l'orateur, et qui remette devant les yeux tout ce qu'il a dit de plus persuasif. Au reste, il ne faut pas garder scrupuleusement cet ordre d'une manière uniforme! chaque sujet a ses exceptions et ses propriétés. Ajoutez que, dans cet ordre même, on peut trouver une variété presque infinie. Cet ordre, qui nous est à peu près marqué par Cicéron, ne peut pas, comme vous le voyez, être suivi dans un discours coupé en trois, ni observé dans chaque point en particulier. Il faut donc un ordre, Monsieur, mais un ordre qui ne soit point promis et découvert dès le commencement du discours. Cicéron dit que le meilleur, presque toujours, est de le cacher et d'y mener l'auditeur sans qu'il s'en aperçoive. Il dit même en termes formels, car je m'en souviens, qu'il doit cacher jusqu'au nombre de ses preuves, en sorte qu'on ne puisse les compter, quoiqu'elles soient distinctes par elles-mêmes, et qu'il ne doit point y avoir

de division du discours clairement marquée. Mais la grossièreté des derniers temps est allée jusqu'à ne point connaître l'ordre d'un discours, à moins que celui qui le fait n'en avertisse dès le commencement et qu'il ne s'arrête à chaque point.

C. Mais les divisions ne servent-elles pas pour soulager l'esprit et la mémoire de l'auditeur? C'est pour l'instruction qu'on le fait.

A. La division soulage la mémoire de celui qui parle. Encore même un ordre naturel, sans être marqué, ferait mieux cet effet; car la véritable liaison des matières conduit l'esprit. Mais, pour les divisions, elles n'aident que les gens qui ont étudié, et que l'école a accoutumé à cette méthode : et si le peuple retient mieux la division que le reste, c'est qu'elle a été plus souvent répétée. Généralement parlant, les choses sensibles et de pratique sont celles qu'il retient le mieux.

B. L'ordre que vous proposez peut être bon sur certaines matières; mais il ne convient pas à toutes; on n'a pas toujours des faits à poser.

A. Quand on n'en a point on s'en passe; mais il n'y a guère de matières où l'on en manque. Une des beautés de Platon est de mettre d'ordinaire, dans le commencement de ses ouvrages de morale, des histoires et des traditions qui sont comme le fondement de toute la suite du discours. Cette méthode convient bien davantage à ceux qui prêchent la religion; car tout y est tradition, tout y est histoire, tout y est antiquité. La plupart des prédicateurs n'instruisent pas assez, et ne prouvent que faiblement, faute de remonter à ces sources.

. . . .

POLITIQUE

EXAMEN DE CONSCIENCE SUR LES DEVOIRS DE LA ROYAUTÉ

ARTICLE III

De la justice qui doit présider à tous les actes du gouvernement.

— N'avez-vous rien pris à aucun de vos sujets par pure autorité et contre les règles? L'avez-vous dédommagé, comme un particulier l'aurait fait, quand vous avez pris sa maison, ou enfermé son champ dans votre parc, ou supprimé sa charge, ou éteint sa rente? Avez-vous examiné à fond les vrais besoins de l'État, pour les comparer avec l'inconvénient des taxes, avant que de charger vos peuples? Avez-vous consulté, sur une si importante question, les hommes les plus éclairés, les plus zélés pour le bien public, et les plus capables de vous dire la vérité sans flatterie ni mollesse? N'avez-vous point appelé nécessité de l'État ce qui ne servait qu'à flatter votre ambition, comme une guerre pour faire des conquêtes et pour acquérir de la gloire? N'avez-vous point appelé besoins de l'État vos propres prétentions? Si vous aviez des prétentions personnelles pour quelque succession dans les États voisins, vous

deviez soutenir cette guerre sur votre domaine, sur vos épargnes, sur vos emprunts personnels, ou, du moins, ne prendre à cet égard que les secours qui vous auraient été donnés par la pure affection de vos peuples, et non pas les accabler d'impôts, pour soutenir des prétentions qui n'intéressent point vos sujets: car ils n'en seront point plus heureux quand vous aurez une province de plus. Quand Charles VIII alla à Naples pour recueillir la succession de la maison d'Anjou, il entreprit cette guerre à ses dépens personnels : l'État ne se crut point obligé aux frais de cette entreprise. Tout au plus, vous pourriez recevoir en de telles occasions les dons des peuples, faits par affection, et par rapport à la liaison qui est entre les intérêts d'une nation zélée et d'un roi qui la gouverne en père. Mais, selon cette vue, vous seriez bien éloigné d'accabler les peuples d'impôts pour votre intérêt particulier.

— N'avez-vous point toléré des injustices, lors même que vous vous êtes abstenu d'en faire? Avez-vous choisi, avec assez de soin, toutes les personnes que vous avez mises en autorité, les intendants, les gouverneurs, les ministres, etc.? N'en avez-vous choisi aucun par mollesse pour ceux qui vous les proposaient, ou par un secret désir qu'ils poussassent au-delà des vraies bornes votre autorité ou vos revenus? Vous êtes-vous informé de leur administration? Avez-vous fait entendre que vous étiez prêt à écouter des plaintes contre eux et à en faire bonne justice? L'avez-vous faite, quand vous avez découvert leurs fautes?

— N'avez-vous point donné ou laissé prendre à vos ministres des profits excessifs, que leurs services n'avaient point mérités? Les récompenses que le prince donne à ceux qui servent sous lui l'État doivent toujours avoir certaines bornes. Il n'est point permis de leur donner des fortunes qui surpassent celle des gens de la plus haute condition, ni qui soient disproportionnées aux forces présentes de l'État. Un ministre, quelques services qu'il ait rendus, ne doit point par-

venir tout à coup à des biens immenses, pendant que les peuples souffrent, et que les princes et seigneurs du premier rang sont nécessiteux. Il est encore moins permis de donner de telles fortunes à des favoris, qui d'ordinaire ont encore moins servi l'État que les ministres.

— Avez-vous donné à tous les commis des bureaux de vos ministres, et aux autres personnes qui remplissent les emplois subalternes, des appointements raisonnables, pour pouvoir subsister honnêtement sans rien prendre des expéditions? En même temps, avez-vous réprimé le luxe et l'ambition de ces gens-là? Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes responsable de toutes les exactions secrètes qu'ils ont faites dans leurs fonctions. D'un côté, ils n'entrent dans ces places qu'en comptant qu'ils y vivront avec éclat et qu'ils y feront de promptes fortunes; d'un autre côté, ils n'ont pas d'ordinaire en appointements le tiers de l'argent qu'il leur faut pour la dépense honorable qu'ils font avec leurs familles; ils n'ont d'ordinaire aucun bien par leur naissance : que voulez-vous qu'ils fassent? Vous les mettez dans une espèce de nécessité de prendre en secret tout ce qu'ils peuvent attraper sur l'expédition des affaires. Cela est évident; et c'est fermer les yeux de mauvaise foi que de ne le pas voir. Il faudrait que vous leur donnassiez davantage, et que vous les empêchassiez de se mettre sur un trop haut pied.

— Avez-vous cherché les moyens de soulager les peuples, et de ne prendre sur eux que ce que les vrais besoins de l'État vous ont contraint de prendre pour leur propre avantage? Le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine, qu'il faut retirer et liquider : il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense domestique, surtout quand vos revenus de domaine sont engagés, et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'État. Vous

devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées, qui peuvent vous instruire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, etc., pour savoir ce que l'État peut payer sans souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année? Avez-vous écouté favorablement les remontrances des gens de bien? Loin de les réprimer, les avez-vous cherchées et prévenues, comme un bon prince le doit faire? Vous savez qu'autrefois le Roi ne prenait jamais rien sur les peuples par sa seule autorité : c'était le Parlement, c'est-à-dire l'assemblée de la nation, qui lui accordait les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'État. Hors de ce cas, il vivait de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise? De nos jours, on voyait encore les Parlements, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens Parlements ou États de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun, sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de vos tables, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les grâces excessives que vous avez prodiguées à vos favoris?

— N'avez-vous point multiplié les charges et offices pour tirer de leur création de nouvelles sommes? De telles créations ne sont que des impôts déguisés. Elles se tournent toutes à l'oppression des peuples; et elles ont trois inconvénients, que les simples impôts n'ont pas. 1° Elles sont perpétuelles, quand on n'en fait pas le remboursement; et si on en fait le remboursement, ce qui est ruineux pour vos sujets, on recommence

bientôt ces créations. 2° Ceux qui achètent les offices créés veulent retrouver au plus tôt leur argent avec usure: vous leur livrez le peuple pour l'écorcher. Pour cent mille francs qu'on vous donnera, par exemple, sur une création d'offices, vous livrez les peuples pour cinq cent mille francs de vexations, qu'il souffrira sans remède. 3° Vous ruinez, par ces multiplications d'offices, la bonne police de l'État; vous rendez la justice de plus en plus vénale; vous en rendez la réforme de plus en plus impraticable; vous obérez toute la nation, car ces créations deviennent des espèces de dettes de la nation entière; enfin vous réduisez tous les arts et toutes les fonctions à des monopoles qui gâtent et qui abâtardissent tout. N'avez-vous point à vous reprocher de telles créations, dont les suites seront pernicieuses pendant plusieurs siècles? Le plus sage et le meilleur de tous les rois, dans un règne paisible de cinquante ans, ne pourrait raccommoder ce qu'un roi peut avoir fait de maux, par ces sortes de créations, en dix ans de guerre. N'avez-vous point été trop facile pour les courtisans, qui, sous prétexte d'épargner vos finances dans les récompenses qu'ils vous ont demandées, vous ont proposé ce qu'on appelle des affaires? Ces affaires sont toujours des impôts déguisés sur le peuple, qui troublent la police, qui énervent la justice, qui dégradent les arts, qui gênent le commerce, qui chargent le public, pour contenter un peu de temps l'avidité d'un courtisan fastueux et prodigue. Renvoyez vos courtisans passer quelques années dans leurs terres pour raccommoder leurs affaires; apprenez-leur à vivre avec frugalité; montrez-leur que vous n'estimez que ceux qui vivent avec règle, et qui gouvernent bien leurs affaires; témoignez du mépris pour ceux qui se ruinent follement : par là, vous leur ferez plus de bien (sans qu'il en coûte un sou ni à vous ni à vos peuples) que si vous leur prodiguiez tout le bien public.

— N'avez-vous jamais toléré et voulu ignorer que vos ministres aient pris le bien des particuliers pour

votre usage, sans le payer sa juste valeur, ou du moins retardant le paiement du prix, en sorte que ce retardement a porté dommage aux vendeurs forcés? C'est ainsi que des ministres prennent les maisons des particuliers pour les enfermer dans les palais des rois ou dans leurs fortifications; c'est ainsi qu'on dépossède les propriétaires de leurs seigneuries, ou fiefs, ou héritages, pour les mettre dans des parcs; c'est ainsi qu'on établit des capitaineries de chasse, où les capitaines accrédités auprès du prince ôtent la chasse aux seigneurs dans leurs propres terres, jusqu'à la porte de leurs châteaux, et font mille vexations au pays. Le prince n'en sait rien, et peut être n'en veut-il rien savoir. C'est à vous à savoir le mal qu'on fait par votre autorité. Informez-vous de la vérité; ne souffrez point qu'on pousse trop loin votre autorité; écoutez favorablement ceux qui vous en représenteront les bornes : choisissez des ministres qui osent vous dire en quoi on la pousse trop loin; écartez les ministres durs, hautains et entreprenants.

— Dans les conventions que vous faites avec les particuliers, êtes-vous juste, comme si vous étiez égal à celui avec qui vous traitez? est-il libre avec vous comme avec un de ses voisins? n'aime-t-il pas mieux souvent perdre, pour se racheter et pour se délivrer de vexation, que de soutenir son droit? Vos fermiers, vos traitants, vos intendants, etc., ne tranchent-ils point avec une hauteur que vous n'auriez pas vous-même, et n'étouffent-ils pas la voix du faible qui voudrait se plaindre? Ne donnez-vous pas souvent à l'homme avec qui vous contractez, des dédommagements en rentes, en engagements sur votre domaine, en charges de nouvelles créations, qu'un coup de plume de votre successeur peut lui retrancher, parce que les rois sont toujours mineurs, et leur domaine est inaliénable? Ainsi on ôte aux particuliers leurs patrimoines assurés, pour leur donner ce qui leur sera ôté dans la suite, avec une ruine inévitable de leurs familles.

— N'avez-vous point accordé aux traitants, pour

hausser leurs fermes, des édits, ou déclarations, ou arrêts, avec des termes ambigus, pour étendre vos droits aux dépens du commerce, et même pour tendre des pièges aux marchands, et pour confisquer leurs marchandises, ou du moins les fatiguer et les gêner dans leur commerce, afin qu'ils se rachètent par quelque somme? C'est faire tort et aux marchands et au public, dont on anéantit peu à peu par là tout le négoce.

— N'avez-vous point toléré des enrôlements qui ne fussent pas véritablement libres? Il est vrai que les peuples se doivent à la défense de l'état; mais ce n'est que dans les guerres justes et absolument nécessaires : mais il faudrait qu'on choisît en chaque village les jeunes hommes libres dont l'absence ne nuirait en rien, ni au labourage, ni au commerce, ni aux autres arts nécessaires, et qui n'ont point de famille à nourrir : mais il faudrait une fidélité inviolable à leur donner leur congé après un petit nombre d'années de service, en sorte que d'autres vinssent les relever et servir à leur tour. Mais laisser prendre des hommes sans choix, et malgré eux; faire languir et souvent périr toute une famille abandonnée par son chef; arracher le laboureur de sa charrue, le tenir dix, quinze ans dans le service, où il périt souvent de misère dans les hôpitaux dépourvus des secours nécessaires; lui casser la tête, ou lui couper le nez s'il déserte : c'est ce que rien ne peut excuser devant Dieu ni devant les hommes.

— Avez-vous eu soin de faire délivrer chaque galérien d'abord après le terme réglé par la justice pour sa punition? L'état de ces hommes est affreux; rien n'est plus inhumain que de le prolonger au-delà du terme. Ne dites point qu'on manquerait d'hommes pour la chiourme, si on observait cette justice; la justice est préférable à la chiourme. Il ne faut compter pour vraie et réelle puissance que celle que vous avez sans blesser la justice et sans prendre ce qui n'est pas à vous.

— Donnez-vous à vos troupes la paye nécessaire pour vivre sans piller? Si vous ne le faites point, vous

mettez vos troupes dans une nécessité évidente de commettre les pillages et les violences que vous faites semblant de leur défendre. Les punirez-vous pour avoir fait ce que vous savez bien qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de faire, et faute de quoi votre service serait nécessairement abandonné? D'un autre côté, ne les punirez-vous point lorsqu'ils commettront publiquement des brigandages contre vos défenses? Rendrez-vous les lois méprisables, et souffrirez-vous qu'on se joue si indignement de votre autorité? Serez-vous manifestement contraire à vous-même; et votre autorité ne sera-t-elle qu'un jeu trompeur, pour paraître réprimer le désordre, et pour vous en servir à toute heure? Quelle discipline et quel ordre y a-t-il à espérer dans des troupes où les officiers ne peuvent vivre qu'en pillant les sujets du roi, qu'en violant à toute heure ses ordonnances, qu'en prenant par force et par tromperie des hommes pour les enrôler; où les soldats mourraient de faim, s'ils ne méritaient pas tous les jours d'être pendus?

— N'avez-vous point fait quelque injustice aux nations étrangères? On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin, dans son besoin extrême; et on traite de héros un homme qui fait la conquête, c'est-à-dire qui subjugue injustement les pays d'un état voisin! L'usurpation d'un pré ou d'une vigne est regardée comme un péché irrémissible au jugement de Dieu, à moins qu'on ne restitue; et on compte pour rien l'usurpation des villes et des provinces! Prendre un champ à un particulier est un grand péché: prendre un grand pays à une nation est une action innocente et glorieuse! Où sont donc les idées de justice? Dieu jugera-t-il ainsi? *Existimasti iniquè quod ero tui similis.* Doit-on moins être juste en grand qu'en petit? La justice n'est-elle plus justice quand il s'agit des plus grands intérêts? Des millions d'hommes qui composent une nation sont-ils moins nos frères qu'un seul homme? N'aura-t-on aucun scrupule de faire à des millions d'hommes l'injustice, sur un pays entier,

qu'on n'oserait faire pour un pré à un homme seul? Tout ce qui est pris par pure conquête est donc pris très injustement, et doit être restitué : tout ce qui est pris dans une guerre entreprise sur un mauvais fondement est de même. Les traités de paix ne couvrent rien, lorsque vous êtes le plus fort, et que vous réduisez vos voisins à signer le traité pour éviter de plus grands maux; alors il signe, comme un particulier donne sa bourse à un voleur qui lui tient le pistolet sur la gorge. La guerre que vous avez commencée mal à propos, et que vous avez soutenue avec succès, loin de vous mettre en sûreté de conscience, vous engage, non seulement à la restitution des pays usurpés, mais encore à la réparation de tous les dommages causés sans raison à vos voisins.

Pour les traités de paix, il faut les compter nuls, non seulement dans les choses injustes que la violence a fait passer, mais encore dans celles où vous pourriez avoir mêlé quelque artifice et quelque terme ambigu, pour vous en prévaloir dans les occasions favorables. Votre ennemi est votre frère; vous ne pouvez l'oublier sans oublier l'humanité. Il ne vous est jamais permis de lui faire du mal, quand vous pouvez l'éviter sans vous nuire; et vous ne pouvez jamais chercher aucun avantage contre lui que par les armes, dans l'extrême nécessité. Dans les traités, il ne s'agit plus d'armes ni de guerre; il ne s'agit que de paix, de justice, d'humanité et de bonne foi. Il est encore plus infâme et plus criminel de tromper dans un traité de paix avec un peuple voisin, que de tromper dans un contrat avec un particulier. Mettre dans un traité des termes ambigus et captieux, c'est préparer des semences de guerre pour l'avenir, c'est mettre des caques de poudre sous les maisons où l'on habite.

— Quand il a été question d'une guerre, avez-vous d'abord examiné et fait examiner votre droit par les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour vous? Vous êtes-vous défié des conseils de certains

ministres, qui ont intérêt de vous engager à la guerre, ou qui du moins cherchent à flatter vos passions, pour tirer de vous de quoi contenter les leurs? Avez-vous cherché toutes les raisons qui pouvaient être contre vous? Avez-vous écouté favorablement ceux qui les ont approfondies? Vous êtes-vous donné le temps de savoir les sentiments de tous vos plus sages conseillers, sans les prévenir?

N'avez-vous point regardé votre gloire personnelle comme une raison d'entreprendre quelque chose, de peur de passer votre vie sans vous distinguer des autres princes? Comme si les princes pouvaient trouver quelque gloire solide à troubler le bonheur des peuples, dont ils doivent être les pères! Comme si un père de famille pouvait être estimable par les actions qui rendent ses enfants malheureux! Comme si un roi avait quelque gloire à espérer ailleurs que dans sa vertu, c'est-à-dire dans sa justice et dans le bon gouvernement de son peuple! N'avez-vous point cru que la guerre était nécessaire pour acquérir des places qui étaient à votre bienséance, et qui feraient la sûreté de votre frontière? Étrange règle! Par les convenances on ira de proche en proche jusqu'à la Chine. Pour la sûreté d'une frontière, on la peut trouver sans prendre le bien d'autrui : fortifiez vos propres places, et n'usurpez point celles de vos voisins. Voudriez-vous qu'un voisin vous prît tout ce qu'il croirait commode pour sa sûreté? Votre sûreté n'est point un titre de propriété pour le bien d'autrui. La vraie sûreté pour vous, c'est d'être juste; c'est de conserver de bons alliés par une conduite droite et modérée; c'est d'avoir un peuple nombreux, bien nourri, bien affectionné et bien discipliné. Mais qu'y a-t il de plus contraire à votre sûreté, que de faire éprouver à vos voisins qu'ils n'en peuvent jamais trouver aucune avec vous, et que vous êtes toujours prêt à prendre sur eux tout ce qui vous accommode?

— Avez-vous bien examiné si la guerre dont il s'agissait était nécessaire à vos peuples? Peut-être ne

s'agissait-il que de quelque prétention sur une succession qui vous regardait personnellement; vos peuples n'y avaient aucun intérêt réel. Que leur importe que vous ayez une province de plus? Ils peuvent, par affection pour vous, si vous les traitez en père, faire quelque effort pour vous aider à recueillir les successions d'États qui vous sont dues légitimement : mais pouvez-vous les accabler d'impôts malgré eux, pour trouver les fonds nécessaires à une guerre qui ne leur est utile en rien? Bien plus, supposé même que cette guerre regarde précisément l'État, vous avez dû regarder si elle est plus utile que dommageable : il faut comparer les fruits qu'on en peut tirer, ou du moins les maux qu'on pourrait en craindre si on ne la faisait pas, avec les inconvénients qu'elle entraînera après elle.

Toute compensation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un État. On n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage et dépeuple tous les pays, combien elle dérègle un État, combien elle y renverse les lois, combien elle autorise la licence, combien il faudrait d'années pour réparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un État. Tout homme sensé, et qui agirait sans passion, entreprendrait-il le procès le mieux fondé selon les lois, s'il était assuré que ce procès, même en le gagnant, ferait plus de mal que de bien à la nombreuse famille dont il est chargé?

Cette juste compensation des biens et des maux de la guerre déterminerait toujours un bon roi à éviter la guerre, à cause de ses funestes suites; car où sont les biens qui puissent contre-balancer tant de maux inévitables, sans parler des périls d'un mauvais succès? Il ne peut y avoir qu'un seul cas où la guerre, malgré tous ses maux, devient nécessaire : c'est le cas où l'on ne pourrait l'éviter qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop

puissant. Alors en voulant, par faiblesse, éviter la guerre, on y tomberait encore plus dangereusement; on ferait une paix qui ne serait pas une paix, et qui n'en aurait que l'apparence trompeuse. Alors il faut, malgré soi, faire vigoureusement la guerre, par le désir sincère d'une bonne et constante paix. Mais ce cas unique est plus rare qu'on ne s'imagine; et souvent on le croit réel, qu'il est très chimérique.

Quand un roi est juste, sincère, inviolablement fidèle à tous ses alliés, et puissant dans son pays par un sage gouvernement, il a de quoi bien réprimer les voisins inquiets et injustes qui veulent l'attaquer: il a l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins; tout le monde est intéressé à le soutenir. Si sa cause est juste, il n'a qu'à prendre toutes les voies les plus douces avant que de commencer la guerre. Il peut, étant déjà puissamment armé, offrir de croire certains voisins neutres et désintéressés, prendre quelque chose sur lui pour la paix, éviter tout ce qui aigrit les esprits, et tenter toutes les voix d'accommodement. Si tout cela ne sert de rien, il en fera la guerre avec plus de confiance en la protection de Dieu, avec plus de zèle de ses sujets, avec plus de secours de ses alliés. Mais il arrivera très rarement qu'il soit réduit à faire la guerre dans de telles circonstances. Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur, par finesse, par avidité, par précipitation.

— Avez-vous été fidèle à tenir parole à vos ennemis pour les capitulations, pour les cartels, etc.? Il y a les lois de la guerre, qu'il ne faut pas garder moins religieusement que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre, il reste un certain droit des gens qui est le fond de l'humanité même : c'est un lien sacré et inviolable entre les peuples, que nulle guerre ne peut rompre; autrement la guerre ne serait plus qu'un brigandage inhumain, qu'une suite perpétuelle de trahisons, d'assassinats, d'abominations et de barbaries. Vous ne devez faire à vos ennemis que ce que vous croyez qu'ils ont droit de vous faire. Il y a les violences

et les ruses de guerre qui sont réciproques, et auxquelles chacun s'attend. Pour tout le reste, il faut une bonne foi et une humanité entière. Il n'est point permis de rendre fraude pour fraude. Il n'est point permis, par exemple, de donner des paroles en vue d'en manquer, parce qu'on vous en a donné auxquelles on a manqué ensuite.

D'ailleurs, pendant la guerre entre deux nations indépendantes l'une de l'autre, la couronne la plus noble ou la plus puissante ne doit point se dispenser de subir avec égalité toutes les lois communes de la guerre. Un prince qui joue avec un bourgeois ne doit pas moins observer que lui toutes les lois du jeu : dès qu'il joue avec lui, il devient son égal, pour le jeu seulement. Le prince le plus élevé et le plus puissant doit se piquer d'être le plus fidèle à suivre toutes les règles pour les contributions, qui mettent ses peuples à couvert des captures, des massacres et des incendies; pour les cartels, pour les capitulations, etc.

— Il ne suffit pas de garder les capitulations à l'égard des ennemis; il faut encore les garder religieusement à l'égard des peuples conquis. Comme vous devez tenir parole à la garnison ennemie qui se retire d'une ville prise, et n'y faire aucune supercherie sur des termes ambigus, tout de même vous devez tenir parole au peuple de cette ville et de ses dépendances. Qu'importe à qui vous avez promis des conditions pour ce peuple? que ce soit à lui ou à la garnison, tout cela est égal. Ce qui est certain, c'est que vous avez promis ces conditions pour ce peuple; c'est à vous à les garder inviolablement. Qui pourra se fier à vous, si vous y manquez? Qu'y aura-t-il de sacré, si une promesse si solennelle ne l'est pas? C'est un contrat fait avec ces peuples, pour les rendre vos sujets; commencerez-vous par violer votre titre fondamental? Ils ne vous doivent obéissance que suivant ce contrat : et si vous le violez, vous ne méritez plus qu'ils l'observent.

— Pendant la guerre n'avez-vous point fait des maux

inutiles à vos ennemis? Ces ennemis sont toujours hommes, toujours vos frères, si vous êtes vrai homme vous-même. Vous ne devez leur faire que les maux que vous ne pouvez vous dispenser de leur faire pour vous garantir de ceux qu'ils vous préparent, et pour les réduire à une juste paix. N'avez-vous point inventé et introduit, à pure perte, et par passion ou par hauteur, de nouveaux genres d'hostilités? N'avez-vous point autorisé des ravages, des incendies, des sacrilèges, des massacres, qui n'ont décidé de rien, sans lesquels vous pouviez défendre votre cause, et malgré lesquels vos ennemis ont également continué leurs efforts contre vous? Vous devez rendre compte à Dieu, et réparer, selon toute l'étendue de votre pouvoir, tous les maux que vous avez autorisés et qui ont été faits sans nécessité.

. . . .

— Avez-vous fait justice au mérite de tous les principaux sujets que vous pouviez mettre dans les emplois? En ne faisant pas justice aux particuliers sur leurs biens, comme sur leurs terres, sur leurs rentes, etc., vous n'avez fait tort qu'à ces particuliers et à leurs familles : mais en ne comptant pour rien, dans le choix des hommes, ni la vertu ni les talents, c'est à tout votre État que vous avez fait une injustice irréparable. Ceux que vous n'avez point choisis pour les places n'ont rien perdu d'effectif, parce que ces places n'auraient été pour eux que des occasions dangereuses pour leur salut et pour leur repos temporel; mais c'est tout votre royaume que vous avez privé injustement d'un secours que Dieu lui avait préparé. Les hommes d'un esprit élevé et d'un cœur droit sont plus rares qu'on ne saurait le croire; il faudrait les aller chercher jusqu'au bout du monde : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*, comme le Sage le dit de la femme forte. Pourquoi avez-vous privé l'État du secours de ces hommes supérieurs aux autres? Votre devoir n'était-il pas de choisir, pour les premières places, les premiers hommes? N'était-ce

pas là votre principale fonction? Un roi ne fait point la fonction de roi en réglant les détails que d'autres qui gouvernent sous lui pourraient régler : sa fonction essentielle est de faire ce que nul autre que lui ne peut faire; c'est de bien choisir ceux qui exercent son autorité sous lui; c'est de mettre chacun dans la place qui lui convient, et de faire tout dans l'État, non par lui-même (ce qui est impossible), mais en faisant tout faire par des hommes qu'il choisit, qu'il anime, qu'il instruit, qu'il redresse : voilà la véritable action de roi. Avez-vous quitté tout le reste, que d'autres peuvent faire sous vous, pour vous appliquer à ce devoir essentiel, que vous seul pouvez remplir? Avez-vous eu soin de jeter les yeux sur un certain nombre de gens sensés et bien intentionnés, par qui vous puissiez être averti de tous les sujets de chaque profession, qui s'élèvent et qui se distinguent? Les avez-vous questionnés tous séparément, pour voir si leurs témoignages sur chaque sujet seraient uniformes? Avez-vous eu la patience d'examiner, par ces divers canaux, les sentiments, les inclinations, les habitudes, la conduite de chaque homme que vous pouvez placer? Avez-vous vu ces hommes vous-même? Expédier des détails, dans un cabinet où l'on se renferme sans cesse, c'est dérober son plus précieux temps à l'État. Il faut qu'un roi voie, parle, écoute beaucoup de gens; qu'il s'apprenne, par l'expérience, à étudier les hommes; qu'il les connaisse par un fréquent commerce et par un accès libre.

Il y a deux manière de les connaître. L'une est la conversation. Si vous étudiez bien les hommes, sans paraître les étudier, la conversation vous sera plus utile que beaucoup de travaux qu'on croirait importants : vous y remarquerez la légèreté, l'indiscrétion, la vanité, l'artifice des hommes, leurs flatteries, leurs fausses maximes. Les princes ont un pouvoir infini sur ceux qui les approchent; et ceux qui les approchent ont une faiblesse infinie en les approchant. La vue des princes réveille toutes les passions, et rouvre toutes les plaies

du cœur. Si un prince sait profiter de cet ascendant, il sentira bientôt les principales faiblesses de chaque homme. L'autre manière d'éprouver les hommes est de les mettre dans les emplois subalternes, pour essayer s'ils seront propres aux emplois supérieurs. Suivez les hommes dans les emplois que vous leur confiez; ne les perdez jamais de vue; sachez ce qu'ils font; faites-leur rendre compte de ce que vous leur avez donné à faire. Voilà de quoi leur parler quand vous les voyez; jamais vous ne manquerez de sujet de conversation. Vous verrez leur naturel par les partis qu'ils ont pris d'eux-mêmes. Quelquefois il est à propos de leur cacher vos vrais sentiments, pour découvrir les leurs. Demandez-leur conseil; vous n'en prendrez que ce qu'il vous plaira. Telle est la vraie fonction de roi : l'avez-vous remplie?

N'avez-vous point négligé de connaître les hommes, par paresse d'esprit, par une humeur qui vous rend particulier, par une hauteur qui vous éloigne de la société, par des détails qui ne sont que vétilles en comparaison de cette étude des hommes, enfin par des amusements dans votre cabinet, sous prétexte de travail secret? N'avez-vous point craint et écarté les sujets forts et distingués des autres? N'avez-vous pas craint qu'ils vous verraient de trop près, et pénétreraient trop dans vos faiblesses, si vous les approchiez de votre personne? N'avez-vous pas craint qu'ils ne vous flatteraient pas, qu'ils contrediraient vos passions injustes, vos mauvais goûts, vos motifs bas et indécents? N'avez-vous pas mieux aimé vous servir de certains hommes intéressés et artificieux, qui vous flattent, qui font semblant de ne voir jamais vos défauts et qui applaudissent à toutes vos fantaisies; ou bien de certains hommes médiocres et souples, que vous dominez aisément, que vous espérez éblouir, qui n'ont jamais le courage de vous résister, et qui vous gouvernent d'autant plus, que vous ne vous défiez point de leur autorité, et que vous ne craignez point qu'ils paraissent d'un

génie supérieur au vôtre? N'est-ce point par ces motifs si corrompus, que vous avez rempli les principales places d'hommes faibles ou dépravés, et que vous avez laissé loin de vous tout ce qu'il y avait de meilleur pour vous aider dans les grandes affaires? Prendre les terres, les charges et l'argent d'autrui, n'est point une injustice comparable à celle que je viens d'expliquer.

— N'avez-vous point accoutumé vos domestiques à une dépense au-dessus de leurs conditions, et à des récompenses qui chargent l'État? Vos valets de chambre, vos valets de garde-robe, etc., ne vivent-ils pas comme des seigneurs, pendant que les vrais seigneurs languissent dans votre antichambre sans aucun bienfait, et que beaucoup d'autres, d'entre les plus illustres maisons, sont dans le fond des provinces réduits à cacher leur misère? N'avez-vous point autorisé, sous prétexte d'orner votre Cour, le luxe d'habits, de meubles, d'équipages et de maison, de tous ces officiers subalternes qui n'ont ni naissance ni mérite solide, et qui se croient au-dessus des gens de qualité, parce qu'ils vous parlent familièrement, et qu'ils obtiennent facilement des grâces? Ne craignez-vous pas trop leur importunité? N'avez-vous point craint de les fâcher plus que de manquer à la justice? N'avez-vous pas été trop sensible aux vaines marques de zèle et d'attachement tendre pour votre personne, qu'ils s'empressent de vous témoigner pour vous plaire et pour avancer leur fortune? Ne les avez-vous pas rendus malheureux, en leur laissant concevoir des espérances disproportionnées à leur état et à votre affection pour eux? N'avez-vous pas ruiné leurs familles, en les laissant mourir sans récompense solide qui reste à leurs enfants, après que vous les avez laissés vivre dans un faste ridicule qui a consumé les grands bienfaits qu'ils ont tirés de vous pendant leurs vies? N'en a-t-il pas été de même des autres courtisans, chacun selon son degré? Ils sucent, pendant qu'ils vivent, le royaume entier; en quelque temps qu'ils meurent, ils laissent

leurs familles ruinées. Vous leur donnez trop, et vous leur faites encore plus dépenser. Ainsi ceux qui ruinent l'État se ruinent eux-mêmes. C'est vous qui en êtes cause, en assemblant autour de vous tant d'hommes inutiles, fastueux, dissipateurs, et qui se font de leurs plus folles dissipations un titre auprès de vous pour vous demander de nouveaux biens qu'ils puissent encore dissiper.

— N'avez-vous point pris des préventions contre quelqu'un, sans avoir jamais examiné les faits? C'est ouvrir la porte à la calomnie et aux faux rapports, ou du moins prendre témérairement les préventions des gens qui vous approchent et en qui vous vous confiez. Il n'est point permis de n'écouter et ne croire qu'un certain nombre de gens. Ils sont certainement hommes; et quand même ils seraient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leur vertu, vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrerez à une seule personne, ou à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentiments, vous vous exposez volontairement à être trompé et à faire des injustices. N'avez-vous point quelquefois fermé les yeux à certaines raisons fortes, ou du moins n'avez-vous pas pris certains partis rigoureux, dans le doute, pour contenter ceux qui vous environnent et que vous craignez de fâcher? N'avez-vous point pris le parti, sur des rapports incertains, d'écarter des emplois des gens qui ont des talents et un mérite distingué? On dit en soi-même : Il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme. Mais cette prétendue précaution est le plus dangereux de tous les pièges. Par là, on n'approfondit rien, et on donne aux rapporteurs tout ce qu'ils prétendent. On juge le fond sans examiner; car on exclut le mérite, et on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que

les rapporteurs veulent rendre suspectes. Qui dit un rapporteur, dit un homme qui s'offre pour faire ce métier, qui s'insinue par cet horrible métier, et qui par conséquent est manifestement indigne de toute croyance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger l'innocent. Un prince qui prête l'oreille aux rapporteurs de profession ne mérite de connaître ni la vérité ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de Cour. Mais, comme il faut être averti, le prince doit avoir d'honnêtes gens, qu'il oblige malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement. Il doit choisir pour cette fonction les gens à qui elle répugne davantage, et qui ont le plus d'horreur pour le métier infâme de rapporter. Ceux-ci ne l'avertiront que des faits véritables et importants; ils ne lui diront point toutes les bagatelles qu'il doit ignorer, et sur lesquelles il doit être commode au public : du moins ils ne lui donneront les choses douteuses que comme douteuses; et ce sera à lui à les approfondir, ou à suspendre son jugement si elles ne peuvent être éclaircies.

— N'avez-vous point trop répandu de bienfaits sur vos ministres, sur vos favoris et sur leurs créatures, pendant que vous avez laissé languir dans le besoin des personnes de mérite, qui ont longtemps servi, et qui manquent de protection? D'ordinaire, le grand défaut des princes est d'être faibles, mous et inappliqués. Ils ne sont presque jamais déterminés par le mérite ni par les vrais défauts des gens. Le fond des choses n'est pas ce qui les touche : leur décision vient, d'ordinaire, de ce qu'ils n'osent refuser ceux qui ont l'habitude de voir et de croire. Souvent ils les souffrent avec impatience, et ne laissent pas de demeurer subjugués. Ils voient les défauts de ces gens-là, et se contentent de les voir. Ils se savent bon gré de n'en être pas les dupes; après quoi, ils les suivent aveuglément; ils leur sacrifient le mérite, l'innocence, les talents distingués et les plus longs services. Quelquefois ils écouteront favorable-

ment un homme qui osera leur parler contre ces ministres ou ces favoris, et ils verront des faits clairement vérifiés : alors ils gronderont, et feront entendre à ceux qui ont osé parler qu'ils seront soutenus contre le ministre ou contre le favori. Mais bientôt le prince se lasse de protéger celui qui ne tient qu'à lui seul; cette protection lui coûte trop dans le détail : et de peur de voir un visage mécontent dans la personne du ministre, l'honnête homme par qui on avait su la vérité sera abandonné à son indignation. Après cela, méritez-vous d'être averti? pouvez-vous espérer de l'être? Quel est l'homme sage qui osera aller droit à vous, sans passer par le ministre, dont la jalousie est implacable? Ne méritez-vous pas de ne plus voir que par ses yeux? N'êtes-vous pas livré à ses passions les plus injustes et à ses préventions les plus déraisonnables? Vous laissez-vous quelque remède contre un si grand mal?

— Ne vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains, hardis, et qui ont l'art de se faire valoir, pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple, modeste, timide et caché? Un prince montre la grossièreté de son goût et la faiblesse de son jugement lorsqu'il ne sait pas discerner combien ces esprits si hardis, et qui ont l'art d'imposer, sont superficiels et pleins de défauts méprisables. Un prince sage et pénétrant n'estime ni les esprits évaporés, ni les grands parleurs, ni ceux qui décident d'un ton de confiance, ni les critiques dédaigneux, ni les moqueurs qui tournent tout en plaisanterie. Il méprise ceux qui trouvent tout facile, qui applaudissent à tout ce qu'il veut, qui ne consultent que ses yeux ou le ton de sa voix, pour deviner sa pensée et pour l'approuver. Il recule loin des emplois de confiance ces hommes qui n'ont que des dehors sans fond. Au contraire, il cherche, il prévient, il attire les personnes judicieuses et solides qui n'ont aucun empressement, qui se défient d'elles-mêmes, qui craignent les emplois, qui promettent peu et qui tâchent de faire beaucoup, qui ne parlent guère et

qui pensent toujours, qui parlent d'un ton douteux et qui savent contredire avec respect.

De tels sujets demeurent souvent obscurs dans les places inférieures, pendant que les premières sont occupées par des hommes grossiers et hardis qui ont imposé au prince, et qui ne servent qu'à montrer combien il manque de discernement. Tandis que vous négligerez de chercher le mérite obscur et de réprimer les gens empressés et dépourvus de qualités solides, vous serez responsable devant Dieu de toutes les fautes qui seront faites par ceux qui agiront sous vous. Le métier d'adroit courtisan perd tout dans un État. Les esprits les plus courts et les plus corrompus sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne métier. Ce métier gâte tous les autres : le médecin néglige la médecine; le prélat oublie les devoirs de son ministère; le général d'armée songe bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'État; l'ambassadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts à la Cour de son maître, qu'il ne négocie pour les véritables intérêts de son maître à la Cour où il est envoyé. L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les professions et étouffe le vrai mérite.

Rabaissez donc ces hommes, dont tout le talent ne consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire fortune. Si vous y manquez, vous remplirez indignement les places, et le vrai mérite demeurera toujours en arrière. Votre devoir est de reculer ceux qui s'avancent trop, et d'avancer ceux qui demeurent reculés en faisant leur devoir.

— N'avez-vous point entassé trop d'emplois sur la tête d'un seul homme, soit pour contenter son ambition, soit pour vous épargner la peine d'avoir beaucoup de gens à qui vous soyez obligé de parler? Dès qu'un homme est l'homme à la mode, on lui donne tout, on voudrait qu'il fît lui seul toutes choses. Ce n'est pas qu'on l'aime, car on n'aime rien; ce n'est pas qu'on se fie, car on se défie de la probité de tout le monde; ce n'est pas qu'on le trouve parfait, car on est

ravi de le critiquer souvent : mais c'est qu'on est paresseux et sauvage. On ne veut point avoir à compter avec tant de gens. Pour en voir moins, et pour n'être point observé de près par tant de personnes, on fera faire à un seul homme ce que quatre auraient grand'peine à bien faire. Le public en souffre; les expéditions languissent; les surprises et les injustices sont plus fréquentes et plus irrémédiables. L'homme est accablé, il serait bien fâché de ne l'être pas : il n'a le temps ni de penser, ni d'approfondir, ni de faire des plans, ni d'étudier les hommes dont il se sert : il est toujours entraîné au jour la journée, par un torrent de détails à expédier.

D'ailleurs, cette multitude d'emplois sur une seule tête, souvent assez faible, exclut tous les meilleurs sujets qui pourraient se former et faire de grandes choses : tout talent demeure étouffé. La paresse du prince en est la vraie cause. Les plus petites raisons décident sur les plus grandes affaires. De là naissent des injustices innombrables. *Pauca de te*, disait saint Augustin au comte Boniface, *sed multa propter te*. Peut-être ferez-vous peu de mal par vous-même; mais il s'en fera d'infinis par votre autorité mise en mauvaises mains.

CONTROVERSES

Quiétisme. — Jansénisme.

Réponse à la « Relation sur le Quiétisme ».

AVERTISSEMENT

Avant que d'éclaircir à fond l'histoire de Mme Guyon, dont on m'accuse sans fondement de ne condamner pas les livres, je ne demande au lecteur qu'un moment de patience pour lui faire remarquer quel était l'état de notre dispute quand M. de Meaux a passé de la doctrine aux faits. J'ai prouvé à ce prélat, dans ma *Réponse à la Déclaration* et dans mes dernières *Lettres*, qu'il avait altéré mes principaux passages pour m'imputer des sentiments impies; et il n'a vérifié aucun de ces passages suivant ses citations. J'ai montré des paralogismes manifestes qu'il a employés pour me mettre des blasphèmes dans la bouche, et il n'y répond rien. Je l'ai pressé, mais inutilement, de répondre sur des questions essentielles à la religion, et décisives pour mon système. Il s'agit de savoir si Dieu, avant ses promesses gratuites, a été libre, ou non, de nous donner la béatitude surnaturelle. Cette béatitude est-elle une vraie grâce, ou une dette sous le nom de grâce? Si Dieu ne l'eût pas donnée, n'aurait-il point été aimable pour sa créature? aurait-il perdu ses droits? Un don gratuit et accordé par surérogation peut-il être la *raison d'aimer* sans la-

quelle Dieu ne serait pas aimable? Peut-on dire que cette béatitude, qui ne nous était pas due, soit, autant dans les actes de la charité que dans ceux de l'espérance, la seule raison d'aimer? Ne doit-on pas aimer Dieu d'un amour indépendant d'un don qu'il était libre de ne nous accorder jamais? Peut-on dire que saint Paul, Moïse, et tant d'autres saints après eux, ont extravagué contre l'essence de l'amour même, lorsqu'ils ont supposé cet état où la béatitude surnaturelle ne nous aurait pas été donnée, et qu'ils ont voulu aimer Dieu indépendamment de ce don? Est-il possible que tous ces saints aient mis le comble de la perfection dans un amour chimérique, contraire à l'esprit de l'amour même, et qui est la source empoisonnée du quiétisme? La réponse de ce prélat est que j'éblouis le lecteur par une *métaphysique* outrée, qui le *jette dans des pays inconnus.*

Je faisais encore cette question. Les justes imparfaits, que les Pères nomment mercenaires, sont-ils, comme M. de Meaux le fait entendre, moins *touchés de Dieu récompense incréée*, que d'une béatitude fabuleuse *hors en quelque façon de lui*, qu'ils ne pourraient regarder sérieusement sans démentir leur foi? Enfin je demandais sans relâche à ce prélat s'il nie tout milieu entre les vertus surnaturelles et la cupidité vicieuse; et si la mercenarité ou intérêt propre des justes imparfaits que les Pères excluent de la vie la plus parfaite ne peut pas être souvent une imperfection, sans être un vice? A toutes ces questions nulle réponse précise.

Ce prélat veut que je lui réponde sur les moindres circonstances de l'histoire de Mme de Guyon, comme un criminel sur la sellette répondrait à son juge. Mais quand je le presse de me répondre sur des dogmes fondamentaux de la religion, il se plaint de mes questions et ne veut point s'expliquer. Ce n'est point que ces questions lui aient échappé. Au contraire, il les rapporte presque toutes, et prend soin de n'en résoudre aucune.

Ce prélat qui souffre si impatiemment qu'on le croie en demeure sur les moindres difficultés, pousse jusqu'au

bout un profond silence sur des choses si capitales. Il ne répond jamais ni oui ni non sur mes demandes précises.

L'embarras de M. de Meaux était encore redoublé par les réponses des deux prélats unis avec lui. Il rejette l'amour naturel, délibéré, innocent, et distingué des vertus surnaturelles sans être vicieux. Mais M. l'archevêque de Paris reconnaît que cet amour, sans être élevé à l'ordre surnaturel peut être quelquefois innocent, quoiqu'il *arrive presque toujours*, selon lui, *que la concupiscence le dérègle*. M. de Meaux veut que l'opinion de l'amour indépendant du motif de la béatitude soit la source du quiétisme. Il dit que *c'est en cela qu'est mon erreur*, que c'est *le point décisif, le point qui renferme la décision du tout*, et que c'est par cette doctrine que je me *perds*. Mais M. l'évêque de Chartres, qui vient à son secours contre moi, se tourne en ce point pour moi contre lui, et déclare que cette doctrine est celle qu'il a *soutenue* dans ses thèses.

M. de Meaux veut que l'oraison passive, qu'on ne peut nier *sans une insigne témérité*, soit une ligature réelle et absolue des puissances de l'âme pour tous les actes *sensibles, discursifs et autres*. Mais M. l'archevêque de Paris n'admet pas cette définition, et veut seulement que les puissances *paraissent liées* et soient *comme liées dans ces temps-là*.

Dans cet embarras l'histoire de Mme Guyon paraît à M. de Meaux un spectacle propre à faire oublier tout à coup tant de mécomptes sur la doctrine. Il dit que « l'erreur s'aveugle elle-même, jusqu'au point de le forcer à déclarer tout, quand, non content de paraître triompher, elle insulte ».

Qui est-ce qui *le force à déclarer tout*? J'ai toujours borné la dispute aux points dogmatiques, et malgré mon innocence j'ai toujours craint des contestations de faits, qui ne peuvent arriver entre des évêques sans un scandale irrémédiable. Mais enfin, si mon livre est plein, comme il l'a dit cent fois, des plus extravagantes

contradictions et des erreurs les plus monstrueuses, pourquoi mettre le comble au plus affreux de tous les scandales et révéler aux yeux des libertins et des hérétiques ce qu'il appelle *un malheureux mystère,... un prodige de séduction*? Pourquoi sortir du livre, si le texte suffisait pour le faire censurer? Si elles voient maintenant le jour, dit-il en parlant de mes lettres secrètes, c'est au moins à l'extrémité, lorsqu'on me force à parler et toujours plus tôt que je ne voudrais.

Qui est-ce qui l'y *force*? où est cette *extrémité*? Qu'ai-je fait que défendre le texte de mon livre depuis un an et demi en le soumettant au Pape? Que s'il fallait, pour la sûreté de l'Église, qu'outre la censure du livre, on révélât encore ce *malheureux mystère*, pourquoi l'a-t-il si longtemps caché? Pourquoi ne le révèle-t-il qu'après s'être rendu si suspect dans son témoignage par tant de passages manifestement altérés, par tant d'imputation terribles et visiblement outrées, par une prévention extrême contre la définition de la charité reconnue de toutes les écoles, enfin par son silence poussé jusqu'au bout sur tant de questions décisives? Tandis qu'il ne s'agissait que du péril de l'Église, il ne faisait aucun scrupule de taire le *malheureux mystère*. Mais dès qu'il en a besoin pour se débarrasser sur la dispute dogmatique, cette dispute le *force à l'extrémité* à publier mes lettres secrètes : elle le réveille, et le presse plus que le péril de l'Église même. C'est en *triomphant*, et en lui *insultant*, que je le *force à révéler... le prodige de séduction*, et à montrer qu'en nos jours une *Priscille* a trouvé un *Montan*.

Mais est-il juste de croire qu'il parle sans prévention sur des choses secrètes, et qu'il n'allègue que quand il manque de preuves pour les publiques? Avant que d'être reçu à alléguer des faits secrets, il doit commencer par vérifier toutes les citations de mon texte que je soutiens dans mes réponses, qu'il a altérées. Encore une fois si le texte de mon livre est censurable, pourquoi ne s'y renferme-t-il pas? pourquoi a-t-il

recours à tant de faits étrangers, odieux, et que nul point d'honneur ne doit faire révéler par un évêque contre son confrère, supposé même qu'ils soient véritables? Quelque tort que je puisse avoir de *triompher* et d'*insulter*, M. de Meaux devrait être plus sensible au scandale qu'au succès de la dispute, et à l'honneur du caractère commun entre nous, qu'à tout ce qui lui est personnel. Si, au contraire, le texte de mon livre ne contient pas les erreurs qu'il y veut trouver, pourquoi a-t-il rejeté toute proposition de l'expliquer? Pourquoi attaque-t-il enfin ma personne pour flétrir le livre par l'auteur craignant de ne pouvoir flétrir l'auteur par le livre? S'il se croyait obligé en conscience à me dénoncer à l'Église comme un fanatique, comme un second Molinos, comme le *Montan* d'une nouvelle *Priscille*, il fallait commencer par là. Au lieu de combattre l'amour de pure bienveillance autorisé par toutes les écoles, au lieu de rejeter tout milieu entre les vertus surnaturelles et l'amour vicieux : au lieu de faire extravaguer contre l'essence de l'amour saint Paul, Moïse, et *tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans l'Église*, au lieu de faire désirer aux justes mercenaires un paradis fabuleux qui dément leur foi; au lieu de mettre la cause de l'Église en péril, en la défendant par tant d'excès visibles, il fallait dire que mon livre était susceptible d'un bon sens; mais qu'il savait que j'étais hypocrite et fanatique depuis plusieurs années, et que sous des expressions artificieuses je cachais tout le venin de Molinos. Tout au contraire, ce prélat n'attaque ma personne que quand il est dans l'impuissance de répondre sur la doctrine.

Telle est *l'extrémité qui le force à parler*. Alors il publie sur les toits ce qu'il ne disait qu'à l'oreille. Alors il a recours à tout ce qui est le plus odieux dans la société humaine. Le secret des lettres missives, qui dans les choses d'une confiance si religieuse et si intime est le plus sacré après celui de la confession, n'a plus rien d'inviolable pour lui. Il produit mes lettres à Rome, il

les fait imprimer pour tourner à ma diffamation les gages de la confiance sans borne que j'ai eue en lui. Mais on verra qu'il fait inutilement ce qu'il n'est jamais permis de faire contre son prochain. Voilà pour ainsi dire le point de vue d'où le lecteur doit regarder cette nouvelle accusation.

CHAPITRE I

De l'estime que j'ai eue pour Mme Guyon.

Je la connus au commencement de l'année 1689, quelque temps après qu'elle fut sortie du monastère de la Visitation de la rue Saint-Antoine, et quelques mois avant que j'allasse à la cour. J'étais alors prévenu contre elle sur ce que j'avais ouï dire de ses voyages. Voici ce qui contribua à effacer mes impressions. Je lus une lettre de feu M. de Genève datée du 29 juin 1683, où sont ces paroles sur cette personne. « Elle donne un tour à ma disposition à son égard qui est sans fondement. Je l'estime infiniment et par dessus le père de Lacombe, mais je ne puis approuver qu'elle veuille rendre son esprit universel, et qu'elle veuille l'introduire dans tous nos monastères, au préjudice de celui de leurs instituts. Cela divise et brouille les communautés les plus saintes. Je n'ai que ce grief contre elle. A cela près, je l'estime et je l'honore au delà de l'imaginable. » Je voyais que le seul *grief* de ce prélat était le zèle indiscret d'une femme qui voulait trop communiquer ce qu'elle croyait bon, et qu'*à cela près il l'estimait infiniment et l'honorait au delà de l'imaginable.*

Quoique ce prélat ait défendu, l'an 1688, les livres de Mme Guyon, il paraît néanmoins avoir persisté jusqu'au 8 février de l'an 1695 à estimer la vertu de cette personne. Voici les paroles d'une lettre de lui datée de ce jour-là : « ... Je ne vous ai jamais ouï parler d'elle *qu'avec beaucoup d'estime et de respect, et ma mémoire ni ma conscience ne me reprochent pas d'en avoir jamais parlé autrement...*

Quelque éloignement que je lui aie toujours témoigné d'avoir pour cette doctrine (le quiétisme) et pour les livres du père Lacombe, *j'ai toujours parlé de la piété et des mœurs de cette dame avec éloge. Voilà en peu de mots les véritables sentiments où j'ai toujours été à son égard*, et qui vous doivent faire connaître dans quelles dispositions je suis pour tout ce qui peut vous intéresser, etc. »

On voit que ce prélat, malgré tout ce qu'il blâmait fortement dans la conduite de cette personne, sur des choses qu'il regardait sans doute comme des indiscrétions, n'en parlait jusqu'en ce temps-là qu'avec *estime*, *respect*, *éloges* pour *sa piété* et pour *ses mœurs* : que c'étaient ses *véritables sentiments*, et que *sa conscience* lui eût fait des *reproches*, s'il en eût *jamais parlé autrement*.

Je ne rapporte point ces lettres pour justifier Mme Guyon. Ce n'est pas elle; c'est moi seul que je veux justifier de l'avoir estimée. J'ai les lettres originales de feu M. l'évêque de Genève, et je ne les ai jamais montrées à personne; tant je suis éloigné de vouloir défendre cette personne. Si ce prélat a pu être trompé innocemment, pourquoi ne puis-je pas l'avoir été après lui et sur son témoignage?

M. de Meaux dira peut-être que le témoignage de feu M. de Genève ne doit décider de rien, parce qu'il n'avait pas vu la *Vie* de Mme Guyon et ses autres écrits fanatiques.

Eh bien! citons à M. de Meaux un témoin qui ait lu et examiné à fond tous les Manuscrits de Mme Guyon; ce témoin ne doit pas lui être suspect puisque je n'en veux point d'autre que lui-même. Il l'a gardée six mois dans le monastère de la Visitation de Meaux, supposant, comme on le va voir, qu'elle m'avait ébloui. Il connaissait alors non seulement ses livres imprimés mais encore tous ses manuscrits, où il assure qu'elle a dévoilé tout son fanatisme. Il devait donc se défier d'elle plus que tous ceux qui l'avaient vue jusqu'alors. Supposé que j'eusse été trompé, il ne lui était pas permis de l'être. Ma séduction, dont il était si étonné,

devait être un grand préservatif pour lui. Voici néanmoins ce qu'il fit, quand elle fut dans son diocèse. Il lui continua dès le premier jour l'usage des sacrements, sans lui faire rétracter ni avouer aucune erreur. Dans la suite, après avoir lu tous les manuscrits et examiné soigneusement la personne, il lui dicta un acte de soumission sur les trente-quatre Articles, daté du 15 avril 1695, où, après avoir condamné toutes les erreurs qu'on lui imputait, il lui fit ajouter ces paroles : « Je déclare néanmoins avec tout respect, et sans préjudice de la présente soumission et déclaration, que je n'ai jamais eu intention de rien avancer qui fut contraire à l'esprit de l'Église catholique, apostolique et romaine, à laquelle j'ai toujours été et serai toujours soumise, Dieu aidant, jusqu'au dernier soupir de ma vie ; ce que je ne dis pas, pour me chercher une excuse ; mais dans l'obligation où je crois être de déclarer en simplicité mes intentions. » Par cet acte, que M. de Meaux n'a pas jugé à propos de rapporter, il justifie les intentions de la personne, puisqu'il lui dicte des paroles pour les justifier, et que ces paroles dictées par lui sont le fondement sur lequel il voulait lui donner une attestation.

M. de Meaux lui dicta encore ces paroles, dans sa souscription à l'*Ordonnance*, où il censurait les livres de cette personne : « *Je n'ai eu aucune des erreurs expliquées dans la dite lettre pastorale*; *ayant toujours eu intention d'écrire dans un sens très catholique, ne comprenant pas alors qu'on en pût donner un autre.* Je suis dans la dernière douleur que mon ignorance et le peu de connaissance des termes m'en ait fait mettre de condamnables. »

Il faut toujours se souvenir que ce n'est pas elle que M. de Meaux laisse parler comme elle veut. C'est lui qui exige d'elle un acte solennel de soumission, qui doit servir de fondement pour assurer l'Église de la sincérité de cette personne. C'est lui qui choisit tous les termes; c'est lui qui lui fait dire *qu'elle n'a eu aucune des erreurs* en question *et qu'elle ne comprenait pas même* qu'on

pût donner à ses paroles d'autre *sens* que le sens catholique qui était le sien. Enfin il lui fait dire, dans ces actes si sérieux, et qui doivent être si religieusement véritables, qu'elle déclare n'avoir *eu aucune des erreurs, etc.*, non pour se *chercher une vaine excuse, mais dans l'obligation où elle croit être de déclarer en simplicité ses intentions.* Voilà ce que M. de Meaux, après avoir vu tous les manuscrits, tels que la *Vie* de Mme Guyon, *les Torrents*, et son *Explication de l'Apocalypse* dicta à cette personne comme un témoignage qu'elle se devait en conscience à elle-même pour justifier *ses intentions*, c'est-à-dire le sens dans lequel elle avait entendu ses ouvrages en les composant.

. . . .

CHAPITRE V

Du refus que j'ai fait d'approuver le livre de M. de Meaux.

— Voyons 1° quelles sont les raisons de ce refus; 2° les circonstances dans lesquelles je le fis.

1° J'eus trois raisons de refuser mon approbation. La première est que, sans vouloir jamais ni directement ni indirectement défendre les livres de Mme Guyon, que je croyais censurables dans le vrai, propre et unique sens du texte bien pris et bien entendu, je croyais néanmoins ne pouvoir en ma conscience pousser la condamnation jusqu'au point où M. de Meaux la poussait dans son ouvrage. Je ne voulais pas qu'on imputât à cette personne un dessein évident d'établir de suite un système qui fait frémir d'horreur. Je ne croyais pas la devoir diffamer, en lui imputant ce système dont *l'abomination évidente rendait évidemment sa personne abominable.* J'étais pour M. de Meaux dictant les soumissions, contre M. de Meaux composant son livre. Je croyais, comme il l'avait cru dans le premier cas, qu'encore que les livres fussent censurables dans leur propre et unique sens, la personne n'avait *eu aucune*

des erreurs, etc. Je ne croyais pas, comme il le voulait prouver dans son livre, qu'elle n'eût eu pour but que ce système impie et digne du feu. Je ne voulais point prendre de part à la contradiction manifeste de ce prélat.

— Ma seconde raison est qu'en ne voulant point achever de diffamer Mme Guyon, je voulais encore moins me flétrir moi-même. On savait que j'avais vu et estimé cette personne. Je représentais que j'avais dû connaître ses écrits, au moins les imprimés, et que si l'abomination évidente de son système avait rendu évidemment sa personne abominable, je reconnaissais avoir été fauteur de son fanatisme, en approuvant qu'on lui imputât ce système évidemment impie et infâme. Quand je dis infâme, je n'entends point parler de l'impureté expressément enseignée. Je veux parler d'un fanatisme au-dessus de toute loi, et de tout supérieur. Enseigner ce fanatisme, c'est en autoriser toutes les suites horribles et manifestes. M. de Meaux répond à cette raison en ces termes : il s'agit de savoir si M. de Cambrai lui-même n'a pas trop voulu conserver sa propre réputation... dans l'esprit de *ceux qui* savaient combien il recommandait Mme Guyon. » Mais supposé que j'eusse voulu *ménager ma réputation*, en ne paraissant point dans les affaires de Mme Guyon, et en ne réveillant point dans le public l'idée de l'estime que j'avais eue pour elle, avais-je grand tort? M. de Meaux lui-même, s'il eût de l'amitié pour moi, ne devait-il pas chercher ces ménagements? Les censures de quatre prélats ne suffisaient-elles pas contre les livres d'une femme ignorante, que personne ne défendait, qui n'avait aucune ressource, et qui aurait été détestée par ceux-là mêmes qui la croyaient pieuse, si elle eût voulu revenir contre ses soumissions? Que restait-il donc? Est-ce que M. de Meaux me croyait trompeur, et capable d'attaquer un jour la doctrine de l'Église pour soutenir un système digne du feu. « Nous ne nous avisâmes seulement pas, dit-il (au moins moi, je le

reconnais), qu'il y eût rien à craindre d'un homme dont nous croyions le retour si sûr, l'esprit si docile et les intentions si droites. Je crus l'instruction des princes de France en trop bonne main, etc. » Pourquoi exiger de moi, avec tant de hauteur, que je reconnusse par un acte public que la personne que j'avais estimée s'était rendue abominable par l'évidente abomination de son système? Ce prélat ne *s'avisa pas même qu'il y eût rien à craindre* de moi. La religion ne demandait donc pas cette précaution flétrissante : et celui qui se vante d'avoir versé tant de pleurs pour moi sous les yeux de Dieu est celui-là même qui me fait un crime d'avoir trop *ménagé ma propre réputation là-dessus.*

— Ma troisième raison est que M. de Meaux, qui paraissait vouloir soutenir ma réputation en me faisant approuver son livre, l'attaquait au contraire en me demandant mon approbation. Le médecin, en se vantant de me guérir d'une maladie que je n'avais point, me faisait passer pour malade. « Nous n'avions, dit-il, imaginé d'autre secret que celui de ménager son honneur et de cacher sa rétraction sous un titre plus spécieux. » De quoi pouvais-je alors me rétracter, moi qui n'avais rien fait ni dit en public, moi qui n'avais rien fait imprimer sur cette matière? Cependant c'est ainsi qu'il parlait à tous ses amis et confidents en grand nombre. Il leur racontait qu'il venait de sauver l'Église, qu'il avait découvert et foudroyé une secte naissante. Il leur donnait ma signature des 34 Articles comme *une rétractation cachée sous un titre plus spécieux.* Il leur promettait une autre scène encore plus forte, où il ferait abjurer la *Priscille* par le *Montan*, et où je reconnaîtrais, en approuvant son livre, que cette femme que j'avais tant admirée avait enseigné un système évidemment abominable. Les confidents de M. de Meaux, en assez grand nombre, avaient à leur tour d'autres confidents aussi zélés qu'eux pour louer les victoires de M. de Meaux contre le quiétisme. Ce que j'avais confié secrètement à M. de Meaux me revenait par ce demi-secret qui

est pire qu'une divulgation entière. Je voyais qu'on ne pouvait avoir deviné ce qu'on me rapportait, puisque c'était mon secret même altéré et tourné contre moi. Approuver le livre de ce prélat, c'était confirmer ces bruits faux et diffamants contre ma personne; c'était faire entendre ce que tant de zélés disciples de M. de Meaux répandaient sourdement, et que M. de Meaux a enfin publié lui-même, savoir que, *pour ménager mon honneur*, on avait voulu *cacher ma rétractation sous un titre plus spécieux*.

Si on doute de ce fait, on n'a qu'à lire la première des deux lettres de M. l'abbé de la Trappe sur mon livre. « Je pensais, *dit-il*, *parlant de moi*, que toutes les impressions qu'avait pu faire sur lui cette opinion fantastique étaient entièrement effacées, et qu'il ne lui restait que la douleur de l'avoir écoutée. »

On voit par ces paroles que le secret que M. de Meaux nomme *impénétrable* avait été bien pénétré, et qu'il avait été porté, apparemment par ce prélat même, jusque dans le désert de la Trappe. On y savait les *impressions* de cette *opinion fantastique* sur moi. M. l'abbé en était instruit depuis si longtemps, qu'il croyait qu'il ne m'en restait plus que le regret d'avoir été dans l'illusion. M. de Meaux dira-t-il que c'est moi ou mes amis qui avons parlé indiscrètement, et qui avons divulgué le secret qui était *impénétrable* de sa part? Il s'est ôté tout moyen de le dire. « Que deviennent, dit-il, ces beaux discours que nous avait faits tant de fois M. de Cambrai, que lui et ses amis répandaient partout; que bien loin de s'intéresser dans les livres de cette femme, il était prêt de les condamner, s'il était utile? » Le secret ne fut donc divulgué ni par moi ni par mes amis. Ceux de M. de Meaux savaient tout, M. l'abbé de la Trape en est un exemple bien sensible.

M. de Meaux fait encore entendre clairement sur quel ton il me demandait cette approbation, en rapportant les plaintes qu'il fit sur mon refus. « Quel scandale, disait-il, quelle flétrissure à son nom! De quels livres

voulait-il être le martyr? » C'était donc une espèce de formulaire qu'il voulait me faire signer. Il prétendait que je ne pouvais le refuser sans causer un *scandale*, sans *flétrir mon nom*, sans être le *martyr des livres condamnés*. Devais-je signer son formulaire? devais-je reconnaître que mon nom demeurait flétri sans cette souscription? ou plutôt n'était-ce pas me flétrir moi-même, que de laisser conduire ma plume par M. de Meaux pour lui donner ce que tous ses confidents faisaient attendre comme une *rétractation cachée sous un titre plus spécieux*? Plus il voulait m'arracher cet acte si indigne, moins je devais le lui donner.

— 2° Il est temps de voir les circonstances de ce refus qui a tant blessé M. de Meaux. Puisqu'il me croyait si *infatué* de Mme Guyon (c'est le terme dont il se servait), devait-il me proposer d'approuver son livre, où il lui imputait un système évidemment impie et infâme, sans m'en avertir? Approuver son livre, c'était, comme nous l'avons déjà vu, me couvrir d'une éternelle confusion pour les temps où j'avais estimé cette personne. Refuser mon approbation était l'unique parti à prendre. Mais c'était m'exposer à confirmer tous les ombrages qu'on donnait contre moi. M. de Meaux, cet ami si tendre, qui hasardait tout, même à l'égard du Roi, pour me sauver, devait-il me tendre ce piège pour me faire tomber dans l'un de ces deux inconvénients? Ne devait-il pas prévoir que j'aurais de la répugnance à achever de diffamer, par l'imputation d'un système évidemment impie et infâme, une personne dont il me supposait *infatué*? Ne devait-il pas croire que j'aurais de la peine à reconnaître publiquement que la personne que j'avais estimée était une fanatique qui avait enseigné évidemment l'abomination? Ne devait-il pas me préparer, et m'avertir de son dessein? Au lieu de me dire qu'il faisait un ouvrage sur les états d'oraison en général, sans nommer personne, et où il autorisait toutes les expériences des bons mystiques en réprimant l'illusion, ne devait-il pas me dire de bonne foi qu'il découvrirait le

système impie et infâme contenu dans les livres de Mme Guyon?

Il répondra peut-être qu'il voulait me mener au but, sans me le laisser voir, de peur de me *soulever* et de *blesser un esprit si délié*. Étrange moyen de ménager la délicatesse d'un homme, que de le jeter tout à coup entre deux extrémités? Fallait-il me vouloir mener comme un enfant, et se prévaloir de ma confiance pour me conduire sans se confier à moi? Un esprit facile à blesser s'accommode-t-il de ce gouvernement plein d'art et de hauteur?

— De plus, M. de Meaux devait-il se hâter de dire à ses amis, avant que j'eusse examiné son livre, que je l'approuverais? Ne devait-il pas craindre que je n'approuverais pas qu'il poussât si loin les imputations par lesquelles il diffamait la personne de Mme Guyon? De plus, ne devait-il pas craindre qu'un homme si attaché à soutenir l'amour de pure bienveillance, ne lui passerait jamais que la béatitude est la seule *raison d'aimer*, que Dieu ne serait pas aimable sans elle, et que les souhaits de saint Paul, de Moïse, et de tant d'autres saints ne sont que d'*amoureuses extravagances*? Ne devait-il pas prévoir que je n'approuverais pas qu'on accusât d'*insigne témérité* ceux qui douteraient d'une oraison miraculeuse, qu'il supposait *presque perpétuelle* en certaines âmes, et qui les rend, selon lui, absolument impuissantes pour tous les actes *sensibles*, *discursifs et autres*, *etc.*? Enfin ne devait-il pas prévoir que si quelqu'une de ces raisons m'arrêtait dans l'examen de son livre, après qu'il aurait dit qu'il me demandait mon approbation, et que je la lui avais promise, on ne manquerait point de dire que j'avais refusé d'approuver son livre par entêtement pour ceux de Mme Guyon?

C'était en prévoyant des inconvénients si palpables, et en ne me tendant point un piège, qu'il aurait dû me témoigner son amitié, et non en versant des pleurs. Au lieu de tant pleurer, il n'y avait qu'à se taire vers le public, et qu'à me parler franchement. Tout au con-

traire, il a tout divulgué, et a voulu me mener les yeux fermés jusqu'à son but. Loin de craindre tant d'inconvénients, il a voulu par ces inconvénients mêmes me réduire à son point.

— Il déclare que sur mon refus il se récria : « N'est-ce pas mettre en évidence le signe de sa division d'avec ses confrères, ses consécrateurs, ses plus intimes amis? Quel scandale! Quelle flétrissure à son nom! De quels livres veut-il être le martyr! » Qui est-ce qui a parlé? Ai-je dit dans le monde que M. de Meaux m'avait proposé d'approuver son livre? Je n'avais garde de le dire. Me suis-je vanté ensuite de lui avoir refusé mon approbation? Personne ne doit sans preuve supposer que j'aie été capable de cette folie. C'est M. de Meaux qui s'est vanté de me faire approuver son livre pour avoir *une rétractation cachée sous un titre plus spécieux*. C'est lui qui a publié ensuite que j'avais refusé cette approbation promise. Sans lui, qui aurait jamais su que je ne voulais pas achever de diffamer la personne de Mme Guyon? Il me fait donc un crime d'excuser cette personne, quoique l'excuse dont il s'agit ait toujours été secrète de ma part, et qu'il soit certain qu'elle serait encore aujourd'hui profondément ignorée, si M. de Meaux n'eût publié mon secret, pour m'en faire un crime.

— Je ne m'arrête point à ce que ce prélat dit « que son manuscrit demeura trois semaines entières en mon pouvoir, et que l'ami qui s'était chargé de le lui rendre prit sur lui tout le temps qu'on l'avait gardé ». Le fait est que M. de Meaux me donna son manuscrit le soir; que je ne le gardai qu'une seule nuit; et qu'en partant le lendemain pour Cambrai, je le laissai dans un paquet à cet ami qui le rendit à M. de Meaux. L'ami n'a donc rien *pris sur lui*, il n'a fait que dire la vérité à la lettre. Je n'eus que le loisir de parcourir avant mon départ les marges du manuscrit pour voir les citations de Mme Guyon sur lesquelles M. de Meaux lui imputait un système évidemment impie et infâme.

— Je ne vis rien de tout le reste. Une preuve claire

que je ne le vis pas, est que je ne l'ai jamais allégué pour m'excuser de n'avoir pas approuvé le livre. Si je l'eusse lu, j'aurais encore été bien plus éloigné de l'approuver. J'y aurais vu une passiveté *presque perpétuelle* en certaines âmes, qui est miraculeuse et qui leur ôte réellement toute liberté pour tous les *actes sensibles, discursifs et autres*; et qui ne peut être niée, selon l'auteur, sans *une insigne témérité*. J'y aurais trouvé que les prophètes n'ont point été libres dans leurs inspirations; ce qui est formellement contraire au texte des Écritures, et surtout à l'exemple de Jonas. J'y aurais trouvé que les âmes passives sont libres pour mériter, comme les anges, qui sont *libres sans être discursifs*. J'y aurais trouvé que la béatitude surnaturelle est la seule *raison d'aimer* Dieu : ce qui suppose ou que Dieu la doit à toute créature qu'il a faite pour l'aimer, ou qu'il pourrait former des créatures intelligentes pour lesquelles il ne serait pas aimable. J'y aurais trouvé que les souhaits de saint Paul, de Moïse, et de tant d'autres saints jusqu'à notre siècle ne sont que de *pieux excès* et *d'amoureuses extravagances* contre la raison d'aimer; qu'enfin la charité dans ses actes propres n'a point d'autre raison d'aimer, c'est-à-dire d'autre motif que celui de l'espérance même, puisque la béatitude surnaturelle, qui est la seule future, est ce qui meut l'homme dans tous ses actes. Voilà ce qui mérite d'être examiné de bien près par l'Église romaine, et ce que je suppose que M. de Meaux lui soumet aussi absolument que je lui ai soumis mon livre. Mais enfin voilà ce qui m'aurait arrêté infiniment plus que l'article de Mme Guyon, si je l'eusse lu en ce temps-là.

— Il ne s'agit plus que du grand argument de M. de Meaux. Par ce refus je *mettais*, selon lui, « en évidence le signe de ma division avec mes confrères, mes consécrateurs, mes plus intimes amis ». Voilà de fortes expressions : mais cherchons-en le sens précis. A l'entendre on croirait que j'ai fait un schisme. Mais en quoi l'ai-je fait? J'ai refusé dans un profond secret, que

M. de Meaux seul a violé, d'approuver un livre qu'il voulait me faire approuver pour me réduire à *une rétractation cachée sous un titre plus spécieux*. J'ai cru qu'en condamnant des livres véritablement condamnables, il allait trop loin et diffamait sans raison la personne même. Enfin j'ai cru que cette diffamation retombait par contre-coup sur moi, et qu'étant très innocent sur toutes les erreurs impies et infâmes dont il s'agissait, je ne devais point me laisser flétrir par cette *rétractation* tant promise *sous un titre plus spécieux*. M. de Meaux prétend-il que c'était mettre *en évidence le signe de ma division d'avec mes confrères*, que de refuser un acte qu'on faisait entendre qu'on exigeait de moi comme *une rétractation* de tant d'erreurs impies? N'aime-t-on l'unité et la paix qu'autant qu'on souscrit au formulaire de ce prélat, et qu'on se flétrit soi-même pour lui obéir? *Mes confrères, mes consécrateurs, mes plus intimes amis* devaient-ils exiger de moi un acte si inutile pour l'Eglise, en cas qu'ils me crussent de bonne foi, et si diffamant pour ma personne, surtout après les discours que les confidents de M. de Meaux avaient répandus sourdement? Qu'était-il nécessaire que mon approbation parût à la tête du livre de M. de Meaux? N'était-il pas plus nécessaire qu'un archevêque, qui n'avait jamais rien donné au public, ni de vive voix ni par écrit, qui dût le rendre suspect, ne parût point faire *sous un titre plus spécieux une rétractation* des erreurs les plus impies?

— Mais enfin, loin de vouloir diviser l'épiscopat, je ne songeais qu'à me taire sur la personne de Mme Guyon, qu'à laisser de plus en plus condamner ses livres, que je croyais, comme je l'ai toujours dit dès le commencement, censurables dans le vrai, propre et unique sens du texte. M. de Meaux dira que je devais m'éclaircir avec lui sur les endroits de son livre que je trouvais excessifs, au lieu de lui refuser mon approbation. Mais je réponds trois choses. La première, que les adoucissements qu'il aurait pu mettre à son livre n'au-

raient pas empêché que je ne parusse, selon les bruits répandus par ses amis, *faire une rétractation sous un titre plus spécieux*. La seconde, que rien n'était si mauvais pour moi que d'entreprendre de lui faire retoucher son livre. On peut juger par la manière dont il explique depuis si longtemps toutes mes paroles, et dont il cite mon texte, avec quelle prévention il aurait reçu mes conseils contraires à ses sentiments. C'était alors qu'il n'aurait pas manqué de se récrier que j'étais le défenseur de Mme Guyon, puisqu'en effet j'aurais travaillé en ce cas à lui faire adoucir ce qu'il disait contre les intentions de cette personne. De plus, je ne savais que trop, par expérience, que ce prélat aurait fait part à tous ses bons amis, suivant ses préventions, de tout ce qui se serait passé entre nous. Aurait-il admis l'amour indépendant du motif de la béatitude? Aurait-il retranché les *amoureuses extravagances* des saints, et sa passiveté miraculeuse *presque perpétuelle* en certaines âmes? S'il ne l'eût pas fait, devais-je approuver son livre? et si j'eusse refusé de l'approuver, après un examen qui n'aurait point fini sans quelques peines réciproques, ce refus n'eût-il pas encore fait plus d'éclat? La troisième raison est qu'il paraît par mon Mémoire que j'avais averti six mois auparavant MM. l'archevêque de Paris et l'évêque de Chartres, avec M. Tronson, que je ne pourrais approuver ce livre, si M. de Meaux *y attaquait personnellement Mme Guyon. Personnellement*, comme nous l'avons vu, signifiait les intentions de la personne. Quand le cas fut arrivé, je montrai mon Mémoire aux trois personnes ci-dessus nommées : ils furent persuadés des raisons que le Mémoire contient. M. l'archevêque de Paris me rendit même en cette occasion un service que je ne dois jamais oublier; car il se chargea de lire mon Mémoire, et d'en représenter les raisons à une personne à qui je craignais infiniment de déplaire. Mon refus a donc été approuvé dans le temps par MM. l'archevêque de Paris et l'évêque de Chartres. *Est-ce mettre en évidence le signe de ma division d'avec mes confrères*, que

de refuser secrètement, de concert avec ces deux prélats, une approbation à M. de Meaux?

. . . .

CONCLUSION

— Lorsque M. de Meaux représente le premier bruit qui s'éleva contre mon livre, il épuise son éloquence pour montrer qu'il lui était impossible de *remuer d'un coin de son cabinet, par d'imperceptibles ressorts, toute la cour, tout Paris, etc.* Mais rien n'est moins *imperceptible* que les *ressorts* qui furent remués. On vit les prélats les plus accrédités à la cour, et qui avaient le plus d'autorité sur les gens de lettres, s'unir hautement contre moi. Tout était déjà préparé en secret, par les confidents de M. de Meaux, qui n'attendaient que le signal. Dix personnes accréditées en font parler dix mille. On alarma les âmes simples et pieuses; on tâcha de prévenir les théologiens par l'équivoque du mot d'intérêt, on excita (ce qui est si facile en matière de spiritualité et de mystique) la dérision des esprits profanes. Tout concourut à la fois pour grossir l'orage, science, ignorance, piété, politique, insinuation, dispute, larmes et menaces. Le petit nombre de ceux qui ne se laissèrent point entraîner au torrent fut réduit à se taire.

Alors M. de Meaux se contentait de raconter, en certaines occasions, dans un demi-secret, les faits qu'il vient de publier. Mais, comme il croyait m'accabler facilement par la doctrine seule, il s'y renfermait en écrivant contre moi. Les questions de doctrine ne lui ont pas réussi. L'Ecole, qu'on m'opposait sans cesse, s'est tournée contre M. de Meaux sur la charité. M. de Chartres le contredit en ce point. M. l'archevêque de Paris avoue, malgré M. de Meaux, l'amour naturel et délibéré qui n'est ni vertu surnaturelle ni péché. Il rejette l'oraison passive que M. de Meaux enseigne. A peine ai-je publié mes défenses, que le public a commencé à ouvrir les yeux et à me faire justice. C'est ce que M. de Meaux

appelle *les temps de tentation et d'obscurcissement.* C'est encore en cet endroit que ce prélat a recours aux plus vives figures, pour dépeindre une séduction prompte et presque universelle. Il me permettra de lui dire ce qu'il disait contre moi deux pages au-dessus. Quoi, le pourra-t-on croire? *Ai-je remué d'un coin de mon cabinet*, à Cambrai, *par des ressorts imperceptibles*, tant de personnes désintéressées et exemptes de prévention? ajoutons qui étaient si prévenues contre moi avant que d'avoir lu mes écrits? N'est-il pas cent fois plus difficile de faire dire aux hommes qu'ils se sont trompés, que de les éblouir d'abord? Ai-je pu faire pour mon livre, moi éloigné, moi contredit, moi accablé de toutes parts, ce que M. de Meaux dit qu'il ne pouvait faire lui-même contre ce livre, quoiqu'il fût en autorité, en crédit, en état de se faire craindre?

Voici la réponse de ce prélat : « Les cabales, les factions se remuent; les passions, les intérêts partagent le monde. » Quel intérêt peut engager quelqu'un dans ma cause? De quel côté sont *les cabales et les factions*? Je suis seul et destitué de toute ressource humaine. Quiconque regarde encore un peu son intérêt n'ose plus me connaître. M. de Meaux continue ainsi : « De grands corps, de grandes puissances s'émeuvent ». Où sont-ils *ces grands corps*? Où sont *ces grandes puissances* dont la faveur me soutient contre la vérité manifeste? Ce prélat veut trouver des *cabales*, des *factions*, de *grands corps* qui soutiennent l'impiété du quiétisme, et qui partagent les esprits jusque dans le sanctuaire de l'Eglise romaine, jusque dans le saint Office. Il continue ainsi : « L'éloquence éblouit les simples, la dialectique leur tend des lacets, une métaphysique outrée jette les esprits dans des pays inconnus ». Les *lacets de ma dialectique* se réduisent à montrer clairement les paralogismes de ce prélat et à rétablir simplement le texte de mes principaux passages, qu'il a altérés dans ses citations. Cette *métaphysique outrée* ne consiste qu'à dire : Dieu est aimable par lui-même, indépendamment d'une béatitude

surnaturelle qu'il ne nous devait pas, et qu'il aurait pu ne nous donner jamais. Ces *pays inconnus* sont les souhaits de saint Paul et de Moïse. Ce sont les suppositions que M. de Meaux reconnaît fréquentes dans les livres de tant de saints depuis saint Clément d'Alexandrie jusques à saint François de Sales. C'est la supposition que saint Augustin a faite comme les autres Pères; c'est la doctrine de ce saint docteur, qui veut avec toute l'Eglise que la béatitude céleste soit une grâce et non pas une dette. C'est cette supposition que le catéchisme du concile de Trente veut que les pasteurs expliquent au peuple. « Il ne faut point omettre de parler, dit-il, de ce que Dieu montre sa clémence et les richesses de sa bonté sur nous, principalement en ce que pouvant nous assujettir à servir à sa gloire sans aucune récompense, il a voulu néanmoins joindre sa gloire avec notre utilité. » Est-il permis de traiter cette doctrine de l'Eglise romaine de *métaphysique outrée* et de *pays inconnus?* Écoutons encore ce prélat : « Plusieurs ne savent plus ce qu'ils croient, et tenant tout dans l'indifférence, sans entendre, sans discerner, ils prennent parti par humeur. » Quoi? le monde revient-il ainsi tout à coup contre ses préjugés, sans savoir pourquoi? Après avoir marqué des causes si peu réelles de ce changement, fallait-il encore alléguer l'*humeur*, cause vague et imaginaire? C'est ainsi que ce prélat s'excuse sur ce que le monde paraît *partagé* pour un livre qu'il avait d'abord dépeint comme abominable et incapable de souffrir aucune saine explication.

C'est dans cette conjoncture qu'il a passé de la doctrine aux faits. *Les temps de tentation et d'obscurcissement* ont eu besoin de la scène de Mme Guyon. C'est dans cette *extrémité* qu'il est *forcé* de publier ce qu'il ne disait d'abord que dans une espèce de confidence.

Mais supposons tout ce qu'il suppose sans le prouver; donnons-lui tout ce qu'il voudra. Il m'avait vu entêté d'une fausse prophétesse, et appliqué à excuser ses écrits insensés. Quoiqu'il m'eût vû dans cette illusion, « il ne

s'avisait seulement pas de croire qu'il y eût rien à craindre d'un homme dont il croyait le retour si sûr, l'esprit si docile et les intentions si droites. » Voilà tout le passé mis en oubli; il ne s'agit donc plus que de l'avenir. Malgré l'entêtement pour une fausse prophétesse, et le désir d'excuser ses livres, qu'il croyait avoir aperçu en moi, M. de Meaux me jugeait encore utile aux princes, et digne d'être archevêque. Pourquoi donc rappeler encore ce passé, qu'il comptait lui-même pour rien, à moins que l'avenir ne le renouvelât? Qu'ai-je fait depuis le temps où M. de Meaux *ne s'avisait pas seulement* de croire *qu'il y eût rien à craindre* de moi? J'ai refusé en secret d'approuver son livre. Pourquoi publiait-il ce refus secret? pour le tourner en scandale? Pourquoi voulait-il m'engager, sans m'en avertir, à signer une espèce de *rétractation sous un titre plus spécieux*? Pourquoi voulait-il que je condamnasse avec lui dans son livre les intentions de Mme Guyon, qu'il avait justifiées dans les soumissions, où il avait conduit sa plume? Qu'ai-je fait encore depuis ce temps, où il *ne s'avisait seulement pas* de croire *qu'il y eût rien à craindre de moi*? Je n'ai fait que mon livre, consultant M. l'archevêque de Paris, et MM. Tronson et Pirot. C'est ce livre dont le Pape seul doit juger. Je le lui ai pleinement soumis; je n'attends que sa décision. M. de Meaux n'aurait-il pas pu aussi l'attendre en paix, après avoir envoyé à Rome ses objections manuscrites? Fallait-il, pour un livre soumis sans rectriction au saint Siège, rappeler ces faits odieux contre son confrère? Fallait-il, pour un livre dont on ne devait pas être en peine après mes soumissions, violer le secret des lettres missives, et se faire même un mérite de se taire par rapport au quiétisme sur ma confession générale?

Quand j'aurais admis les visions d'une fausse prophétesse (chose dont M. de Meaux ne donne pas même une ombre de preuve), le savant et pieux Grenade, auquel je n'ai garde de me comparer, n'a-t-il pas été ébloui par une folle qui prédisait les visions de son cœur? Je n'ai

qu'à répéter ici les paroles de M. de Meaux : « Est-ce un si grand malheur d'avoir été trompé par une amie? » L'esprit de mensonge ne peut-il pas se *transformer en ange de lumière*? Suis-je obligé d'être infaillible? M. de Meaux l'a-t-il été, en faisant dire à cette personne qu'elle *n'a eu aucune des erreurs, etc.* C'est moi, et non Mme Guyon que j'ai voulu justifier. C'est l'amour désintéressé et non le désespoir que j'ai défendu dans mes manuscrits. Ces manuscrits mêmes n'étaient que des recueils secrets et informes, tant des preuves du vrai que des objections qu'on pourrait faire pour le faux. J'en ai averti dans les manuscrits mêmes, où j'ai dit qu'il fallait rabattre beaucoup de tant d'exagérations. Ma soumission pour M. de Meaux prouve seulement que je me confiais beaucoup à ses lumières, et qu'en me défiant des miennes, comme doit faire tout chrétien, je ne laissais pas d'être dans cette confiance simple en ma droiture que l'innocence inspire. Mais supposons tout en rigueur. Est-ce avouer l'erreur que de la craindre? Ne peut-on pas être docile sans être égaré? Mon mémoire montre que Mme Guyon a été mon amie, et que j'excusais en secret ses intentions, sans excuser jamais ses livres. M. de Meaux n'a-t-il pas excusé ses intentions, en lui faisant dire qu'elle *n'a eu aucune des erreurs, etc.*? Ne dit-il pas encore qu'elle peut avoir été *éblouie par une spécieuse spiritualité*? M. l'archevêque de Paris ne me parle-t-il pas encore ainsi dans sa *Réponse* à mes lettres? Reconnaissez que « vous n'avez pas connu d'abord les illusions de cette femme, qui ne les connaissait peut-être pas elle-même ». Ce prélat doutait donc encore, dans ces derniers temps, si elle avait *connu elle-même ces illusions en* les écrivant. Suis-je obligé d'en dire plus que lui? Ne pouvais-je pas regarder comme une pieuse amie celle que feu M. de Genève avait *estimée infiniment et honorée au-delà de l'imaginable*? De ce que je l'ai estimée, s'ensuit-il que je ne sois pas prêt à la détester plus que personne, si on découvre qu'elle m'ait trompé? S'ensuit-il de là que je veuille jamais excuser ses livres? Du reste, je n'ai jamais été ni son confesseur,

ni son directeur, ni son pasteur, ni son juge, et encore moins son apologiste.

S'il reste à M. de Meaux quelque écrit ou quelque autre preuve à alléguer contre ma personne, je le conjure de n'en faire point un demi-secret pire qu'une publication absolue. Je le conjure d'envoyer tout à Rome, afin qu'il me soit promptement communiqué par les ordres du pape. Je ne crains rien, Dieu merci, de tout ce qui me sera communiqué et examiné juridiquement. Je ne puis être en peine que des bruits vagues, ou des allégations qui ne seraient pas approfondies. S'il croit tellement impie et hypocrite, qu'il ne puisse plus trouver son salut et la sûreté de l'Église qu'en me diffamant, il doit employer non dans des libelles, mais dans une procédure juridique, toutes les preuves qu'il aura. *Si quis autem videtur contentiosus esse, non talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.*

Si, au contraire, il n'a plus rien à dire pour flétrir ma personne, revenons, sans perdre un moment, à la doctrine sur laquelle je demande une décision. Il l'a réduite lui-même à *un point* qu'il nomme *décisif*, à *un seul point qui renferme la décision du tout.* Ce point décisif de tout le système est, selon lui, que j'ai enseigné *une charité séparée du motif essentiel de la béatitude.* C'est là-dessus que nous pouvons demander au pape un prompt jugement. C'est là-dessus que M. de Meaux doit être aussi soumis que moi. C'est cette soumission qu'il devrait avoir promise, il y a déjà longtemps, par rapport à toutes les opinions singulières que j'ai recueillies de son premier livre, dans mon écrit intitulé *Véritables Oppositions, etc.*

Pour moi, je ne puis m'empêcher de prendre ici à témoin celui dont les yeux éclairent les plus profondes ténèbres, et devant qui nous paraîtrons bientôt. Il sait, lui qui lit dans mon cœur, que je ne tiens à aucune personne ni à aucun livre, que je ne suis attaché qu'à lui et à son Église, que je gémis sans cesse en sa présence pour lui demander qu'il ramène la paix et qu'il abrège les jours de scandale, qu'il rende les pasteurs aux trou-

peaux, qu'il les réunisse dans sa maison, et qu'il donne autant de bénédictions à M. de Meaux, qu'il m'a donné de croix.

Dieu le sait, car c'est lui qui me l'a mis au cœur. Il y a longtemps que j'aurais abandonné mon livre, et que j'aurais demandé à être jeté dans la mer pour finir la tempête; je le demanderais encore à présent de tout mon cœur, quelque flétrissure que j'en dusse souffrir, si je croyais que cet ouvrage pût jamais autoriser l'illusion, et être un sujet de scandale pour le moindre d'entre les petits. Mais j'ai cru ne pouvoir abandonner cet ouvrage, sans abandonner la doctrine de l'amour désintéressé, qu'on y attaque ouvertement comme le *point décisif*. De plus, j'ai cru que l'illusion ne pouvait jamais s'autoriser par un livre tant de fois expliqué, et qui la combat de si bonne foi. Enfin, sans regarder humainement ma personne, j'ai cru ne devoir pas la laisser flétrir par rapport à mon ministère. Plus les erreurs qu'on m'a imputées dans cet ouvrage sont impies, plus je me suis cru obligé en conscience à montrer par le texte même combien j'ai toujours eu horreur de ces impiétés. Abandonner mon livre sur de si terribles accusations, eût été une espèce d'aveu de toutes les erreurs impies qu'on y veut trouver. Le Pape jugera si je me suis trompé dans ces pensées. Mais enfin je proteste à la face du ciel et de la terre, que je n'ai écrit mon livre ni pour affaiblir la saine doctrine contre le quiétisme, ni pour excuser l'illusion.

Ordonnance et Instruction pastorale portant condamnation d'un imprimé intitulé : « Cas de Conscience ».

III

Autorité de l'Église égale pour les textes longs comme pour les textes courts.

Souffrez, mes très chers frères, que nous allions en cet endroit au-devant d'une difficulté qui peut encore

arrêter des lecteurs prévenus. La prévention rend quelquefois les vérités les plus claires, obscures aux meilleurs esprits, et nous devons tâcher d'imiter saint Augustin, qui disait, en faisant de longues explications : « Nous parlons aux esprits pénétrants, comme aux esprits les plus grossiers, pour lesquels ce qui est trop étendu n'est pas encore suffisant ». Il faut que ceux qui n'ont pas besoin de tels éclaircissements souffrent avec patience que nous les fassions en faveur de ceux qui en peuvent avoir besoin.

Il se trouvera peut-être quelqu'un qui, pour énerver une comparaison si décisive, voudra se persuader que l'héréticité d'un texte long, tel qu'un livre, n'est qu'un point de fait, où l'Église peut se tromper, quoique l'héréticité d'un texte court, tel que celui des cinq propositions, soit un point de droit, où l'Église prononce infailliblement. Mais en quel endroit de l'Écriture, ou en quel monument de la tradition, nous montrera-t-on une juste mesure, qui soit réglée, pour faire une héréticité de droit, et une autre, qui soit réglée, pour faire une héréticité de fait ? Y a-t-il dans les textes une borne fatale dans une certaine page, qui change tout à coup le droit en fait, et le fait en droit? En deçà, l'héréticité est de droit, le Saint-Esprit décide, et l'Église est infaillible. Au-delà, cette même héréticité n'est plus qu'un simple fait, le Saint-Esprit se retire et abandonne l'Église. Quelques blasphèmes que vous mettiez dans votre texte contre les vérités fondamentales de la foi, pourvu que ce texte soit long, il ne s'agira jamais du point de droit, et tout s'en ira en question de fait.

Suivant ce bizarre principe, un chef de secte, qui voudra répandre impunément le venin de son hérésie, raisonnera ainsi en lui-même. Pour éluder tous les anathèmes de l'Église, je n'ai qu'à passer cette borne, au de là de laquelle son infaillibilité lui manque tout à coup, et où je ne lui devrais plus que le silence respectueux. Si je ne composais qu'un texte court, je tomberais dans le point de droit, où elle me foudroyerait

sans ressource. Mais en allongeant mon texte, je passerai dans la pure question de fait. Par quelques pages d'augmentation, je lui ôterai l'assistance du Saint-Esprit, et l'autorité infaillible, pour me condamner.

Oserait-on dire sérieusement des choses si peu sérieuses? ne voit-on pas qu'un texte, pour être long, n'en est pas moins que celui qui est le plus court, un texte véritable? Pour être long, il n'en contredit pas moins le dogme révélé. Son héréticité n'en est pas moins contagieuse. Ainsi il n'en est pas moins vrai de dire qu'il s'agit du point de droit.

Remarquez, mes très chers frères, que le plus long texte, tel qu'un gros livre, s'il est bien fait, doit avoir une parfaite unité de dessein. Il faut qu'on puisse le réduire tout entier à une seule proposition essentielle. D'un autre côté la plus courte proposition, si elle contient une vérité importante et contestée, peut remplir tout un gros volume, quoique l'auteur soit exact à ne sortir jamais de cette unité de dessein. Il doit revêtir sa proposition de toutes ses preuves, et réfuter les objections qui peuvent l'obscurcir. Un livre n'est donc qu'une proposition développée, et une proposition est un livre abrégé. C'est toujours la même nature de texte, également capable d'affirmer, ou de nier le dogme de foi.

Une simple proposition ne saurait même d'ordinaire exprimer un sens aussi précis et aussi développé qu'un livre entier, si le livre est bien fait. La brièveté d'une proposition détachée ne permet guère de prévenir tous les doutes de tous les lecteurs, et d'exclure tous les sens qui ont quelque liaison apparente avec le véritable. Mais un auteur, qui fait un livre, y inculque et y développe fréquemment le point essentiel de son ouvrage. Toutes les parties y aboutissent, comme des lignes au centre. Il définit tous les termes qui peuvent laisser quelque doute, et si son livre est tel qu'il doit être, il ne contient aucun mot au delà de sa proposition essentielle, qui ne serve à la prouver et à l'éclaircir. C'est là précisément ce qui est arrivé à Jansénius. Jamais auteur

n'a développé ni inculqué sa pensée avec plus d'évidence. Jamais auteur n'a écarté avec plus de précaution tous les sens différents du sien.

Par exemple le troisième livre, *de la grâce de Jésus-Christ sauveur*, si vous en exceptez les deux derniers chapitres, ne fait d'un bout à l'autre qu'une seule proposition, qui est la première des cinq condamnées. On n'y trouvera pas une seule page qui ne tende directement, et avec évidence, ou à prouver cette proposition, ou à réfuter tout ce qui pouvait l'affaiblir. Le second livre tout entier n'est à proprement parler que la seconde proposition mise dans tout son jour. Le sixième, le septième et le huitième livres, jusque dans les titres des chapitres, ne forment tous ensemble qu'une seule proposition, qui est la troisième entre les cinq. L'unique but des livres sur l'hérésie pélagienne est d'établir la quatrième proposition. Enfin les deux derniers chapitres du troisième livre *de la grâce de Jésus-Christ sauveur* ne sont que la cinquième proposition continuellement répétée. On peut assurer sans exagération que le sens propre, naturel et littéral des cinq propositions est encore plus développé et plus incapable de toute bénigne explication, dans le livre de Jansénius, que dans le texte court des propositions mêmes; car cet auteur rejette sans cesse avec des précautions infinies tous les sens par lesquels on pourrait vouloir tempérer sa doctrine et la ramener aux bornes de la foi.

Que si on veut faire attention au besoin de conserver le dépôt des vérités révélées, il est certain que l'Église a encore plus de besoin d'une autorité infaillible, en jugeant des textes longs, tels que les livres, qu'en jugeant des textes courts, tels que de simples propositions.

Ce n'est jamais par des propositions nues, sèches, courtes et détachées, qu'un novateur entraîne la multitude et forme une nombreuse secte. C'est toujours par des discours liés et agréables, par la variété des tours, par la véhémence des figures, par l'arrangement artificieux des principes, qu'il impose au lecteur. Un auteur,

dans un livre, se cache, se replie, se glisse et s'insinue, comme un serpent parmi les fleurs. Il émeut l'imagination, il attendrit le cœur, il touche toutes les passions, il intéresse pour sa cause, il rend ses adversaires odieux, il lie insensiblement l'esprit du lecteur, il l'enveloppe, pour ainsi dire, dans les pièges de son système. Du vrai il le mène au faux, par un changement qui est imperceptible, comme les nuances des couleurs. Tel est le pouvoir de la parole dans un livre fait avec art. Mais des propositions courtes et détachées ne s'entr'aident point, et sont sans défense. Elles n'ont rien d'insinuant, de gracieux, d'aimable ni de persuasif. Chacun les examine avec une indifférence et une rigueur de géomètre. Ces textes ne sont que des lambeaux. Ce n'est qu'une parole morte et privée de tout charme, pour saisir l'imagination.

Ainsi la sûreté du dépôt, qui est la raison fondamentale, en cette matière, demande évidemment encore plus l'infaillibilité de l'Église, pour condamner les livres, que pour condamner les propositions hérétiques. Aussi verrons-nous bientôt que l'Église n'a pas moins anathématisé dans des canons, des textes longs, que des textes courts, et qu'elle n'a pas moins prétendu parler au nom du Saint-Esprit contre les uns, que contre les autres. Lors même qu'elle qualifie de simples propositions, c'est d'ordinaire pour donner à la multitude des fidèles qui ne sauraient lire de grands ouvrages, un abrégé des erreurs qu'elle veut leur faire éviter. C'est dans ce dessein qu'elle a donné un abrégé du livre de Jansénius, où elle a ramassé cinq hérésies tirées de cet ouvrage, pour apprendre aux fidèles à croire comme des vérités de foi les dogmes qui sont contradictoires à ces cinq hérésies.

IV

Preuve de l'autorité infaillible de l'Église pour juger des textes.

Ces difficultés étant aplanies, il est temps, mes très chers frères, de remonter à la source, pour poser le

principe fondamental de l'autorité de l'Église. Nous le trouvons dans les paroles de Jésus-Christ : *Allez*, dit-il, enseignez *toutes les nations... et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusques à la consommation du siècle.* Il est manifeste que le corps des pasteurs ne peut enseigner toutes les nations, qu'en remplissant les deux fonctions essentielles que saint Paul leur marque. L'une est de garder *la forme des paroles saines. Formam habe sanorum verborum, quæ a me audisti.... Bonum depositum custodi per Spiritum sanctum.* L'autre est *d'éviter la nouveauté profane de paroles. O Timothée, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates.* Ce n'est que par cette double fonction, que le corps des pasteurs peut garder le dépôt. C'est pourquoi vous voyez que l'apôtre joint expressément *la conservation du dépôt par le Saint-Esprit*, avec chacune de ces deux fonctions essentielles.

Il explique encore ailleurs ces deux fonctions, en ces termes : *Afin qu'il soit puissant, pour exhorter dans la saine doctrine, et pour reprendre ceux qui la contradisent. Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere.*

L'une de ces fonctions n'est pas moins nécessaire que l'autre. En vain les pasteurs sèmeraient-ils d'un côté la parole de vie, si d'un autre côté les séducteurs répandaient librement *le discours* qui *gagne comme la gangrène.* On peut même assurer dans toute la rigueur de la dialectique que ces deux fonctions, qui paraissent diverses, n'en font réellement qu'une seule très simple. Affirmer le *oui*, c'est nier le *non*, et nier le *non*, c'est affirmer le *oui.* Par exemple, affirmer qu'il est jour, c'est nier qu'il soit nuit, et nier qu'il soit nuit, c'est affirmer qu'il est jour. Tout de même affirmer *la forme des paroles saines*, c'est nier *la nouveauté profane de paroles*, qui lui est contradictoire; et nier *la nouveauté profane de paroles*, c'est affirmer *la forme des paroles saines*. C'est par ces deux fonctions indivisibles que l'Église *enseigne tous les jours toutes les nations*, et elle ne pourrait manquer ni à l'une ni à l'autre sans violer le dépôt. Elle ne sort jamais des bornes précises de la révélation, en ne faisant jamais

que nier toute parole qui nie la vérité révélée, et que confirmer toute parole qui l'affirme.

Si elle manquait à discerner la forme saine d'avec la nouveauté profane de paroles, elle pourrait donner l'une pour l'autre à ses enfants. Alors, loin *d'enseigner tous les jours toutes les nations*, elle les induirait toutes en erreur. En se trompant sur la signification propre des termes, elle les tromperait inévitablement pour le fond des dogmes. Que peuvent faire les fidèles humbles et dociles, quand l'Église leur présente un texte qu'elle approuve ou qu'elle condamne, sinon de se ressouvenir aussitôt de cet oracle décisif du Sauveur : *Qui vous écoute, m'écoute* ? C'est comme si le Sauveur avait dit : Quand vous parlez, je parle. Or Jésus-Christ ne peut jamais parler en des termes impropres, forcés et captieux, dont la signification propre et naturelle induise les nations en erreur. C'est néanmoins ce qui arriverait si l'Eglise parlait dans des canons, ou dans d'autres décrets dogmatiques, en sorte que ses anathèmes ne dussent tomber que sur des sens forcés et étrangers aux paroles qu'elle anathématiserait. En ce cas, ses canons ou autres décrets dogmatiques ne seraient véritables que dans une signification impropre et captieuse. Ils paraîtraient condamner le sens propre et naturel des paroles, qu'ils ne condamneraient pourtant pas. Il faut donc supposer que l'Église, par la bouche de laquelle Jésus-Christ parle, selon sa promesse, ne fait jamais aucun canon ni décret dogmatique sur des textes, en les prenant dans des sens impropres et forcés.

Ce n'est point écouter sérieusement Jésus-Christ et l'Église par laquelle il parle, mais s'en jouer avec impiété, que de prendre les paroles qu'elle approuve ou qu'elle condamne, dans des sens étrangers et chimériques. Ce n'est point écouter Jésus-Christ dans l'Église qui parle, que de supposer qu'elle donne la nouveauté profane de paroles pour la forme saine, et la forme saine pour la nouveauté profane.

Nul maître, nul ami, nul homme raisonnable ne pour-

rait souffrir que son domestique, ou son ami, ou son voisin, éludât le sens propre et naturel de ses paroles par des explications forcées. Nul homme ne souffrirait dans sa société, qu'un autre homme supposât qu'il a mal entendu les paroles par lesquelles il a déclaré ses intentions. A plus forte raison Jésus-Christ, qui veut qu'on écoute les décrets de l'Église comme s'il les prononçait lui-même, ne permet point aux particuliers de les énerver, en prenant dans des sens forcés et illusoires les paroles que l'Église leur donne dans ces décrets, comme pures, ou comme impies et hérétiques.

Qui est-ce d'entre nous qui n'aurait pas horreur de donner des contorsions subtiles aux décisions de Jésus-Christ s'il les prononçait visiblement de sa propre bouche? Qui est-ce qui oserait supposer que Jésus-Christ, faute de bien entendre les paroles qu'il approuverait ou qu'il condamnerait, aurait condamné *la forme saine*, et approuvé *la nouveauté profane de paroles*? Qui est-ce qui serait assez téméraire, pour distinguer le fait d'avec le droit, dans les paroles que Jésus-Christ autoriserait ou rejetterait avec anathèmes? Chacun ne se croirait-il pas obligé de prendre simplement de telles paroles dans leur sens le plus propre et le plus naturel? Si quelque esprit contentieux se scandalisait de ce sens naturel des paroles approuvées ou condamnées par Jésus-Christ, et s'il cherchait un sens imaginaire, pour éluder le véritable, chacun de nous, en s'attachant au sens propre, se hâterait de dire comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous : vous avez les paroles de vie éternelle*? Que nous reste-t-il donc à examiner? C'est l'Époux qui parle par la bouche de l'Épouse. Qui entend l'Épouse entend l'Époux; ni l'un ni l'autre ne donne jamais aucune parole, que dans son sens propre et naturel.

Que chacun de nous se mette aujourd'hui dans le cas précis, que les défenseurs de Jansénius ne craignent point de supposer comme possible, et comme étant déjà actuellement arrivé pour le texte de cet auteur. Si l'Église pouvait se tromper sur la signification propre

des paroles, jusqu'à donner des textes purs pour des textes empoisonnés, et des textes empoisonnés pour des textes purs, les fidèles se trouveraient dans une nécessité inévitable de faire naufrage dans la foi, ou de désobéir à Jésus-Christ, en éludant les décrets de l'Église, quoiqu'il ait commandé de l'écouter comme si on l'écoutait lui-même.

Dans un cas si affreux, il n'y aurait que les esprits présomptueux et indociles qui se garantiraient de la séduction. Ce serait en s'écoutant, au lieu d'écouter l'Église, qu'ils conserveraient la vraie foi. Ce serait en préférant leurs propres lumières à celles de l'Église sur la signification naturelle des décrets de l'Église même, qu'ils éviteraient l'impiété et l'hérésie. Ils ne sauveraient leur foi qu'en désobéissant à Jésus-Christ et en se jouant des décisions de l'Église.

Pour les fidèles qui se défient d'eux-mêmes, et qui ne se confient qu'en la promesse, leur docilité pour l'oracle de Jésus-Christ les précipiterait sans ressource dans l'abîme de l'hérésie. A force de croire le commandement que Jésus-Christ a fait d'écouter l'Église, ils n'écouteraient plus Jésus-Christ même révélant les vérités de foi. En écoutant l'Épouse comme l'Époux, et en recevant avec une religieuse simplicité ses décrets dans leur signification naturelle, ils contrediraient l'Époux, et ils s'égareraient en suivant la règle établie par le Sauveur, pour éviter tout égarement.

Remarquez, mes très chers frères, que la tradition est, comme le mot même le porte, la transmission que l'Église fait de la doctrine de Jésus-Christ à toutes les nations. Les sens étrangers, forcés et chimériques, ne sont point les véritables sens de la parole que l'Église transmet. Ils ne passent point avec elle dans l'esprit des nations, qui sont enseignées. Les peuples ne sauraient deviner ces sens, puisqu'ils sont étrangers et forcés. Ces sens étrangers à la parole ne la suivent point. Ils demeurent dans l'esprit de ceux qui les imaginent mal à propos pour les imputer, contre les règles,

aux paroles transmises. Comme la liaison de ces sens avec les paroles est chimérique et forcée, les paroles passent dans l'esprit des auditeurs, sans y porter avec elle ces sens étrangers. Ainsi, dans le cas qu'on suppose, lorsque par exemple l'Église condamne le texte de Jansénius, le sens forcé et étranger au texte, qu'elle aurait en vue, demeurerait dans la seule pensée du corps des pasteurs. Le sens propre et naturel du texte de Jansénius serait le seul qui passerait dans l'esprit de tous les peuples, comme étant le sens déclaré hérétique. De là il s'ensuit clairement que si le sens propre et naturel du texte de Jansénius était la pure doctrine de saint Augustin, il ne pourrait ni passer, ni rester dans l'esprit de tous les peuples aucune autre condamnation que celle de la doctrine de ce Père. Ainsi l'erreur de fait dans le corps des pasteurs entraînerait inévitablement l'erreur de droit dans le corps des peuples.

Remarquez encore, mes très chers frères, que le commandement d'enseigner toutes les nations, n'est pas seulement un commandement de bien penser, mais encore un commandement de bien parler; car on n'enseigne qu'en parlant, et en parlant en termes propres suivant les règles de la grammaire. Ce commandement renferme aussi, comme nous l'avons déjà vu, l'obligation expresse de juger de toute parole qui affirme, ou qui nie le dogme révélé, pour admettre l'une et pour rejeter l'autre. Ce n'est point sur les simples pensées du corps des pasteurs, mais sur leurs paroles, que le corps des fidèles peut former sa foi. Ce n'est point sur des sens impropres et étrangers aux paroles, mais sur le sens propre et naturel des paroles du corps des pasteurs, que le corps des fidèles peut régler sa croyance. Ainsi, supposé que l'Église prenne dans des textes la parole de vie pour celle de mort, et la parole de mort pour celle de vie, le corps des fidèles, qui interprétera sur l'autorité de l'Église ces deux paroles dans leur sens naturel, prendra le poison mortel de l'une et rejettera

la nourriture salutaire de l'autre. Ainsi ce sera l'Église qui arrachera le pain sacré à ses enfants, et qui leur présentera la coupe empoisonnée. Ainsi loin d'être cette Jérusalem d'en haut qui enfante ici-bas les élus, et qui *enseigne toutes les nations*, elle les séduirait toutes. En se trompant sur les règles de la grammaire, elle tromperait toutes les nations sur les règles de la foi.

Pour empêcher cette perte irréparable du dépôt, Jésus-Christ joint sa promesse à son commandement : *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les nations*. Il ajoute aussitôt : *Et voilà que je suis tous les jours avec vous*, *jusqu'à la consommation du siècle*. Tous les catholiques conviennent qu'il promet par ses paroles une présence de secours, pour empêcher que l'Église n'enseigne mal. C'est comme s'il disait : *Et voilà que je suis tous les jours avec vous* enseignant toute la vérité, suivant la signification propre et naturelle des paroles ; *tous les jours avec vous* gardant *la forme des paroles saines ; tous les jours avec vous* rejetant *la nouveauté profane de paroles ; tous les jours avec vous exhortant dans la saine doctrine*, *et reprenant quiconque la contredit*.

En disant *tous les jours jusques à la consommation du siècle*, il embrasse dans sa promesse tous les jugements de textes jusqu'à la fin. Aucun jour, ni aucun texte, qui affirme, ou qui contredise la vérité révélée, n'en est excepté. En quelque jour de tous les siècles que l'Église enseigne les nations, et qu'elle dise : « Voilà les paroles de la foi dont il faut vous nourrir, et voilà les paroles qui la contredisent, dont vous devez craindre d'être empoisonnées » ; toutes les nations doivent croire que Jésus-Christ enseigne avec elle. Toutes les nations doivent l'écouter comme écoutant Jésus-Christ même, qui parle par sa bouche. C'est comme s'il disait : *Et voilà que je suis tous les jours avec vous*, condamnant tous les textes que vous déclarez hérétiques en chaque siècle, en chaque année, en chaque jour, jusqu'au dernier, qui fera *la consommation*. Le ciel et la terre passeront ; mais ni une lettre ni un point de cette promesse

ne passera jamais sans accomplissement. C'est en vertu de cet oracle si exprès et si décisif que le corps des pasteurs est en droit de dire, sans excepter jamais ni un seul jour ni un seul texte catholique ou hérétique, ce que le concile de Jérusalem disait, pour donner une forme constante à tous les conciles suivants : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous* de juger ainsi. L'Époux et l'Épouse ne font alors ensemble qu'une seule voix. Qui écoute l'un, écoute l'autre. C'est par cette autorité que l'Église, en condamnant les textes hérétiques, *abat toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.*

Tous les autres endroits de l'Écriture, qui contiennent la promesse en faveur de l'Église, ne prouvent pas moins qu'elle ne se trompera jamais sur les textes, qui conservent ou qui corrompent le sacré dépôt. Ils ne peuvent avoir un sens sérieux et digne du Saint-Esprit, qu'autant qu'ils regardent tous les jugements de textes, qui expriment, ou qui contredisent les vérités révélées. Nous avons déjà vu que Jésus-Christ ne pourrait enseigner tous les jours avec une Église qui enseignerait que la nouveauté profane est la forme saine, et que la forme saine est la nouveauté profane. Nous avons déjà vu que les nations ne pourraient jamais écouter, comme Jésus-Christ même, une Église dont les décrets, pris dans leur signification propre et naturelle, anathématiseraient les vérités révélées par Jésus-Christ. Mais il faut ajouter que *les portes de l'enfer*, c'est-à-dire les conseils de l'erreur, auraient *prévalu contre* cette Église dans le cas que nous supposons : car l'Église, en condamnant la forme saine, et en autorisant la nouveauté profane de paroles, séduirait sans ressource toutes les nations fidèles, et cette séduction universelle des peuples, causée par la méprise du corps des pasteurs sur les paroles, serait la victoire *des portes de l'enfer* sur l'Église pour les sens révélés. Ainsi il est évident que la promesse de l'infaillibilité de l'Église serait vaine, illusoire et indigne de Dieu, si elle ne tombait pas sur les jugements que l'Église fera jusqu'à

la fin des siècles, de toute parole qui nie ou qui affirme le sens révélé, et qui peut ou le transmettre dans sa pureté, ou le corrompre en l'exprimant mal.

Nous lisons encore que Dieu a donné *des pasteurs et des docteurs, pour la consommation des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de foi et de connaissance du Fils de Dieu, jusqu'à l'homme parfait, jusqu'à la mesure de l'âge, et de la plénitude de Jésus-Christ.* Si le corps des pasteurs pouvait se tromper dans le discernement de la parole salutaire d'avec la parole contagieuse, *les pasteurs* donnés, selon la promesse, *pour la consommation des saints et pour l'édification du corps de Jésus-Christ*, pourraient, en se méprenant sur la signification des paroles, séduire les *saints* et détruire *le corps* mystique du Sauveur. Loin de faire *parvenir tous* les hommes *à l'unité de foi et de connaissance du Fils de Dieu*, l'Église les précipiterait dans la confusion, dans la division, dans l'indépendance, dans le mépris de l'autorité et dans l'hérésie. Chacun, en supposant que l'Église n'a pas su prendre les paroles dans leur signification propre, se jouerait de tous ses décrets.

On voit clairement, par ces exemples de l'Écriture, que toutes les preuves qu'on en tire, pour établir l'infaillibilité de l'Église, ne prouvent rien de sérieux et de réel dans la pratique; ou bien qu'elles prouvent que l'Église ne se trompera jamais dans le discernement de toute parole qui conserve ou qui corrompt le dépôt de la foi. Aussi verrons-nous bientôt que le cinquième concile a employé toutes les magnifiques promesses de l'Écriture, pour établir sa propre infaillibilité, sur la signification de trois textes qu'il condamnait.

En vain on nous allègue que l'Église, en se trompant sur le sens des textes, ne se trompe que sur des règles de grammaire, qui ne sont point révélées de Dieu, ni par conséquent l'objet de notre foi. Eh, qu'importe au corps des fidèles, que l'Église pense toujours bien, si elle parle et enseigne mal en condamnant *le discours*

fidèle, et en autorisant *le discours* qui *gagne comme la gangrène*? L'erreur du corps des pasteurs sur la parole produit inévitablement la séduction universelle du corps des peuples sur les dogmes, et fait par conséquent le naufrage de la foi, avec le renversement de toute l'Église. Dans ce cas, le ministère de vie se change en ministère de mort. Encore une fois, le sens révélé ne peut être transmis que par la parole prise dans sa signification propre et naturelle. Ainsi la promesse ne peut être sérieuse, et digne des bontés de Dieu, qu'autant qu'elle nous assure que l'Église ne se trompera jamais dans le choix des paroles qui transmettent le sens révélé, et dans la condamnation de toute parole qui le corrompt, au lieu de le transmettre.

. . . .

CONCLUSION

A Dieu ne plaise que nous nous élevions ici, avec un zèle amer, contre les défenseurs de Jansénius. Dieu sait jusqu'à quel point nous craignons toute préoccupation et toute partialité. Mais ce n'est point être préoccupé, que de se soumettre humblement aux décisions de l'Église, et ce n'est point être partial, que de vouloir que chacun s'y soumette. Il ne s'agit ni d'Apollo ni de Céphas, mais de Jésus Christ qu'on écoute en écoutant le corps des pasteurs. Malheur à nous si nous cherchions à plaire aux hommes, lorsque nous ne devons avoir en vue que la vérité éternelle. *Si hominibus placerem servus Christi non essem* (Gal., I, 10). La charité ne pense point le mal et croit facilement le bien. Loin d'éclater contre quelque particulier qui aurait, avec de la bonne foi et de la docilité pour l'Église, quelque prévention pour la doctrine de Jansénius, nous ne songerions qu'à soulager son cœur et qu'à l'attendre pour le détromper peu à peu. Nous nous oublierions nous-mêmes, plutôt que d'oublier jamais cette aimable leçon de l'Apôtre (Rom., IV) : *Infirmum autem in fide assumite*,

non in disceptationibus cogitationum. Recevez avec ménagement celui qui est faible dans la foi sans entrer dans des disputes de pensées. Nous mourrions contents, si nous avions vu les défenseurs de Jansénius doux et humbles de cœur tourner leurs talents et leurs travaux en faveur de l'autorité qu'ils combattent.

Ils sont sages, il est vrai; mais ils n'ont point assez connu les bornes de cette sagesse sobre et tempérée, que l'Apôtre nous recommande. Ils n'ont jamais assez compris la profondeur de cette parole : *Que personne ne se séduise soi-même. Si quelqu'un d'entre vous vous paraît sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage* (1 Cor., III, 18). Ils doivent nous permettre de leur dire ce que saint Augustin disait à Vincent Victor : « Avec le génie que Dieu vous a donné il paraît que vous serez véritablement sage, si vous ne croyez pas l'être ». Nous ajouterons avec ce Père : « Si c'est de l'erreur que vous voulez être victorieux, ne cherchez point à vous complaire dans la victoire. Ne croyez point savoir ce que vous ne savez pas, et apprenez à ne savoir point, afin que vous parveniez à savoir. *Ut scias disce nescire.* »

Nous leur donnons avec plaisir la louange que ce saint docteur donnait à ses adversaires, qu'il nomme *des esprits forts et pénétrants; fortissima et celerrima ingenia.* Mais ils n'ont jamais assez considéré, ni jusqu'où va le don de Dieu pour le besoin des hommes, ni quel est ce *comble d'autorité* que Jésus-Christ a mis dans l'Église pour humilier, pour fixer et pour réunir les esprits. *Culmen auctoritatis obtinuit.*

Chacun tient son esprit en captivité sous le joug de la foi, quand il s'agit par exemple de croire que le corps glorieux de Jésus-Christ est caché dans l'Eucharistie sous l'apparence d'une vile parcelle de pain. Mais on n'accoutume point assez son esprit à croire de même que le Saint-Esprit parle dans cette assemblée d'hommes pécheurs et imparfaits, qu'on appelle le corps des pasteurs. La vue des hommes faibles qui font la décision de l'Église forme en nous une tentation

plus subtile, et une révolte plus violente de notre propre sens, que la vue des espèces du pain dans l'Eucharistie. En gros, on n'ose douter que l'Église ne soit suivant les promesses, toujours assistée par le Saint-Esprit : mais en détail on cherche des distinctions subtiles, pour éluder cette autorité, qu'on aurait horreur de combattre directement. Il est dur d'être réduit à croire l'Église dans le point précis où l'on est attaché à se croire soi-même. Il est douloureux de se laisser déposséder de toutes ses opinions les plus anciennes et les plus chères. C'est notre propre sens qui est l'idole de notre cœur ; c'est la liberté de pensée dont notre cœur est le plus jaloux. Notre jugement est le fond le plus intime de nous-mêmes; c'est ce qu'il nous coûte le plus à nous arracher. Mais bienheureux les pauvres d'esprit, qui se détachent de leurs sentiments les plus intérieurs comme les solitaires dans les cloîtres se dépouillent de leurs possessions extérieures.

Les Manichéens, comme saint Augustin nous l'apprend, ne pouvaient sa résoudre à entrer dans l'Église catholique parce qu'elle s'attribue *une terrible autorité*, et qu'elle veut que l'esprit humain cesse d'abord de s'écouter, pour n'écouter plus qu'elle. Mais ce Père leur déclare, « qu'on ne peut en aucune sorte entrer dans la vraie religion, sans se soumettre au joug pesant de cette autorité impérieuse ». Il leur dit encore : « Jésus-Christ menait des hommes insensés par la foi : vous les menez par la raison. C'est la seule autorité qui attire les insensés pour les conduire à la sagesse. »

Au reste, nous ne présumons point de nos propres forces. Trop heureux de nous taire le reste de nos jours, si nous n'étions pas dans la nécessité de veiller et d'instruire un grand troupeau dans le pays même où ces contestations ont le plus éclaté. *Væ mihi si non evangelizavero* (1 Cor., IX, 16). Nous craignons tout de notre faiblesse et nous n'espérons rien que de celui qui se plait à soutenir les faibles pour la cause de son Église.

MÉTAPHYSIQUE
MORALE ET SPIRITUALITÉ

TRAITÉ DE L'EXISTENCE DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

L'admirable harmonie qui règne dans le monde n'est pas l'œuvre du hasard. Il n'y a qu'une cause souverainement intelligente et puissante qui ait pu la produire.

. . . .

Finissons ces remarques par une courte réflexion sur le fond de notre esprit. J'y trouve un mélange incompréhensible de grandeur et de faiblesse. Sa grandeur est réelle : il rassemble sans confusion le passé avec le présent, et il perce par ses raisonnements jusque dans l'avenir; il a l'idée des corps et celle des esprits; il a l'idée de l'infini même; car il en affirme tout ce qui lui convient; et il en nie tout ce qui ne lui convient pas. Dites-lui que l'infini est triangulaire; il vous répondra sans hésiter que ce qui n'a aucune borne ne peut avoir aucune figure. Demandez-lui qu'il vous assigne la première des unités qui composent un nombre infini; il vous répondra d'abord qu'il ne peut y avoir ni premier ni dernier, ni commencement ni fin, ni nombre dans l'infini, parce que, si on pouvait y marquer une pre-

mière ou une dernière unité, on pourrait ajouter quelque autre unité auprès de celle-là, et par conséquent augmenter le nombre. Or un nombre ne peut être infini, lorsqu'il peut recevoir quelque addition, et qu'on peut lui assigner une borne du côté où il peut recevoir un accroissement.

C'est même dans l'infini que mon esprit connaît le fini. Qui dit un homme malade, dit un homme qui n'a pas la santé; qui dit un homme faible, dit un homme qui manque de force. On ne conçoit la maladie, qui n'est qu'une privation de la santé, qu'en se représentant la santé même comme un bien réel dont cet homme est privé : on ne conçoit la faiblesse qu'en se représentant la force comme un avantage réel que cet homme n'a pas; on ne conçoit les ténèbres, qui ne sont rien de positif, qu'en niant et par conséquent en concevant la lumière du jour, qui est très réelle et très positive. Tout de même on ne conçoit le fini qu'en lui attribuant une borne, qui est une pure négation d'une plus grande étendue. Ce n'est donc que la privation de l'infini; et on ne pourrait jamais se représenter la privation de l'infini, si on ne concevait l'infini même : comme on ne pourrait concevoir la maladie, si on ne concevait la santé, dont elle n'est que la privation. D'où vient cette idée de l'infini en nous?

Oh! que l'esprit de l'homme est grand! Il porte en lui de quoi s'étonner et se surpasser infiniment lui-même : ses idées sont universelles, éternelles et immuables. Elles sont universelles; car, lorsque je dis : Il est impossible d'être et de n'être pas; le tout est plus grand que sa partie; une ligne parfaitement circulaire n'a aucune partie droite; entre deux points donnés, la ligne droite est la plus courte; le centre d'un cercle parfait est également éloigné de tous les points de la circonférence; un triangle équilatéral n'a aucun angle obtus ni droit; toutes ces vérités ne peuvent souffrir aucune exception; il ne pourra jamais y avoir d'être, de ligne, de cercle, d'angle qui ne soit suivant ces

règles. Ces règles sont de tous les temps, ou, pour mieux dire, elles sont avant tous les temps, et seront toujours au-delà de toute durée compréhensible. Que l'univers se bouleverse et s'anéantisse, qu'il n'y ait plus même aucun esprit pour raisonner sur les êtres, sur les lignes, sur les cercles et sur les angles; il sera toujours également vrai en soi que la même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas, qu'un cercle parfait ne peut avoir aucune portion de ligne droite, que le centre d'un cercle parfait ne peut être plus d'un côté de la circonférence que de l'autre, etc. On peut bien ne penser pas actuellement à ces vérités, et il pourrait même se faire qu'il n'y aurait ni univers ni esprit capable de penser à ces vérités; mais enfin ces vérités n'en seraient pas moins constantes en elles-mêmes, quoique nul esprit ne les connût; comme les rayons du soleil n'en seraient pas moins véritables, quand même tous les hommes seraient aveugles, et que personne n'aurait des yeux pour en être éclairé.

En assurant que deux et deux font quatre, dit saint Augustin, non seulement on est assuré de dire vrai ; mais on ne peut douter que cette proposition n'ait été toujours également vraie, et qu'elle ne doive l'être éternellement. Ces idées que nous portons au fond de nous-mêmes n'ont point de bornes et n'en peuvent souffrir. On ne peut point dire que ce que j'ai avancé sur le centre des cercles parfaits ne soit vrai que pour un certain nombre de cercles; cette proposition est vraie par une nécessité évidente pour tous les cercles à l'infini.

Ces idées sans bornes ne peuvent jamais ni changer, ni s'effacer en nous, ni être altérées: elles sont le fond de notre raison. Il est impossible, quelque effort qu'on fasse sur son propre esprit, de parvenir à douter jamais sérieusement de ce que ces idées nous représentent avec clarté. Par exemple, je ne puis entrer dans un doute sérieux pour savoir si le tout est plus grand qu'une de ses parties, si le centre d'un cercle parfait

est également éloigné de tous les points de la circonférence. L'idée de l'infini est en moi comme celle des nombres, des lignes, des cercles, d'un tout et d'une partie. Changer nos idées, ce serait anéantir la raison même. Jugeons de notre grandeur par l'infini immuable qui est empreint au dedans de nous, et qui ne peut jamais y être effacé.

Mais, de peur qu'une grandeur si réelle ne nous éblouisse et ne nous flatte dangereusement, hâtons-nous de jeter les yeux sur notre faiblesse. Ce même esprit, qui voit sans cesse l'infini, et dans la règle de l'infini toutes les choses finies, ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent. Il s'ignore profondément lui-même; il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres; il ne sait ni ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point. Il ignore ses propres pensées et ses propres volontés; il ne sait avec certitude ni ce qu'il croit ni ce qu'il veut. Souvent il s'imagine croire et vouloir ce qu'il n'a ni cru ni voulu. Il se trompe, et ce qu'il a de meilleur, c'est de le reconnaître. Il joint à l'erreur des pensées le dérèglement de la volonté, et il est réduit à gémir dans l'expérience de sa corruption.

Voilà l'esprit de l'homme, faible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-à-dire du parfait, dans un sujet si borné et si rempli d'imperfection? Se l'est-il donnée lui-même, cette idée si haute et si pure, cette idée qui est elle-même une espèce d'infini en représentation? Quel être fini distingué de lui a pu lui donner ce qui est si disproportionné avec tout ce qui est renfermé dans quelque borne? Supposons que l'esprit de l'homme est comme un miroir où les images de tous les corps voisins viennent s'imprimer; quel être a pu mettre en nous l'image de l'infini, si l'infini ne fut jamais? Qui peut mettre dans un miroir l'image d'un objet chimérique, qui n'est ni n'a jamais été vis-à-vis de la glace de ce miroir? Cette

image de l'infini n'est point un amas confus d'objets finis, que l'esprit prenne mal à propos pour un infini véritable : c'est le vrai infini dont nous avons la pensée. Nous le connaissons si bien, que nous le distinguons précisément de tout ce qu'il n'est pas, et que nulle subtilité ne peut nous mettre aucun autre objet en sa place. Nous le connaissons si bien, que nous rejetons de lui toute propriété qui marque la moindre borne. Enfin nous le connaissons si bien, que c'est en lui seul que nous connaissons tout le reste, comme on connaît la nuit par le jour et la maladie par la santé.

Encore une fois, d'où vient une image si grande? La prend-on dans le néant? L'être borné peut-il imaginer et inventer l'infini, si l'infini n'est point? Notre esprit si faible et si court ne peut se former par lui-même cette image, qui n'aurait aucun patron. Aucun des objets extérieurs qui nous environnent ne peut nous donner cette image : car ils ne peuvent nous donner l'image que de ce qu'ils sont, et ils ne sont rien que de borné et d'imparfait. Où la prenons-nous donc, cette image distincte qui ne ressemble à rien de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous connaissons ici-bas hors de nous? D'où nous vient elle? Où est donc cet infini, que nous ne pouvons comprendre, parce qu'il est réellement infini, et que nous ne pouvons néanmoins méconnaître, parce que nous le distinguons de tout ce qui lui est inférieur? Où est-il? S'il n'était pas, pourrait-il venir se graver au fond de notre esprit?

Mais, outre l'idée de l'infini, j'ai encore des notions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements. Je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant, et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou forcer cette règle, sont elles-mêmes corrigées malgré moi par cette règle supérieure, et elles sont invinciblement assujetties à sa décision. Quelque effort d'esprit que je fasse, je ne puis jamais

parvenir, comme je viens de le remarquer, à douter que deux et deux ne fassent quatre, que le tout ne soit plus grand que sa partie, que le centre d'un cercle parfait ne soit également distant de tous les points de la circonférence. Je ne suis point libre de nier ces propositions; et, si je nie ces vérités, ou d'autres à peu près semblables j'ai en moi quelque chose qui est au-dessus de moi, et qui me ramène par force au but. Cette règle fixe et immuable est si intérieure et si intime, que je suis tenté de la prendre pour moi-même; mais elle est au-dessus de moi, puisqu'elle me corrige, me redresse, me met en défiance contre moi-même, et m'avertit de mon impuissance. C'est quelque chose qui m'inspire à toute heure, pourvu que je l'écoute; et je ne me trompe jamais qu'en ne l'écoutant pas. Ce qui m'inspire me préserverait sans cesse de toute erreur, si j'étais docile et sans précipitation; car cette inspiration intérieure m'apprendrait à bien juger des choses qui sont à ma portée, et sur lesquelles j'ai besoin de former quelque jugement. Pour les autres, elle m'apprendrait à n'en juger pas; et cette seconde sorte de leçon n'est pas moins importante que la première. Cette règle intérieure est ce que je nomme ma raison; mais je parle de ma raison, sans pénétrer la force de ces termes, comme je parle de la nature et de l'instinct, sans entendre ce que signifient ces expressions.

A la vérité, ma raison est en moi; car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin, et que je consulte, n'est point à moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable : je suis changeant et imparfait. Quand je me trompe, elle ne perd point sa droiture : quand je me détrompe, ce ce n'est pas elle qui revient au but : c'est elle qui, sans s'en être jamais écartée, a l'autorité sur moi de m'y rappeler et de m'y faire revenir. C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire,

qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirmer mes jugements : en l'écoutant, je m'instruis ; en m'écoutant moi-même, je m'égare. Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre, d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Pendant qu'il me corrige en France, il corrige d'autres hommes à la Chine, au Japon, dans le Mexique et dans le Pérou, par les mêmes principes.

Deux hommes qui ne se sont jamais vus, qui n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre, et qui n'ont jamais eu de liaison avec aucun autre homme qui ait pu leur donner des notions communes, parlent aux deux extrémités de la terre sur un certain nombre de vérités, comme s'ils étaient de concert. On sait infailliblement par avance dans un hémisphère ce qu'on répondra dans l'autre sur ces vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même. Le maître qui nous enseigne sans cesse nous fait penser tous de la même façon. Dès que nous nous hâtons de juger, sans écouter sa voix avec défiance de nous-mêmes, nous pensons et nous disons des songes pleins d'extravagance.

Ainsi ce qui paraît le plus à nous, et être le fond de nous-mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre, et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air, qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous à la lumière du soleil, dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux.

Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux, sur ces points. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées.

C'est elle qui fait que les géomètres chinois ont trouvé à peu près les mêmes vérités que les Européens, pendant que ces peuples si éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge au Japon, comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points, comme on pensait il y a quatre mille ans. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux. C'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables, qu'on nomme les premiers principes, malgré les variations infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices pour tous leurs autres jugements moins clairs. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres.

On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur qu'on nomme raison, le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.

De là vient que le vice, quoique triomphant dans le monde, est encore réduit à se déguiser sous le masque de l'hypocrisie ou de la fausse probité, pour s'attirer une estime qu'il n'ose espérer en se montrant à découvert. Ainsi, malgré toute son impudence, il rend un

hommage forcé à la vertu, en voulant se parer de ce qu'elle a de plus beau pour recevoir les honneurs qu'elle se fait rendre. On critique, il est vrai, les hommes vertueux, et ils sont effectivement toujours répréhensibles en cette vie par leurs imperfections; mais les hommes les plus vicieux ne peuvent venir à bout d'effacer en eux l'idée de la vraie vertu. Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner, ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère, d'être emporté et malfaisant que d'être modéré et de faire du bien.

Le maître intérieur et universel dit donc toujours et partout les mêmes vérités. Nous ne sommes point ce maitre : il est vrai que nous parlons souvent sans lui, et plus haut que lui; mais alors nous nous trompons, nous bégayons, nous ne nous entendons pas nous-mêmes, nous craignons même de voir que nous nous sommes trompés, et nous fermons l'oreille, de peur d'être humiliés par ses corrections. Sans doute l'homme qui craint d'être corrigé par cette raison incorruptible, et qui s'égare toujours en ne la suivant pas, n'est pas cette raison parfaite, universelle et immuable qui le corrige malgré lui. En toutes choses, nous trouvons comme deux principes au dedans de nous : l'un donne, l'autre reçoit; l'un manque, l'autre supplée; l'un se trompe, l'autre corrige; l'un va de travers par sa pente, l'autre le redresse; c'est cette expérience mal prise et mal entendue qui avait fait tomber dans l'erreur les Marcionites et les Manichéens. Chacun sent en soi une raison bornée et subalterne, qui s'égare dès qu'elle échappe à une entière subordination, et qui ne se corrige qu'en rentrant sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle et immuable. Ainsi tout porte en nous la marque d'une raison subalterne, bornée, participée, empruntée, et qui a besoin qu'une autre la redresse à chaque moment. Tous les hommes sont raisonnables de la même raison, qui se communique à

eux selon divers degrés : il y a un certain nombre de sages; mais la sagesse où ils puisent comme dans la source, et qui les fait ce qu'ils sont, est unique.

Où est-elle cette sagesse? Où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain? Où est-il donc cet oracle qui ne se tait jamais, et contre lequel ne peuvent jamais rien tous les vains préjugés des peuples? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse besoin de consulter, et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix? Où est-elle cette lumière *qui illumine tout homme venant en ce monde?* Où est-elle cette pure et douce lumière qui non-seulement éclaire les yeux ouverts, mais qui ouvre les yeux fermés, qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas pour la voir, enfin qui inspire le désir d'être éclairé par elle, et qui se fait aimer par ceux même qui craignent de la voir? Tout œil la voit, et il ne verrait rien, s'il ne la voyait pas, puisque c'est par elle et à la faveur de ses purs rayons qu'il voit toutes choses. Comme le soleil sensible éclaire tous les corps, de même ce soleil d'intelligence éclaire tous les esprits. La substance de l'œil de l'homme n'est point la lumière; au contraire, l'œil emprunte à chaque moment la lumière des rayons du soleil. Tout de même mon esprit n'est point la raison primitive, la vérité universelle et immuable : il est seulement l'organe par où passe cette lumière originale et qui en est éclairé.

Il y a un soleil des esprits qui les éclaire tous, beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps : ce soleil des esprits nous donne tout ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne laisse aucune ombre, et il luit en même temps dans les deux hémisphères : il brille autant sur nous la nuit que le jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons; il habite en chacun de nous. Un homme ne peut jamais dérober ses rayons à un autre homme : on le voit également en quelque coin de

l'univers qu'on soit caché. Un homme n'a jamais besoin de dire à un autre : Retirez-vous, pour me laisser voir ce soleil : vous me dérobez ses rayons, vous enlevez la portion qui m'est due. Ce soleil ne se couche jamais, et ne souffre aucun nuage que ceux qui sont formés par nos passions : c'est un jour sans ombre ; il éclaire les sauvages mêmes dans les antres les plus profonds et les plus obscurs : il n'y a que les yeux malades qui se ferment à sa lumière ; et encore même n'y a-t-il point d'homme si malade et si aveugle qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière sombre qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences. Cette lumière universelle découvre et représente à nos esprits tous les objets ; et nous ne pouvons rien juger que par elle, comme nous ne pouvons discerner aucun corps qu'aux rayons du soleil.

Les hommes peuvent nous parler pour nous instruire ; mais nous ne pouvons les croire qu'autant que nous trouvons une certaine conformité entre ce qu'ils nous disent et ce que nous dit le maître intérieur. Après qu'ils ont épuisé tous leurs raisonnements, il faut toujours revenir à lui et l'écouter, pour la décision. Si un homme nous disait qu'une partie égale le tout dont elle est partie, nous ne pourrions nous empêcher de rire, et il se rendrait méprisable, au lieu de nous persuader : c'est au fond de nous-mêmes, par la consultation du maître intérieur, que nous avons besoin de trouver les vérités qu'on nous enseigne, c'est-à-dire qu'on nous propose extérieurement. Ainsi, à proprement parler, il n'y a qu'un seul véritable maître qui enseigne tout et sans lequel on n'apprend rien. Les autres maîtres nous ramènent toujours dans cette école intime, où il parle seul. C'est là que nous recevons ce que nous n'avions pas ; c'est là que nous apprenons ce que nous avions ignoré ; c'est là que nous retrouvons ce que nous avions perdu par l'oubli ; c'est dans le fond intime de nous-mêmes qu'il nous garde certaines connaissances comme ensevelies, qui se réveillent au besoin : c'est là que

nous rejetons le mensonge que nous avions cru. Loin de juger ce maître, c'est par lui seul que nous sommes jugés souverainement en toutes choses. C'est un juge désintéressé et supérieur à nous. Nous pouvons refuser de l'écouter et nous étourdir; mais en l'écoutant nous ne pouvons le contredire. Rien ne ressemble moins à l'homme que ce maître invisible qui l'instruit et qui le juge avec tant de rigueur et de perfection. Ainsi notre raison, bornée, incertaine, fautive, n'est qu'une inspiration faible et momentanée d'une raison primitive, suprême et immuable, qui se communique avec mesure à tous les êtres intelligents.

On ne peut point dire que l'homme se donne lui-même les pensées qu'il n'avait pas : on peut encore moins dire qu'il les reçoive des autres hommes, puisqu'il est certain qu'il n'admet et ne peut rien admettre du dehors sans le trouver aussi dans son propre fonds, en consultant au dedans de soi les principes de la raison, pour voir si ce qu'on lui dit y répugne. Il y a donc une école intérieure où l'homme reçoit ce qu'il ne peut ni se donner ni attendre des autres hommes, qui vivent d'emprunt comme lui.

Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux : elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux, et à redresser tous les esprits qui se trompent, enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi et si différente de moi? Où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites? Où est-elle, cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche?

SECONDE PARTIE

Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Tous mes soins pour douter ne me peuvent donc plus empêcher de croire certainement plusieurs vérités. La première est que je pense quand je doute. La seconde, que je suis un être pensant, c'est-à-dire dont la nature est de penser; car je ne connais encore que cela de moi. La troisième, d'où les deux autres premières dépendent, est qu'une même chose ne peut tout ensemble exister et n'exister pas; car, si je pouvais tout ensemble être et n'être pas, je pourrais aussi penser et n'être pas. La quatrième, que ma raison ne consiste que dans mes idées claires, et qu'ainsi je puis affirmer d'une chose tout ce qui est clairement renfermé dans l'idée de cette chose-là; autrement, je ne pourrais conclure que je suis puisque je pense. Ce raisonnement n'a aucune force, qu'à cause que l'existence est clairement renfermée dans l'idée de la pensée. Penser est une action et une manière d'être; donc il est évident, par cet exemple, qu'on peut assurer d'une chose tout ce qui est clairement renfermé dans son idée : hésiter encore là-dessus, ce n'est plus exactitude et force d'esprit pour douter de ce qui est douteux; c'est légèreté et irrésolution; c'est inconstance d'un esprit flottant, qui ne sait rien saisir par un jugement ferme, qui n'embrasse ni ne suit rien, à qui la vérité connue échappe, et qui se laisse ébranler, contre ses plus parfaites convictions, par toutes sortes de pensées vagues.

Ce fondement immobile étant posé, je me réjouis de connaître quelques vérités; c'est là mon véritable bien; mais je suis bien pauvre : mon esprit se trouve rétréci dans quatre vérités; je n'oserais passer au delà sans crainte de tomber dans l'erreur. Ce que je connais n'est presque rien; ce que j'ignore est infini; mais peut-être

que je tirerai insensiblement du peu que je connais déjà quelque partie de cet infini qui m'est jusqu'ici inconnu.

Je connais ce que j'appelle *moi*, qui pense, et à qui je donne le nom d'esprit. Hors de moi je ne connais encore rien; je ne sais s'il y a d'autres esprits que le mien, ni s'il y a des corps. Il est vrai que je crois apercevoir un corps, c'est-à-dire une étendue qui m'est propre, que je remue comme il me plaît, et dont les mouvements me causent de la douleur ou du plaisir. Il est vrai aussi que je crois voir d'autres corps à peu près semblables au mien, dont les uns se meuvent et les autres sont immobiles autour de moi. Mais je me tiens ferme à ma règle inviolable, qui est de douter sans relâche de tout ce qui peut être tant soit peu douteux.

Non seulement tous ces corps qu'il me semble apercevoir, tant le mien que les autres, mais encore tous les esprits qui me paraissent en société avec moi, qui me communiquent leurs pensées, et qui sont attentifs aux miennes, tous ces êtres, dis-je, peuvent n'avoir rien de réel, et n'être qu'une pure illusion qui se passe tout entière au dedans de moi seul; peut-être suis-je moi seul toute la nature. N'ai-je pas l'expérience que, quand je dors, je crois voir, entendre, toucher, flairer, goûter ce qui n'est point et qui ne sera jamais? Tout ce qui me frappe pendant mon songe, je le porte au dedans de moi, et au dehors il n'y a rien de vrai. Ni les corps que j'imagine sentir, ni les esprits que je me représente en société de pensée avec le mien, ne sont ni esprits ni corps; ils ne sont, pour ainsi dire, que mon erreur. Qui me répondra, encore une fois, que ma vie entière ne soit point un songe et un charme que rien ne peut rompre? Il faut donc par nécessité suspendre encore mon jugement sur tous ces êtres qui me sont suspects de fausseté.

Étant ainsi comme repoussé par tout ce que je m'imagine connaître au dehors de moi, je rentre au-dedans, et je suis encore étonné dans cette solitude au fond de moi-même. Je me cherche, je m'étudie; je vois bien que

je suis; mais je ne sais ni comment je suis, ni si j'ai commencé à être, ni par où j'ai pu exister. O prodige! je ne suis sûr que de moi-même; et ce moi où je me renferme m'étonne, me surpasse, me confond et m'échappe, dès que je prétends le tenir. Me suis-je fait moi-même? Non, car pour faire il faut être; le néant ne fait rien : donc, pour me faire, il aurait fallu que j'eusse été avant que d'être; ce qui est une manifeste contradiction. Ai-je toujours été? Suis-je par moi-même? Il me semble que je n'ai pas toujours été; je ne connais mon être que par la pensée, je suis un être pensant. Si j'avais toujours été, j'aurais toujours pensé: si j'avais toujours pensé, ne me souviendrais-je point de mes pensées? Ce que j'appelle mémoire, c'est ce qui fait connaître ce que l'on a pensé autrefois. Mes pensées se replient sur elles-mêmes; en sorte qu'en pensant, je m'aperçois que je pense, et ma pensée se connaît elle-même; il m'en reste une connaissance, après même qu'elle est passée, qui fait que je la retrouve quand il me plaît, et c'est ce que j'appelle souvenir. Il y a donc bien de l'apparence que, si j'avais toujours pensé, je m'en souviendrais.

Il peut néanmoins se faire que quelque cause inconnue et étrangère, quelque être puissant et supérieur au mien, aurait agi sur le mien, pour lui ôter la perception de ses pensées anciennes et aurait produit en moi ce que j'appelle oubli. J'éprouve en effet que quelques-unes de mes pensées m'échappent, en sorte que je ne les retrouve plus. Il y en a même quelques-unes qui se perdent tellement, qu'à cet égard-là je ne pense point d'avoir jamais pensé.

Mais quel serait cet être étranger et supérieur au mien, qui aurait empêché ma pensée de se replier ainsi sur elle-même et de s'apercevoir, comme elle le fait naturellement? Dans cette incertitude je suspends mon jugement, suivant ma règle, et je me tourne d'un autre côté par un chemin plus court. Suis-je par moi-même, ou suis-je par autrui? Si je suis par moi-même, il s'ensuit

que j'ai toujours été : car je porte, pour ainsi dire, au dedans de moi essentiellement la cause de mon existence; ce qui me fait exister aujourd'hui a dû me faire exister éternellement et d'une manière immuable. Si, au contraire, je suis par autrui, d'une manière variable et empruntée, cet autrui, quel qu'il soit, m'a fait passer du néant à l'être. Qui dit un passage du néant à l'être, dit une succession dans laquelle on commence à être et où le néant précède l'existence. Tout consiste donc à examiner si je suis par moi-même, ou non.

Pour faire cet examen, je ne puis manquer en m'attachant à une de mes principales règles, qui est comme la clef universelle de toute vérité, qui est de consulter mes idées et de n'affirmer que ce qu'elles renferment clairement.

Pour démêler ceci, j'ai besoin de rassembler certaines choses qui me paraissent claires. L'être, la vérité et la bonté ne sont qu'une même chose; en voici la preuve : la bonté et la vérité ne peuvent convenir au néant; car le néant ne peut jamais être ni vrai ni bon à aucun degré; donc la vérité et la bonté ne peuvent convenir qu'à l'être. Pareillement l'être ne peut convenir qu'à ce qui est vrai; car ce qui est entièrement faux n'est rien, et ce qui est faux en partie n'existe aussi qu'en partie. Il en est de même de la bonté : ce qui n'est qu'un peu bon n'a qu'un peu d'être; ce qui est meilleur est davantage; ce qui n'a aucune bonté n'a aucun être. Le mal n'est rien de réel; il n'est que l'absence du bien, comme une ombre n'est qu'une absence de la lumière.

Il est vrai qu'il y a certaines choses très réelles et très positives que l'on nomme mauvaises, non à cause de leur nature réelle et véritable, qui est bonne en elle-même en tout ce qu'elle contient, mais par la privation de certains biens qu'elles devraient avoir et qu'elles n'ont pas. Je ne saurais donc me tromper en croyant que la vérité et la bonté ne sont que l'être. La bonté et la vérité étant réelles, et n'y ayant point d'autre réalité que l'être, il s'ensuit clairement qu'être vrai, être bon et

être simplement, c'est la même chose; mais, comme je puis concevoir qu'une chose soit plus ou moins, je la puis concevoir aussi plus ou moins vraie, plus ou moins bonne.

PREMIÈRE PREUVE, TIRÉE DE L'IMPERFECTION DE L'ÊTRE HUMAIN.

Ces principes posés, je reviens à l'être qui serait par lui-même, et je trouve qu'il serait dans la suprême perfection. Ce qui a l'être par soi est éternel et immuable; car il porte toujours également dans son propre fonds la cause et la nécessité de son existence. Il ne peut rien recevoir de dehors : ce qu'il recevrait de dehors ne pourrait jamais faire une même chose avec lui, ni par conséquent le perfectionner; car ce qui serait d'une nature communiquée et variable, ne peut jamais faire un même être avec ce qui est par soi et incapable de changement. La distance et la disproportion entre de telles parties serait infinie; donc elles ne pourraient jamais entre elles composer un vrai tout. On ne peut donc rien ajouter à sa vérité, à sa bonté et à sa perfection; il est par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être moins que ce qu'il est. Être ainsi, c'est exister au suprême degré de l'être, et par conséquent au suprême degré de vérité et de perfection.

Donnez-moi un être communiqué et dépendant, et concevez-le à l'infini aussi parfait qu'il vous plaira; il demeurera toujours infiniment au-dessous de celui qui est par lui-même. Quelle comparaison entre un être emprunté, changeant, susceptible de perdre et de recevoir, qui est sorti du néant et qui est prêt à y retomber, avec un être nécessaire, indépendant, immuable, qui ne peut, dans son indépendance, rien recevoir d'autrui, qui a toujours été, et qui sera toujours, et qui trouve en soi tout ce qu'il doit être?

Puisque l'être qui est par lui-même surpasse tellement la perfection de tout être créé qu'on puisse concevoir en montant jusqu'à l'infini, il s'ensuit qu'un être qui

est par lui-même est au suprême degré d'être, et par conséquent infiniment parfait dans son essence.

Il reste à savoir si ce que j'appelle moi, qui pense, qui raisonne, et qui se connaît soi-même, est cet être immuable qui subsiste par lui-même, ou non. Ce que j'appelle moi, ou mon esprit, est infiniment éloigné de l'infinie perfection. J'ignore, je me trompe, je me détrompe, du moins je m'imagine me détromper; je doute, et souvent le doute, qui est une imperfection, est le meilleur parti pour moi. Quelquefois j'aime mes erreurs, je m'y obstine et je crains de m'en détromper; je tombe dans la mauvaise foi, et je dis le contraire de ce que je pense. Je reçois l'instruction d'autrui; on me reprend, on a raison de me reprendre; je reçois donc la vérité d'autrui. Mais ce qui est bien pis encore, je veux, je ne veux pas; ma volonté est variable, incertaine, contraire à elle-même. Puis-je me croire souverainement parfait parmi tant de changements et de défauts, parmi tant d'ignorance et d'erreurs involontaires et même volontaires?

S'il est manifeste que je ne suis point infiniment parfait, il est manifeste aussi que je ne suis point par moi-même. Si je ne suis point par moi-même, il faut que je sois par autrui; car j'ai déjà reconnu clairement que je n'ai pu me produire moi-même. Si je suis par autrui, il faut que cet autrui, qui m'a fait passer du néant à l'être, soit par lui-même, et par conséquent infiniment parfait. Ce qui fait passer une chose du néant à l'être, non-seulement doit avoir l'être par soi-même, mais encore une puissance infinie de le communiquer; car il y a une distance infinie depuis le néant jusqu'à l'existence. Si quelque chose pouvait ajouter à l'infini, il faut avouer que la fécondité de créer ajouterait infiniment à la perfection infinie de l'être qui est par lui-même; donc cet être qui est par lui-même, et par qui je suis, est infiniment parfait, et c'est ce qu'on appelle Dieu.

Toutes ces propositions sont claires, et rien ne peut m'arrêter dans leur enchaînement. Car de quoi dou-

terai-je? N'est-il pas vrai que ce qui est par soi-même est pleinement et parfaitement? C'est sans doute, s'il est permis de parler ainsi, le plus être de tous les êtres, et par conséquent infiniment parfait. Mon esprit n'est donc point par soi-même; car il n'est point dans cette infinie perfection; en le reconnaissant, je ne dois point craindre de me tromper; et je me tromperais bien grossièrement, si peu que j'en doutasse. Il est donc indubitable que je ne suis point par moi-même et que je suis par autrui.

Encore une fois, cet autrui, s'il est lui-même sorti du néant, n'a pu m'en tirer. Ce qui n'a l'être que par autrui ne peut le garder par soi-même, bien loin de le pouvoir donner à qui ne l'a pas. Faire que ce qui n'était pas commence à être, c'est disposer de l'être en propre, et avoir la puissance infinie; car on ne peut concevoir nulle puissance finie à aucun degré, qui ne soit au-dessous de celle-là. Donc l'être par qui je suis est au suprême degré d'être et de puissance; il est infiniment parfait, et je ne vois plus rien qui me donne le moindre prétexte de doute.

Voilà donc enfin le premier rayon de vérité qui luit à mes yeux. Mais quelle vérité! celle du premier être. O vérité plus précieuse elle seule que toutes les autres ensemble que je puis découvrir! vérité qui me tient lieu de toutes les autres! Non, je n'ignore plus rien, puisque je connais ce qui est tout, et que tout ce qui n'est pas lui n'est rien. O vérité universelle, infinie, immuable, c'est donc vous-même que je connais; c'est vous qui m'avez fait, et qui m'avez fait par vous-même! Je serais comme si je n'étais pas, si je ne vous connaissais point. Pourquoi vous ai-je si longtemps ignorée? Tout ce que j'ai cru voir sans vous n'était point véritable; car rien ne peut avoir aucun degré de vérité que par vous seule, ô vérité première! Je n'ai vu jusqu'ici que des ombres; ma vie entière n'a été qu'un songe. J'avoue que je connais jusqu'à présent peu de vérités; mais ce n'est pas la multitude que je cherche.

O vérité précieuse! ô vérité féconde! ô vérité unique! en vous seule je trouve tout, et ma curiosité s'épuise. De vous sortent tous les êtres comme de leur source; en vous je trouve la cause immédiate de tout : votre puissance qui est sans bornes, n'en laisse aucune à ma contemplation. Je tiens la clef de tous les mystères de la nature, dès que je découvre son auteur. O merveille qui m'explique toutes les autres! vous êtes incompréhensible; mais vous me faites tout comprendre; vous êtes incompréhensible, et je m'en réjouis. Votre infini m'étonne et m'accable; c'est ma consolation; je suis ravi que vous soyez si grand que je ne puisse vous voir tout entier; c'est à cet infini que je vous reconnais pour l'être qui m'a tiré du néant. Mon esprit succombe sous tant de majesté; heureux de baisser les yeux, ne pouvant soutenir par mes regards l'éclat de votre gloire.

. . . .

MANUEL DE PIÉTÉ

De la prière.

Juste idée de la prière. — La bonne prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. *La multitude des paroles* que nous prononçons sont inutiles à l'égard de Dieu ; car il connaît sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments. La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement, s'il ne désire pas ce qu'il demande.

O qu'il y a peu de gens qui prient! car où sont ceux qui désirent les véritables biens? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour-propre.

Ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier, il faut les désirer sérieusement, effectivement, constamment, et par rapport à tout le détail de la vie; autrement la prière n'est qu'une illusion semblable à un beau songe, où un malheureux se réjouit, croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas! combien d'âmes pleines d'elles-mêmes, et d'un désir imaginaire de perfection au milieu de

toutes leurs imperfections volontaires, qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur! Voilà le principe sur lequel saint Augustin disait : « Qui aime peu, prie peu; qui aime beaucoup, prie beaucoup. »

Instructions sur les sacrements.

De la pénitence.

Qui est-ce qui conserve sans aucune tache la robe nuptiale reçue au Baptême? Hélas! nous portons ce trésor dans des vases d'argile. *Si quelqu'un d'entre nous*, dit saint Jean, *ose assurer qu'il est exempt de péché, il se trompe, et la vérité n'est pas en lui.* Les justes mêmes, en cette vie mortelle, quelque saints qu'ils soient, quoique Dieu ne les abandonne pas après les avoir justifiés, quoique l'esprit de Jésus-Christ coule sans cesse en eux, tombent cependant quelquefois pour le moins dans des fautes légères, qui se font tous les jours, et qu'on appelle péchés véniels. C'est tout ensemble avec humilité et vérité qu'ils s'accusent et qu'ils disent : *Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses.* C'est par cet aveu humble et sincère qu'ils obtiennent le pardon de leurs péchés de tous les jours; c'est par l'aumône qu'ils les rachètent; c'est par le jeûne, ou par le crucifiement de leur chair qu'ils les expient. Mais les fautes de précipitation ou d'inadvertance ne sont rien, en comparaison de celles où l'on veut, de propos délibéré, partager entre Dieu et le monde un cœur que Dieu demande tout entier; où on ose estimer ce que Jésus-Christ condamne, et vivre autrement qu'il ne le prescrit; où on détourne les yeux de dessus les commandements du Tout-Puissant, pour se livrer aux désirs d'une chair corrompue et révoltée. Il est de la justice de Dieu de punir ces crimes, ou dans cette vie, ou après cette vie. Seigneur, s'écrie saint Augustin, brûlez, coupez ici-bas les membres que j'ai fait servir à l'iniquité, et épargnez-moi, au jour de l'éternité, ces

ténèbres extérieures, ces flammes vengeresses, ce ver rongeur et immortel, dont vous m'avez effrayé. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, pourvu qu'il revienne à lui avec un cœur contrit et humilié. Quelque monstrueux que soient nos crimes par leur nombre et par leur énormité, ne désespérons pas: ce serait le crime de Caïn et de Judas : la miséricorde de Dieu est plus grande que notre malice. Dieu aime mieux que nous nous punissions nous-mêmes dans le temps, par une pénitence volontaire capable d'apaiser sa justice, que d'être obligé de nous punir dans l'éternité, par des peines infinies qui ne pourraient plus le fléchir. Quelle bonté! s'écrie saint Augustin, quelle miséricorde, quelle patience! Nous péchons, et la vie nous est continuée! nos péchés se multiplient, et Dieu, que nous offensons, ne tranche point le fil de nos jours! Dieu entend tous les jours qu'on blasphème son saint nom; il voit tous les jours sa loi violée par les hommes, celle de ses créatures qu'il a le plus gratifiées, et il ne laisse pas de faire luire son soleil sur les bons et sur les méchants. Il fait plus; de tous côtés il rappelle les pécheurs à leur devoir; il les invite de tous côtés à la pénitence. Au dehors, il appelle par un directeur, par un prédicateur, en laissant le temps de se repentir; au dedans, il appelle par une pensée intime, par un sentiment de consolation, par une impression affligeante. Le bon pasteur laisse nonante neuf brebis dans le désert, pour aller chercher celle qui s'est égarée. Le Père céleste court au-devant de l'homme pécheur qui vient avouer ses fautes; les anges dans le ciel se réjouissent de sa conversion. Mais prenons garde d'abuser de cette patience si longue, si pleine de miséricorde, de peur d'amasser contre nous un trésor de colère au jour de vengeance et du juste jugement de Dieu. Ah! plutôt que de périr dans notre naufrage, hâtons-nous de prendre la planche que Jésus-Christ a la bonté de nous offrir, et sauvons-nous. Recourons au sacrement de Pénitence; c'est le remède que le Sauveur du monde a institué pour effacer les péchés commis

après le Baptême, et pour nous appliquer de nouveau les mérites de sa passion. Adressons-nous aux prêtres qu'il a établis juges de la lèpre du cœur humain, et à qui il a confié le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, avec assurance que ce qu'ils auraient fait sur la terre, en exerçant ce ministère de la réconciliation, serait ratifié dans le ciel.

De l'Eucharistie.

Exhortation adressée au duc de Bourgogne au moment de sa première communion.

Le voilà arrivé, Monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres de votre vie jusqu'à celui de votre mort. *Ecce Salvator tuus venit, et merces ejus cum eo.* Il vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier afin de nourrir votre âme, comme le pain nourrit tous les jours votre corps. Il ne vous paraîtra qu'une parcelle d'un pain commun; mais la vertu de Dieu y sera cachée, et votre foi saura bien l'y trouver. Dites-lui comme Isaïe le disait : *Vere tu es Deus absconditus.* C'est un Dieu caché par amour; il nous voile sa gloire, de peur que nos yeux n'en soient éblouis, et afin que nous puissons en approcher plus familièrement.

Accedite ad eum, dit un Psaume, et *illuminamini et facies vestræ non confundentur.* C'est là que vous trouverez la manne cachée avec les divers goûts de toutes les vertus célestes.

Vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance. Il ne se changera pas en vous, homme vil et mortel : mais vous serez changé en lui pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu!

Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.

Réflexions saintes pour tous les jours du mois.

Sur la fausse liberté

Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.

(1 Epit. aux Cor., III, 17.)

L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain; et il arrive de cette passion comme de toutes les autres : elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable, elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez! Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences, embarrassantes et importunes! Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu! Où est-elle? Montrez-la moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver : et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant; au dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état ou l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes à qui l'on a relation? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui que des siennes propres? Tout le commerce de

la vie n'est que gène, par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent : elles déchirent le cœur : elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais : c'est assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent mènera-t-il? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera et qui nous fera éprouver que vous servir c'est régner.

Méditations sur divers sujets tirées de l'Écriture sainte.

De la douceur et humilité de cœur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. (*S. Matth.*, xi, 29.)

Mon Dieu, je viens m'instruire et m'examiner à vos pieds. Vous êtes ici présent; c'est vous qui m'y attirez par votre grâce. Je n'écoute que vous, je ne crois que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore; mon cœur n'aime que vous; il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous, ô éternelle Majesté : je viens pour recevoir tout de vous, et pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu, votre Esprit saint. Qu'il devienne le mien, et que le mien soit détruit à jamais! Je me livre à cet Esprit d'amour et de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui, pour m'apprendre à être doux et humble de cœur!

O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre me révolterait; je trouverais partout de l'imper-

fection et de l'orgueil. Il faut donc que ce soit vous qui m'instruisiez.

O mon bon Maître, vous daignez m'instruire par votre exemple : quelle autorité! Je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur la croix, pour me faire rougir de mon orgueil. Celui qui est tout s'anéantit; et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas. O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption!

Seigneur, vous ne me dites point : Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure que nous devons l'être sur un tel exemple. Qui osera s'en dispenser après vous! Sera-ce le ver de terre? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois pour son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

Mon Dieu, vous êtes ensemble *doux* et *humble*, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de véritable douceur par tempérament, ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux à autrui, il faut renoncer à soi.

Vous ajoutez, ô mon Dieu : Doux et humble *de cœur*. Ce n'est point un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion, c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu. C'est un plaisir de voir sa misère, pour s'anéantir devant Dieu, afin de ne devoir sa guérison qu'à lui. C'est une destruction de toute confiance en son esprit et en son courage naturel. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; au contraire, c'est avoir un dépit d'orgueil qui ne peut consentir à son abaissement.

Enfin vous me promettez, ô Sauveur, que c'est dans cette humilité que je trouverai le repos de mon âme et la paix. Hélas! que j'ai été loin de chercher cette paix! je la cherchais dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix. Il veut toujours ce qu'il n'a pas; il veut toujours passer pour ce qu'il n'est point. Il s'élève sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste, pour le rabaisser par l'envie, par la contradiction des autres hommes, ou par ses propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de sentir. Malheureux orgueil, qui ne goûtera jamais la paix des enfants de Dieu, qui sont simples et petits à leurs propres yeux!

Mon Dieu, que vous êtes bon de me faire aimer cette paix! Mais ce n'est pas assez de me la faire aimer et désirer; rendez-m'en digne, en écrasant mon orgueil. Abattez mon esprit autant que mon corps. Que mon orgueil ait encore plus d'oppression et d'accablement que ma poitrine; qu'il ne puisse plus respirer. Achevez, Seigneur, de m'arracher à la société profane de ceux qui ne vous connaissent ni ne vous aiment. Etouffez en moi jusqu'aux derniers restes de la mauvaise honte. Rompez tous mes liens, et formez-en de nouveaux qui m'attachent à vous seul inséparablement.

Que vous ai-je fait pour mériter tant de grâces? J'ai foulé aux pieds les anciennes, j'ai payé d'ingratitude toutes vos bontés d'autrefois. Voilà l'unique mérite que j'ai devant vous. Il n'y a que ma misère qui puisse exciter votre miséricorde. Après cela, hésiterai-je encore entre le monde et vous? le monde qui veut me perdre, vous qui voulez me sauver. Repousserai-je la croix que vous me présentez avec tant d'amour, pour me délivrer des maux de mon âme, bien plus terribles que ceux de mon corps?

O Seigneur, je m'abandonne à votre miséricorde. Je mériterais d'être livré à votre éternelle justice. Frappez, Seigneur, frappez; faites de votre vile créature selon votre bon plaisir. Plus de volonté que la vôtre. Je vous louerai dans toutes mes douleurs, je baiserai la main

qui me frappe, je me croirai encore épargné. Je suis prêt à tout, à vivre séparé du monde, confessant hautement votre Évangile, ou à mourir sur la croix avec vous, ô Jésus, qui êtes mon amour et ma vie.

Entretiens affectifs pour les principales fêtes de l'année.

Pour la fête de tous les saints.

L'intention de l'Église est d'honorer aujourd'hui tous les saints ensemble. Je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs pour louer celui qui les a faits saints. Que volontiers je m'écrie avec cette Église céleste : Saint, saint, saint ! à Dieu seul la gloire ! que tout s'anéantisse devant lui !

Je vois les saints de tous les âges, de tous les tempéraments, de toutes les conditions : il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous ; ils ont eu au dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des illusions à craindre, des relâchements flatteurs à rejeter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à saper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour-propre à poursuivre sans relâche jusque dans les derniers replis du cœur.

Ah ! que j'aime à voir les saints, faibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant jamais un seul moment d'assuré ! J'en vois dans la retraite livrés aux plus cruelles tentations, j'en vois dans les prospérités les plus redoutables et dans le commerce du siècle le plus empesté. O grâce du Sauveur, vous éclatez partout, pour mieux montrer votre puissance, et pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent ! Il n'y a

ni habitude enracinée, ni tempérament ou violent ou fragile, ni croix accablantes, ni prospérités empoisonnées, qui puissent nous excuser, si nous ne pratiquons pas l'Évangile. Cette foule d'exemples décide : la grâce prend toutes les formes les plus diverses, suivant les divers besoins : elle fait aussi aisément des rois humbles, que des solitaires pénitents et recueillis : tout lui est facile quand nous ne résistons pas à son attrait. J'entends la voix du Seigneur qui dit que Dieu sait changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham. O Jésus, ô Parole mais Parole d'éternelle vérité! accomplissez donc cette parole en moi, moi pierre dure et insensible, moi qui ne puis être taillé que sous les coups redoublés du marteau, moi rebelle, indocile et incapable de tout bien. O Seigneur, prenez cette pierre; glorifiez-vous, amollissez mon cœur; animez-le de votre Esprit; rendez-le sensible à vos vérités éternelles, formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche sur les vestiges de sa foi.

Dirai-je avec le monde insensé : Je veux bien me sauver, mais je ne prétends pas être un saint? Ah! qui peut espérer son salut sans la sainteté? Rien d'impur n'entrera au royaume des Cieux : aucune tache n'y peut entrer; si légère qu'elle puisse être il faut qu'elle soit effacée, et que tout soit purifié jusque dans le fond par le feu vengeur de la justice divine, ou en ce monde ou en l'autre; tout ce qui n'est pas dans l'entier renoncement à soi et dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu sans retour, est encore souillé. O sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les astres mêmes ne sont pas assez purs! O Dieu juste, qui jugerez toutes nos imparfaites justices! mettez la vôtre au dedans de mes entrailles pour me renouveler : ne laissez rien en moi de moi-même.

INSTRUCTIONS ET AVIS
SUR DIVERS POINTS DE LA MORALE ET DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE

A LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

Avis à une personne de la cour : se permettre sans scrupule les divertissements attachés à son état.

Vous ne devez point, ce me semble, madame, vous embarrasser sur les divertissements où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gène continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop préoccupés contre

elle, et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc, madame, que quand Dieu met dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finirait jamais si on voulait continuellement sonder le fond de son cœur; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperait trop de soi dans ces examens si fréquents. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paraisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu, et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions, et à mourir à leurs inclinations naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudrait beaucoup mieux changer moins les actions, et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez, madame, cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, partout où sa

Providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paraissent si vides; et elles seront pleines pour vous, puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusements même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres, si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance, et pour vous conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité! On marche comme de petits enfants que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti, on est content d'être libre, on est prêt à parler, on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur; on s'amuse à ce que saint François de Sales appelle des *joyeusetés* : par là, on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupée de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses solides dont il vous a donné le goût; c'est cette consolation qu'il veut vous ôter; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous, quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées dans leur exercice, par les contretemps que la Providence leur fait souffrir pour les mieux détacher de toute volonté propre. O que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, commode, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin, avec une vue pure de Dieu, à qui on sacrifie tous les mouvements irrégu-

liers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention, dans une vie si commune et qui paraît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en garde contre soi-même : comment pourra-t-on donc espérer de se soutenir, si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissements qui empoisonnent, ou qui du moins dissipent avec tant de danger une âme chrétienne?

J'avoue le danger et je le crois encore plus grand qu'on ne saurait le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de pièges : et voici à quoi je voudrais réduire ces précautions.

Premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savante sur les questions de religion; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrais que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Évitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'âme docile et soumise à tout ce que l'Église enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront toutes à profit. Ajoutez à la lecture la prière, où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincue de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail; formez vos résolutions

devant Dieu et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement sans vous inquiéter et sans vous décourager jamais de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires, elles ne pourront vous nuire; au contraire, elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une consolation et d'une ferveur toute sensible : car elles vous humilieront, vous mortifieront et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même sans mélange d'aucun plaisir.

Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés soir et matin pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contrepoison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parce qu'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'âme aussi bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé; car, pourvu qu'on sache user simplement de ces courtes retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissements convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne se démentent en rien dans

le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien, madame, que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux; car ils doivent se réjouir d'être par là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin, je crois que vous ne devez entrer dans les divertissements de la Cour que par complaisance et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelée ni désirée, il ne faut jamais paraître, ni chercher à vous attirer indirectement [une invitation]. Par là, vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu, seront également édifiés, et de vous voir si discrète pour tendre à la retraite quand vous êtes libre, et si sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissements permis quand vous y serez appelée.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous mènera comme par la main dans ces divertissements, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modérée, discrète et recueillie sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas; et y montrant néanmoins une humeur gaie et complaisante; vous serez toute à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abatte ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler dans le sein du Père Céleste, qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie, et vous verrez qu'il ne

vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera ; et, quoique vous sentiez souvent votre âme engourdie et découragée, dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, et qui ne nous manquera jamais; car notre Père, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrents de grâce.

LETTRES SPIRITUELLES

A DES JEUNES GENS

Il est doux de servir Dieu.

Je suis ravi, monsieur, de voir la bonté de cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité, et le désir d'être soutenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or, à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la gêne diminuent en le faisant; car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine, et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli : on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. Ainsi plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux, que d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix

qui ne vous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour repasser sur vos faiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux, si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami; on a toujours à lui ouvrir son cœur; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexions : on ne peut lui rien réserver; quand même on n'aurait rien à lui dire, on est content d'être avec lui. O que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait vouloir le bien pour le bien même. Il est vrai que vous avez besoin de la crainte des jugements de Dieu, pour faire le contre-poids de vos

passions : *confige timore tuo carnes meas,* mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. O que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami, quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui!

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas, et qui se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment, et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, et avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paraître en passant; mais il s'agit des liaisons suivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises. Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété et qui causent une très dangereuse dissipation. C'est ce qui est très nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, et l'abus que vous avez fait si longtemps des grâces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé,

forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui : n'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts, et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses dangereuses? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés? Ne devez vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuses? *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui aime le péril y périra*. Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement de Jésus-Christ, de *couper son pied et sa main*, et même d'*arracher son œil, s'ils vous scandalisent*, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des pièges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations. Il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple; c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile : l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle, il ne faut paraître que modestement à l'église; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle, il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions, et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par là vous éviterez la critique maligne du monde, sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique, qui vous rentraîneraient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire, est de vous retirer doucement de tous les amusements, qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

Bonheur de se donner à Dieu.

Vous me trouverez bien indiscret, monsieur; mais je ne puis garder aucune mesure avec vous, quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connaître de la situation de votre cœur me touche tellement, que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis, qui sont les miens, vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurais sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et par les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal, que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens? on ne craint point d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnaître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout et qui nous a faits pour lui seul? On commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on le veut servir : en un mot, on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnaîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi, est-il juste d'être si facile pour soi, et si retranché contre Dieu?

Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que hasardons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, et les mêmes peines à souffrir patiemment : mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami, qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités, ou du moins consultez vos amis, gens de bien, que vous connaissez pour sincères : demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout

ce qu'on souffre, et on ne voudrait aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur? Que craignez-vous donc? de quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste, et même un reproche secret du fond de la conscience; enfin, ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit? Et que craïgnez-vous? de trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même, ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? de devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnaissant pour votre Père qui est au ciel? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte, et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnaissance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans, qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer, ce n'est pas vivre; n'aimer que faiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé, qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de

notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous? ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudrait saisir? Qu'aimerez-vous dans le monde? des hommes qui seraient jaloux et rongés d'une infâme envie si vous étiez content? Qu'aimerez-vous? des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité, qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion? Qu'aimerez-vous? un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guérirait de rien votre cœur, si vous l'obteniez? Qu'aimerez-vous? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail? Qu'aimerez-vous? ce corps de boue qui salit notre raison, et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine? Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien? vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant, qui ne saurait suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu ; mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste, pour vous forcer à revenir à lui.

AU DUC DE MONTFORT

Fils aîné du duc de Chevreuse.

Dangers de la mollesse et de l'amusement.

Ce que vous avez de plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les

personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'est une langueur traîtresse, qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme; c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est *le paresseux* de l'Écriture qui *veut et ne veut pas*; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos ou sur une chaise de commodité. Travaille-t-il? les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il? les heures ne lui sont plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lente-

ment, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand on se voit si imbécile.

Un tel homme non seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière qui aura quelques dehors réguliers, et qui, dans le fond, n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir : c'est que vous vous trouverez gêné avec eux; c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux; c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre; mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi vous quitteriez peu à peu le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne serait guère moins contraire à Dieu, et qui serait plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitte-

riez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre, quoi qu'il en coûte.

Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse.

Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée, pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps.

Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connaisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même : mais quoi qu'il arrive, soyez ponctuel à vous confesser de quinze en quinze jours, nulle affaire n'en doit dispenser. Si vous n'êtes exact à surmonter votre paresse pour vous confesser, comment pourrez-vous espérer de la surmonter en d'autres choses plus difficiles. Tout dépend donc de là, et si vous êtes fidèle sur cet article, il vous attirera la grâce de l'être dans les autres. C'est de concert avec le confesseur que vos communions doivent être réglées. Quand vous vous en éloignerez pour quelque réelle indignité, et avec une ferme résolution de lever promptement l'obstacle pour vous préparer à une fréquente communion, quand vous serez purifié, je loue votre conduite; mais si la paresse, l'irrésolution, ou le retardement de jour en jour à vous corriger ou une fausse et bizarre crainte qui entretient secrètement votre nonchalance et votre tiédeur vous empêchent d'approcher de Jésus-Christ pour vous nourrir du pain de vie, vous vous ferez un tort irréparable : celui qui communie indignement s'empoisonne; celui qui de peur de com-

munier indignement, ne communie point, de peur de s'empoisonner, se laisse mourir de faim.

Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Partout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir, une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épitre, qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, etc., à l'armée, chez les généraux, etc. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse, qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement : savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit; au mérite, l'estime; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter; saluer et traiter bien en passant tout le monde, mais entrer en conversation

avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Qu'on ne vous [voie] en conversation qu'avec d'honnêtes gens connus pour tels. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement : un jeune homme, quelque rang qu'il ait, doit être modeste et déférent pour les gens même d'un rang inférieur, quand ils [sont] plus âgés et établis avec estime dans le monde; il faut les écouter, les consulter, du moins leur parler d'un ton qui marque que vous souhaitez d'être approuvé d'eux, surtout il faut beaucoup cultiver et honorer les personnes d'un talent distingué dans le métier que vous voulez apprendre, s'attacher à eux, les voir faire, les consulter, étudier les choses dont vous pouvez les entretenir; cela néanmoins sans affectation ni empressement. Par ces soins vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse, on dira que vous êtes ambitieux et par là vous pourrez être retiré sans être obscur. Lisez des livres de géométrie, de fortifications, de guerre et d'histoire, sachez surtout l'histoire de France, principalement la dernière race; ne négligez pas la connaissance des principales généalogies, sans parler néanmoins jamais de ce que vous y verrez de mauvais. Il ne faut s'en servir que pour dire le bien et pour savoir distinguer les gens.

Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. L'application de M. de Boufflers qui lui a fait tant d'honneur dès sa première jeunesse est un bel exemple pour encourager un jeune homme, quels avantages n'aurez-vous pas au-dessus de lui, si vous voulez être

aussi appliqué. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion : la plupart même ne vous en soupçonneront plus : ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Si peu que vous accompagniez cela de conduite droite et honnête, la réputation de probité vous épargnera mille contradictions.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles et ingénues et un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite, de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir les gens, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour donner une courte [approbation] sans paraître vouloir louer, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre plus obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin, et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout différents. Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public.

Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux, ni s'en servir sans un grand besoin : mais il faut, autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient d'un mérite accompli ; il suffit de lier ce commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va

voir chez eux aux occasions de compliments, on paraît s'intéresser quand ils ont des affaires, on se trouve avec eux en certains endroits et même on les y cherche : mais on n'est point de leurs plaisirs, et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement : tantôt on a une affaire, tantôt on va à Paris, tantôt on s'excuse sur les affaires qu'ils ont à leur tour.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre, il faut de l'assortiment pour la condition, il n'est pas nécessaire qu'elle soit toujours égale, mais s'il y a par là de l'inégalité, il faut qu'elle soit avantageusement réparée par un solide et grand mérite, par beaucoup de capacité pour vous donner de bons conseils, et par une conduite approuvée. Surtout point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pourrez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, actif, effectif, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis; qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais; s'il vous arrivait d'avoir eu pour ami un homme que vous auriez mal connu, retirez-vous doucement et sans rupture ouverte, s'il est malhonnête homme. S'il est honnête homme avec de grands défauts ne cessez point d'être de ses amis : que monsieur votre père et madame votre mère soient toujours vos premiers amis, vous n'en sauriez trouver de si sûrs, ni d'un plus doux commerce, il faut être avec eux dans cette liberté. Prenez garde à votre dépense, voyez vos comptes, ne

craignez rien tant que de devoir, évitez les dépenses superflues pour pouvoir faire honorablement les nécessaires, il faut faire avec un cœur de roi tout ce qu'on doit faire, et retrancher tout le reste pour conserver l'honneur et la justice en ne faisant jamais languir des créanciers. Quelle horrible et sotte vanité que de s'imaginer qu'on puisse être honoré par une dépense qui va à se ruiner, à ruiner ceux qui prêtent de bonne foi, et à vivre en banqueroutier.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur; supporter leurs défauts, lorsqu'ils ne sont pas essentiels, et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger ; se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin souvenez-vous, monsieur (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à sa mollesse est un homme faible et petit en tout : il est si tiède, que *Dieu le vomit*. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant; il est comme s'il n'était pas; quand on en parle, on dit : *ce n'est pas un homme*. Vous savez le vieux proverbe, *il n'est ni chair ni poisson*. Craignez, monsieur, ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidûment aux sacrements, qui sont les sources de la vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'Évangile sont ici d'accord. Ces Deux Royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.

A LA COMTESSE DE GRAMONT

Sur un scandale qui venait d'éclater dans le monde.

10 décembre 1686.

J'apprends, madame, que le scandale qui vient d'éclater renouvelle de justes peines que des aventures semblables vous ont causées. J'y prends une véritable part, et je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire, et en triomphent malignement; les autres en sont troublés, et, malgré un certain désir qu'ils auraient de se tourner vers le bien, ils demeurent éloignés de la dévotion par leur défiance de tous les dévots. On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes dès qu'il a été exposé au monde. Ne savait-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens faibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions? Qu'y a t-il donc de nouveau? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines et attaqué de tous les vents. Après tout, le monde n'a-t-il pas ses hypocrites de probité comme de dévotion? Les faux honnêtes gens doivent-ils nous faire conclure qu'il n'y en a point de véritables?

Quand le monde triomphe d'un tel scandale, il montre qu'il ne connaît guère ni les hommes ni la vertu. On doit être affligé de ce scandale; mais il n'est permis d'être surpris de rien, quand on connaît à fond la misère humaine, et à quel point le peu de bien que nous faisons est en nous comme une chose empruntée.

Que celui qui est debout tremble, de peur de tomber; que celui qui est par terre, croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avaient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles, ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste : elle est en Dieu seul qui est l'immuable vérité. Que tous les hommes montrent qu'ils ne sont que des hommes, c'est-à-dire néant, mensonge et péché; qu'ils se laissent entraîner par le torrent de l'iniquité, la vérité de Dieu n'en sera point affaiblie, et le monde n'en sera que plus abominable, pour avoir corrompu ceux qui cherchaient la vertu.

Pour les hypocrites, le temps les démasque, et ils se démentent toujours par quelque côté. Ils ne sont hypocrites que pour jouir du fruit de leur hypocrisie. Ou leur vie est molle et amusée, ou leur conduite est intéressée et ambitieuse. On les voit se ménager, flatter, faire divers personnages. La sincère vertu est simple, unie, sans empressement, sans mystère, elle ne se hausse ni ne se baisse; elle n'est jalouse ni de réputation, ni de succès. Elle fait le moins mal qu'elle peut; elle se laisse juger, et se tait; elle est contente de peu; elle n'a ni cabale, ni dessein, ni prétention. Prenez-la, laissez-la, elle est toujours la même. L'hypocrisie peut imiter tout cela, mais très grossièrement. Quand on s'y trompe, c'est ou défaut d'attention, ou défaut d'expérience de la véritable vertu. Des gens qui ne se connaissent point en diamants, ou qui ne les regardent pas d'assez près, peuvent en prendre de faux comme s'ils étaient fins : mais il est pourtant vrai qu'il y en a de fins, et qu'il n'est point impossible de les discerner. Ce qui est vrai, c'est que, pour se confier aux gens qui paraissent vertueux, il faut avoir reconnu en eux une conduite simple, solide, constante et éprouvée dans les dangers, éloignée de toute affectation, mais ferme et vigoureuse dans l'essentiel.

Se réserver des heures de solitude : supporter patiemment les importunités.

23 février 1690.

Je suis fort aise, madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. Ouvrir sa porte fort tard, et faire comme si on était encore à dormir : d'ailleurs, chercher un asile hors de chez soi : voilà de bons moyens de se garantir de tous les importuns. Dans le reste du temps, vous pouvez couper un peu court avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jeter dans leurs affaires au delà des règles.

A l'égard des choses journalières qui sont des suites attachées à vos devoirs, ou des occasions de providence, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement ; à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût, à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui ; à nous confondre, toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contre-temps : à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation. Ce n'est pas qu'il faille s'agiter, et s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent ; à Dieu ne plaise ! ce serait tenter Dieu, et chercher le péril ; mais pour les assujettissements de Providence, contre lesquels on se précautionne en se

réservant des heures de lecture et de prière, comptez qu'ils se tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même ces choses qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus utiles pour vous humilier et pour mourir à vous-même, que la solitude la plus profonde. Allons selon que Dieu nous mène, au jour la journée, mettant chaque moment à profit sans regarder plus loin.

Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, ou une conversation dont vous seriez charmée, flatterait votre goût, vous rendrait contente et pleine de vous-même, vous persuaderait que vous êtes bien avancée, et en vous donnant de belles idées sur les croix, ne ferait que vous rendre plus hautaine et plus sensible contre celles que vous trouveriez sur votre chemin en sortant de tous ces saints exercices. Tenez-vous donc, madame, à cette règle simple : n'attirez rien qui vous dissipe, mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous, pour vous déranger.

Quelle illusion ! on cherche Dieu bien loin, dans des projets peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possède dès à présent, au milieu du tracas, dans un état de pure foi, pourvu qu'on y supporte humblement et avec courage l'importunité des créatures et ses propres imperfections.

Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain : c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus. La vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain : mais qu'est-ce qui produira l'humilité? deux choses mises ensemble la produiront. ne les désunissez jamais : la première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air; la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout. Ce n'est qu'en voyant Dieu, et en l'aimant qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant

qui nous avait éblouis et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

Comment les passions humaines s'entrechoquent : le renoncement et l'abandon, unique moyen de conserver la paix.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice. Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes. Notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on ne saurait jamais contenter ce *moi* si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche. De là vient qu'on est dans le commerce du prochain, comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade, et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connaît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens : voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns

aux autres; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour; voilà dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède est donc de sortir de soi pour trouver la paix. Il faut se renoncer, et perdre tout intérêt, pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi; c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de faire; et tout ce que Dieu lui donne de faire contre nous, étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état, on a mis son trésor si haut, que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés; tant mieux : c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné; mais Dieu le fait, et c'est assez. On aime la main qui écrase; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix, qui nous suit jusques à la croix! On veut ce qu'on a; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi : si tout lien était rompu, la liberté serait sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort, viennent fondre sur moi; j'entends Jésus-Christ, qui me dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont faibles, lors même qu'ils

qui nous avait éblouis et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

Comment les passions humaines s'entrechoquent : le renoncement et l'abandon, unique moyen de conserver la paix.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice. Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes. Notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on ne saurait jamais contenter ce *moi* si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche. De là vient qu'on est dans le commerce du prochain, comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade, et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connaît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens : voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns

aux autres; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour; voilà dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède est donc de sortir de soi pour trouver la paix. Il faut se renoncer, et perdre tout intérêt, pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous, car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi; c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de faire; et tout ce que Dieu lui donne de faire contre nous, étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état, on a mis son trésor si haut, que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation, mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés; tant mieux : c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné; mais Dieu le fait, et c'est assez. On aime la main qui écrase; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix, qui nous suit júsques à la croix! On veut ce qu'on a; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi : si tout lien était rompu, la liberté serait sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort, viennent fondre sur moi; j'entends Jésus-Christ, qui me dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont faibles, lors même qu'ils

ôtent la vie! que leur puissance est courte! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance; après quoi, on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérale.

AU DUC DE BOURGOGNE

Que l'amour de Dieu doit être notre principe, notre fin, et notre unique règle en toutes choses.

Je crois, Monseigneur, que la vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu. Les hommes ne connaissent point l'amour de Dieu : faute de le connaître, ils en ont peur, et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le sein du plus tendre de tous les pères. Ils ne connaissent qu'un maître tout puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien pour éviter le châtiment : ils feraient le mal s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éluder par des formalités, et par un culte extérieur qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, si les hommes savaient ce que c'est que vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour.

Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà : il n'est question que de faire par

amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a retrancher que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses ; mais faisons-les pour celui qui nous a faits, et à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation; il ne demande d'ordinaire ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition : il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses: il veut seulement qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre, et pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix; il les trouve déjà toutes semées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps et des passions de nos âmes : elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous cause ces peines ; au contraire, c'est lui qui nous les adoucit, par la consolation dont il assaisonne nos souffrances. Il diminue même nos croix, à mesure qu'il modère nos passions ardentes et notre sensibilité, qui sont la source de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu était parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous désirons d'acquérir, il finirait toutes nos douleurs, et nous comblerait d'une paix bienheureuse.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, et qui

ferait entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes, de résister à cet amour et de le craindre.

Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime fait que, si on souffre, on aime à souffrir; la souffrance qu'on aime n'est plus une souffrance.

Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de celui qui les a faits grands. Il laisse les petits dans la poussière, et les rend contents de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse, et fait une véritable grandeur.

Cet amour règle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'aimons pour Dieu et de son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'est toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil et déguisé, que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt; c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimés par des gens de mérite, qui flatte notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne le flatterait. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'est d'aimer Dieu en eux;

c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre, impatient, délicat, jaloux, plein de besoins et vide de mérite, se défie sans cesse de soi et de son ami : il se lasse, il se dégoûte; il voit bientôt le bout de ce qu'il croyait le plus grand; il trouve partout des mécomptes; il voudrait toujours le parfait, et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis; il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il supporte ce que Dieu n'a pas fait, mais qu'il a permis, et qu'il veut que nous supportions pour nous conformer à ses desseins.

L'amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature. Il sait qu'elle n'est qu'en Dieu seul et il est ravi de dire à Dieu comme saint Michel : *Qui est semblable à vous?* Tout ce qu'il voit d'imparfait lui fait dire : Vous n'êtes point mon Dieu. Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'est jamais mécompté en rien. Il aime Dieu et ses dons en chaque créature, suivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui est moins bon; il aime mieux ce qui est meilleur : il aime tout, parce qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui est le don de Dieu, et que les plus méchants, tandis qu'ils sont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons et recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un père mortel le Père céleste : dans un frère, dans un cousin, dans un ami, les liaisons étroites que la Providence a formées. Plus les liens sont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes et intimes. Peut-on aimer Dieu, sans aimer toutes

les choses dont il nous a commandé l'amour? C'est son ouvrage, c'est ce qu'il veut nous faire aimer, ne le ferons-nous pas?

Il est vrai que nous aimerions mieux mourir, que d'aimer quelque chose plus que lui. Il nous dit dans l'Évangile : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi.* A Dieu ne plaise donc que j'aime plus que lui ce que je n'aime que pour lui! Mais j'aime de tout mon cœur, pour l'amour de lui, tout ce qui me le représente, tout ce qui renferme ses dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimasse. Ce principe solide d'amour fait que je ne veux jamais manquer à rien, ni à mes proches, ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont garde de me surprendre, car je n'attends qu'imperfection de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Je ne vois que lui seul en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'est lui que j'aime dans sa créature, et rien ne peut altérer cet amour. Il est vrai que cet amour n'est pas toujours tendre et sensible; mais il est vrai, intime, fidèle, constant, effectif; et je le préfère, par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ses tendresses et ses transports. Une âme qui serait bien à Dieu ne serait plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimerait, comme Dieu, d'un amour admirable; car *Dieu est amour*, comme dit saint Jean : ses entrailles seraient une source inépuisable d'eau vive, suivant la promesse. L'amour porterait tout, souffrirait tout, espérerait tout pour notre prochain; l'amour surmonterait toutes les peines; du fond du cœur il se répandrait jusque sur les sens; il s'attendrirait sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens; il consolerait, il attendrait, il se proportionnerait, il se rapetisserait avec les petits, il s'élèverait pour les grands; il pleurerait avec ceux qui pleurent, il se réjouirait par condescendance avec ceux qui se réjouissent; il serait tout à tous, non par une apparence forcée et par une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de

Dieu serait une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime.

Imiter saint Louis.

Enfant de saint Louis, imitez votre père : soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre en leur place, et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde; d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule : elle n'a ni avidité ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le besoin avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre gloire.

La force et la sagesse de saint Louis vous seront données, si vous les demandez en reconnaissant humblement votre faiblesse et votre impuissance. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent.

Saint Louis, à votre âge, était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé, faites voir que vous pensez et que vous sentez tout ce que vous devez penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné; elle élargit le cœur; elle est simple et aimable; elle se fait tout à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations, en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine.

Longtemps après sa mort, on se souvenait encore avec attendrissement de son règne, comme de celui qui devait servir de modèle aux autres pour tous les siècles à venir. On ne parlait que des poids, des mesures, des monnaies, des coutumes, des lois, de la police du règne du bon roi saint Louis. On croyait ne pouvoir mieux faire, que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins : baisez souvent ses restes précieux. Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut

du ciel où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. *Conserva, fili mi, præcepta patris tui.*

A MADAME DE MAINTENON

Ménager sa santé pour le service de Dieu.

Avril 1691.

J'apprends, madame, que votre santé ne se rétablit point, et j'en suis dans une véritable peine. Je sais, par mon expérience, combien les maux d'épuisement viennent d'une manière insensible, et à quel point ils sont opiniâtres. Il y a je ne sais combien d'années que je languis, pour avoir négligé ma santé dans ma première jeunesse. Votre santé ni votre vie ne sont pas à vous, madame : c'est un dépôt confié, et vous devez en prendre le même soin que vous prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'est pas détachement de soi, c'est défaut de simplicité. Pour le danger de se flatter, on en est entièrement à l'abri, en se laissant juger par les meilleurs médecins, qu'on prie sérieusement de parler sans compliment. Pousser le scrupule plus loin, c'est vouloir être trop sage et supposer que Dieu ne se contente pas de la vraie droiture.

Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'apetisser et à se rabaisser à tous ces petits ménagements de santé, qui paraissent des faiblesses et des relâchements, qu'à s'élever par grandeur au-dessus de tous ces besoins. Ainsi, il y a plus à s'humilier, à devenir simple, et à mourir à soi, en cette conduite qui semble relâchée, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps.

Au reste, Madame, il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ses forces, que goûter sa présence. L'un est fidélité pour lui, l'autre est jouissance pour

nous-mêmes. Vous tenez trop à cette présence de Dieu aperçue et réfléchie qui vous est donnée, et qui est bien moins Dieu pour vous que l'accomplissement de son ordre. Le lait est bon pour l'enfant; mais quand il survient quelque chose qui ôte le lait à l'enfant, il faut le sevrer. Ayez donc soin, madame, de votre santé, ménagez-la moins par les remèdes que par le repos et la gaieté. Quand vous croirez bien que Dieu le veut, vous trouverez le moyen de le faire; vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus sec au lait le plus doux.

AU DUC DE BEAUVILLIERS

La piété par l'amour.

4 novembre 1703.

Je profite avec beaucoup de joie, mon bon duc, de l'occasion de M. de Denonville pour vous souhaiter santé, paix, joie et fidélité à Dieu, avec largeur de cœur dans toutes les épines de votre état. Plus les affaires deviennent difficiles, plus vous devez y agir avec foi. N'hésitez point par respect humain; ne prenez aucun parti, ni par timidité naturelle, ni par un certain sentiment soudain, qui pourrait ne venir que de vivacité d'imagination; mais par la pente du fond de votre cœur devant Dieu seul, après que vous avez écouté sans prévention les raisons des hommes. Ménagez beaucoup votre santé qui est très délicate, et qui pourrait très facilement s'altérer. Non seulement l'effort d'un grand travail épuise, mais encore une suite d'occupations tristes et gênantes accablent insensiblement. L'ennui et la sujétion minent sourdement la santé. Il faut se relâcher et s'égayer; la joie met dans le sang un baume de vie. La *tristesse dessèche les os*; c'est le Saint-Esprit même qui nous en avertit.

Je suis ravi de tout ce que j'entends dire de Mgr le

D. de B. (*duc de Bourgogne*). Tâchez de faire en sorte que ceux qui en sont charmés à l'armée le retrouvent le même à la cour. Je sais qu'il y a des différences inévitables; mais il faut rapprocher ces deux états le plus qu'on peut. Il faut que le vrai bien vienne en lui par le dedans, et se répande ensuite au dehors. Il en est de la grâce pour l'âme comme des aliments pour le corps. Un homme qui voudrait nourrir ses bras et ses jambes en y appliquant la substance des meilleurs aliments, ne se donnerait jamais aucun embonpoint; il faut que tout commence par le centre, que tout soit digéré d'abord dans l'estomac, qu'il devienne chyle, sang, et enfin vraie chair. C'est du dedans le plus intime que se distribue la nourriture de toutes les parties extérieures. L'oraison est, comme l'estomac, l'instrument de toute digestion. C'est l'amour qui digère tout, qui fait tout sien, et qui incorpore à soi tout ce qu'il reçoit; c'est lui qui nourrit tout l'extérieur de l'homme dans la pratique des vertus. Comme l'estomac fait de la chair, du sang, des esprits pour les bras, pour les mains, pour les jambes et pour les pieds, de même l'amour dans l'oraison renouvelle l'esprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chasteté, de la sobriété, du désintéressement, de la sincérité, et généralement de toutes les autres vertus autant qu'il en faut pour réparer les épuisements journaliers. Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une symétrie gênante, qu'un arrangement superstitieux, qu'un amas d'œuvres légales et judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'est un sépulcre blanchi; le dehors est une décoration de marbre où toutes les vertus sont en bas-relief; mais au dedans il n'y a que des ossements de morts. Le dedans est sans vie; tout y est squelette; tout y est desséché, faute de l'onction du Saint-Esprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule; mais il faut, au contraire, que le principe intérieur d'amour, cul-

tivé par l'oraison à certaines heures et entretenu par la présence familière de Dieu dans la journée, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs, et fasse exercer avec simplicité, en chaque occasion, chaque vertu convenable pour ce moment-là.

Voilà, mon bon duc, ce que je souhaite de tout mon cœur, que vous puissiez inspirer à ce prince, qui est si cher à Dieu. La piété, prise ainsi, devient douce, commode, simple, exacte, ferme, sans être ni scrupuleuse, ni âpre. Ayez soin de sa santé : il manquera à Dieu, s'il ne ménage pas ses forces.

Je vous suis toujours dévoué sans réserve comme je le dois.

A LA DUCHESSE DE BEAUVILLIERS

Consolations sur la mort de son époux.

28 décembre 1714.

Je vous supplie de me donner de vos nouvelles, madame, par N... que j'envoie chercher. Je suis en peine de votre santé : elle a été mise à de longues et rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur est malade, tout le corps en souffre. Je crains pour vous les discussions d'affaires, et tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les desseins de Dieu, et s'aider soi-même pour se donner du soulagement. Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus. Voilà ce que nous croyons : mais nous le croyons mal. Si nous le croyions bien, nous serions pour les personnes les plus chères, comme Jésus-Christ voulait que ses disciples fussent pour lui quand il montait au ciel : *Si vous m'aimiez*, disait-il, *vous vous réjouiriez* de ma gloire. Mais on se pleure en

pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine pour les personnes qui ont mené une vie mondaine; mais pour un véritable ami de Dieu, qui a été fidèle et petit, on ne peut voir que son bonheur, et les grâces qu'il attire sur ce qui lui reste de cher ici-bas. Laissez donc apaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappée. Je suis sûr que notre cher N... veut votre soulagement, qu'il le demande à Dieu, et que vous entrerez dans son esprit en modérant votre tristesse.

La perte des personnes qui nous sont chères sert à nous détacher entièrement des créatures.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre, par une expérience sensible, que vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connaît que dans l'occasion, et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre attachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible, et d'un courage très fragile auquel il se confiait vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperait point de votre détachement : au contraire plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée; ce

serait un prodigieux accroissement de confiance et, par conséquent, une très dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paraît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter : alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore, d'une voix secrète, ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : « Ne vivez que de foi, ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections : abandonnez-vous à la Providence ; ne vous écoutez point vous-même, n'écoutez que l'esprit de grâce ». Voilà ce qu'il disait, voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion : on est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état on ne pos-

sède plus rien de tout ce qu'on voit et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu.

AU MARQUIS DE SEIGNELAY

Jean-Baptiste Colbert.

Éviter le partage entre Dieu et le monde.

(1690)

Je rends grâces à Dieu, monsieur, de la crainte qu'il vous donne de quitter le mal sans faire le bien. Cette crainte, qu'il imprime dans votre cœur, sera le solide fondement de son ouvrage. Outre que vous ne sauriez jamais de suite, du tempérament dont vous êtes, vous soutenir contre le mal, que par une fervente pratique du bien; d'ailleurs, vous seriez le plus malheureux de tous les hommes, si vous entrepreniez de vaincre vos passions sans vous unir étroitement à Dieu dans ce combat. Votre cœur serait sans cesse déchiré; vous n'auriez ni l'ivresse des plaisirs ni la consolation du Saint-Esprit. Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous rentraînera insensiblement, et peut-être tout à coup, dans le fond de l'abîme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur : votre conscience vous pressera; vous goûterez le recueillement; les choses qui vous ont charmé vous paraîtront vaines et frivoles; vous sentirez au dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cède peu à peu; en un mot, vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez, par de faux tempéraments, à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire avec le néant même. Il ne vous reste donc, ou que de retomber par un affreux désespoir dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au

monde insensé et à tous vos tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation qui vous tend les bras malgré vos ingratitudes. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu; il est le maître. Il faut se donner à lui, et se taire, se laisser mener, et ne voir pas même jusqu'où l'on ira. Abraham quittait sa patrie, et courait vers une terre étrangère sans savoir où il allait. Imitons son courage et sa foi. Quand on se fait des règles et des bornes dans sa conversion, on marche sous sa propre conduite : quand on se donne à Dieu sans ménagement, on rend Dieu, pour ainsi dire, le garant de tout ce qu'on fait. Revenez, monsieur, comme l'enfant prodigue : formez au fond de votre cœur cette invocation pleine de confiance : *O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!* Il n'est pas possible d'éviter les déchirements de cœur que vos passions vous feront sentir avant que d'être bien étouffées. Vous sentirez tous les plaisirs en foule, qui viendront vous tirer, comme saint Augustin le dit de lui-même; vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrète : « Quoi donc! vous nous dites un éternel adieu! vous ne nous verrez plus! et toute votre vie ne sera plus que gêne et que tristesse! » Voilà ce qu'ils diront; mais Dieu parlera aussi à son tour : il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que Dieu réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfants. Vous n'aurez plus de ces plaisirs furieux qui enivrent l'âme, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre toutes les peines : vous serez d'accord avec vous-même; vous ne craindrez plus de rentrer au dedans de vous : au contraire, vous y trouverez la véritable paix; vous n'aurez ni à craindre ni à cacher; vous aimerez tout ce que vous ferez, puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point; vous porterez dans votre cœur

une source inépuisable de consolation et d'espérance contre tous les maux de la vie. Ainsi, les maux se changeront en biens ; les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon : car tout se tourne à bien, comme dit saint Paul, pour ceux qui aiment Dieu. Eh ! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il vous aime tant? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour? Le fantôme du monde va s'évanouir ; cette vaine décoration disparaîtra bientôt; l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déjà ; le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir ; nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de folie : mais nous, qui aurons connu et goûté le don de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation? Mais vous, monsieur, fermerez-vous votre cœur, ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous le demander tout entier? Quel est, dit Jérémie de la part de Dieu, l'époux qui n'a horreur de son épouse, quand il la voit infidèle courir avec impudence après des amants? Croyez-vous, dit-il, que l'époux la reprenne, si elle revient à lui après tant d'abominations? Et moi, continue-t-il, *ô mon épouse, ô fille d'Israel, quoique tu aies abandonné mon alliance, quoique tu aies violé scandaleusement la foi nuptiale, quoique tu aies couru dans tous les chemins après des amants étrangers : reviens, reviens, ô mon épouse, et je suis prêt à te recevoir.* Voilà, monsieur, ce que fait le Dieu jaloux. Sa patience et sa bonté vont encore plus loin que sa jalousie. Mais s'il vous attend avec amour, il veut que votre retour soit plein de fidélité et de courage. Entrons maintenant dans le détail des dispositions et des règles dont vous avez besoin.

Pour les dispositions, la principale est l'amour de Dieu. Il n'est pas question d'un amour affectueux et sensible; vous ne pouvez point vous le donner à vous-

même ; cet amour n'est point nécessaire : Dieu le donne plus souvent aux faibles pour les soutenir par leur goût, qu'aux âmes fortes qu'il veut mener par une foi plus pure. Souvent même on se trompe dans cet amour ; on s'attache au plaisir d'aimer, au lieu de ne s'attacher qu'à Dieu seul ; et quand le plaisir diminue, cette piété de goût et d'imagination se dissipe, on se décourage, on croit avoir tout perdu, et on recule. Si Dieu vous donne ce goût pour vous faciliter les commencements de votre retour, il faut le recevoir ; car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais s'il ne vous le donne point, n'en soyez pas en peine ; car le vrai et pur amour de Dieu consiste souvent dans une volonté sèche et ferme de lui sacrifier tout : alors on le sert bien plus purement, puisqu'on le sert sans plaisir et sans autre soutien que le renoncement à soi-même. Jésus-Christ au jardin était triste jusqu'à la mort, et sa répugnance pour le calice que son Père lui présentait lui coûta une sueur de sang. Quelle consolation dans cet exemple ! combien était-il éloigné d'un goût sensible ! Cependant il dit : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne !* Disons-le comme lui dans nos sécheresses, et demeurons en paix sous la main de Dieu. Souvenez-vous, monsieur, que vous ne méritez point les joies des âmes pures qui ont toujours suivi pas à pas l'Époux. Combien l'avez vous fait attendre à la porte de votre cœur ! Il est juste qu'il se fasse un peu attendre à son tour.

Les distractions que vous aurez dans la prière ne doivent point vous étonner ; elles sont inévitables après tant d'agitations et de dissipations volontaires ; mais elles ne vous nuiront point, si vous les supportez avec patience. L'unique danger que j'y crains est qu'elles ne vous rebutent. Qu'importe que l'imagination s'égare, et que l'esprit même s'échappe en mille folles pensées, pourvu que la volonté ne s'écarte point, et qu'on revienne doucement à Dieu sans s'inquiéter, toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction. Pourvu que vous demeuriez dans cette conduite douce et simple, vos dis-

tractions mêmes se tourneront à profit, et vous en éprouverez l'utilité dans la suite, quoique Dieu la cache d'abord. La prière doit être simple, beaucoup du cœur, très peu de l'esprit : des réflexions simples, sensibles et courtes, des sentiments naïfs avec Dieu, sans s'exciter à beaucoup d'actes dont on n'aurait pas le goût. Il suffit de faire les principaux de foi, d'amour, d'espérance et de contrition; mais tout cela sans gêne, et suivant que votre cœur vous y portera. Dieu est jaloux de la droiture du cœur; mais autant qu'il est jaloux sur cette droiture, autant est-il facile et condescendant sur le reste. Jamais ami tendre et complaisant ne le fut autant que lui. Pour votre prière, vous pouvez la faire sur les endroits des Psaumes qui vous touchent le plus. Toutes les fois que votre attention se relâche, reprenez le livre et ne vous inquiétez pas. L'inquiétude sur les distractions est la distraction la plus dangereuse.

Rien n'est meilleur que de vous défier de vous-même. C'est le fruit que vous devez tirer de vos chutes. C'est pour vous humilier que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes; et après tant de grâces reçues autrefois, vous aviez plus de besoin qu'un autre de tomber de bien haut, parce qu'il faut abaisser votre hauteur qui est extrême, et écraser votre orgueil qui se relèverait toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu. La défiance de vous-même doit opérer la fuite des occasions de rechute. Elle doit vous engager à prendre un genre de vie précautionné contre vous-même et contre vos amis; mais elle ne doit pas vous faire douter du secours de Dieu. S'il vous a cherché et poursuivi pendant que vous le fuyiez, et que vous bouchiez vos oreilles de peur d'entendre sa voix qui vous appelait, combien plus vous mènera-t-il pas à pas, maintenant que vous revenez à lui! Ne craignez rien, monsieur; vous ferez la joie de tout le ciel dans votre retour. Gardez-vous donc bien de vous inquiéter sur la confiance de votre conversion, et sur les moyens de la cacher, de peur qu'elle n'éclate,

et qu'ensuite elle ne se tourne en scandale. Cela arriverait infailliblement si vous comptiez sur vos forces. Votre courage, tout grand qu'il est, serait ce roseau brisé dont parle l'Écriture; au lieu de vous soutenir, il percerait votre main. Mais abandonnez-vous à Dieu : ne faites rien d'éclatant; mais aussi ne rougissez point de l'Évangile : cette mauvaise honte empêcherait que Dieu ne bénît votre retour; je la craindrais cent fois plus que votre fragilité. Ne craignez point d'être déshonoré si vous abandonnez Dieu encore une fois, car alors vous le mériteriez bien; ce déshonneur serait le moindre malheur de votre état. Ne faites donc rien qui paraisse trop; mais aussi ne vous occupez point de cacher le bien que vous voulez faire. Laissez à Dieu le soin d'arranger tout, et contentez-vous d'une conduite commune. Il faut, dès le premier jour, retrancher tout ce qui peut scandaliser. N'espérez pas de pouvoir vous cacher longtemps à vos domestiques et à vos amis, quand ils verront les scandales ôtés, et qu'en même temps vous ferez les actions qu'un chrétien ne peut se dispenser de faire sans scandale. Il faut entendre la messe modestement; il faut parler avec retenue et modération. Tout cela fera d'abord conclure que vous revenez au moins à une vie réglée, et vous pouvez compter que le public, toujours excessif dans ses jugements, en conclura que vous revenez à la dévotion. Mais qu'importe? Laissez-le dire, et contentez-vous de ne rien montrer que ce qu'on ne saurait cacher. Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin. Le principal est de ne regarder jamais derrière soi. Coupez tous les chemins par où ce qui pourrait vous attendrir reviendrait allumer le feu. La moindre chose rouvrirait toutes vos plaies et les envenimerait. Qu'aucun domestique ni ami n'ose vous donner des lettres ou vous dire des choses touchantes de la part des personnes... Il vous est aisé, avec l'autorité que vous avez, de couper court là-dessus;

il n'y a qu'à le vouloir : et vous devez le vouloir comme votre salut éternel, puisque vous ne pouvez le faire que par cette voie.

Ce qui m'embarrasse le plus n'est ni votre promptitude contre vos domestiques, ni vos oppositions pour les gens qui vous traversent; ce que je crains pour vous, c'est votre hauteur naturelle et votre violente pente aux plaisirs. Je crains votre hauteur, parce que vous ne pouvez être à Dieu et vous remplir de son esprit, qu'autant que vous vous viderez de vous-même et que vous vous mépriserez sincèrement. Dieu est jaloux de sa gloire, et celle des hommes l'irrite. *Il résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. Il dessèche*, dit encore l'Écriture, *les racines des nations superbes.* Vous voyez qu'il les dessèche, c'est-à-dire qu'il les fait mourir jusqu'à la racine. Si vous n'êtes petit devant Dieu, si vous ne renoncez à la gloire mondaine, il ne vous bénira jamais. Pour la pente aux plaisirs, elle me ferait trembler pour vous, si je n'étais bien persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Vous êtes environné de gens de plaisir; tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane : tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles, il sont en possession de vous parler suivant leurs cœurs corrompus. Par nécessité il faut changer de ton. Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité; demandez-lui cette bouche et cette sagesse qu'il a promises aux siens pour les rendre victorieux de la sagesse mondaine. Il n'est pas question de prêcher ni de baisser les yeux ; mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne jamais rire d'une raillerie libertine ou d'une parole impure. Qu'on croie tout ce qu'on voudra, il faut prendre le dessus: c'est à quoi vous doit servir l'autorité de votre place et de vos talents naturels. Mais souvenez-vous, monsieur, que, si vous vous laissez entamer, vous êtes perdu. Un faux ménagement entre

Dieu et le monde ne contentera ni Dieu ni le monde. Vous serez rejeté de Dieu ; le monde vous rentraînera, et rira de vous voir rentraîné dans ses pièges. Ce qui vous préservera de ce malheur, sera une conduite droite, pleine de confiance en Dieu et de renoncement aux considérations humaines.

Pour le changement de votre cœur, voici ce qui est essentiel et que je vous demande au nom de Dieu ; c'est que vous soyez pleinement résolu de faire deux choses : la première, de recevoir sans hésiter toutes les lumières que Dieu vous donnera peut-être dans la suite pour aller plus loin que vous ne vous proposez d'aller d'abord ; par exemple, promettez à Dieu de bonne foi, que si vous ne connaissez pas encore tout ce que vous lui devez, soit pour la réparation des scandales ou des injustices, soit pour l'usage de vos biens et de votre autorité, vous ne fermerez jamais les yeux à la lumière, et qu'au contraire vous serez ravi d'avancer toujours dans la connaissance de vos devoirs. La seconde chose est une ferme et sincère résolution de suivre toujours, quoiqu'il vous en coûte, la lumière que Dieu vous donnera ; en sorte que s'il vous découvre dans la suite plus de devoirs à remplir et plus de victoires à remporter sur vous, vous ne résisterez jamais au Saint-Esprit, mais qu'au contraire vous foulerez aux pieds tous les obstacles pour ne jamais manquer à Dieu. Moyennant ces deux dispositions, j'espère que vous marcherez sur des fondements inébranlables, et que nous n'aurons point la douleur de vous voir chanceler dans la voie du salut.

Il reste maintenant à dire deux mots sur les choses que vous avez à faire extérieurement, et sur le règlement de piété que vous pouvez prendre. Parlez, monsieur, à Mme la M. de S. (*marquise de Seignelay*), comme vous l'avez résolu ; et faites-le tout au plus tôt : cette démarche sera très agréable à Dieu ; elle sera une source de grâce pour votre conduite.

Votre règlement sur la piété ne doit pas être main-

tenant tel qu'il sera dans la suite quand votre santé sera rétablie. Maintenant contentez-vous de prendre le matin, où vous vous portez mieux et où vous avez moins de visites, quelques passages des Psaumes, que vous choisirez selon votre goût : occupez-vous-en de la manière qui est déjà marquée dans cette lettre, et passez dans cette occupation environ un quart d'heure si vous le pouvez. Si votre santé ne vous le permet pas, faites-le à plusieurs reprises, dans les heures de la journée où vous aurez moins d'indisposition et d'embarras. Lisez aussi ou faites-vous lire par M. le D. de Ch. (*duc de Chevreuse*) un chapitre de l'Imitation chaque jour. Ne craignez point de l'interrompre quand vous vous trouverez fatigué : vous pouvez reprendre dans la suite. Au reste, ce que je crois qui vous convient le plus, c'est d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu sans aucune contention d'esprit et avec une pleine confiance. Le temps de la maladie vous est favorable, car c'est une espèce de retraite forcée, qui vous met à l'abri des conversations profanes, et qui assemble autour de vous les gens de bien de votre famille. Un peu de conversation chrétienne avec M. le D. de Ch. vous fortifiera beaucoup dans vos bons sentiments. On a besoin d'être aidé dans un si pénible retour. La confiance même soulage, et élargit le cœur pour y faire entrer les choses de Dieu. Je le prie sans cesse, monsieur, de vous soutenir par sa main toute-puissante contre le monde et contre vous-même. Vous me paraissez dans votre lit comme Saül abattu et prosterné aux portes de Damas. Jésus-Christ, que vous avez abandonné et outragé, vous dit : *Saül, pourquoi me persécutes-tu, il est dur de résister à l'aiguillon.* Dites-lui : *Seigneur que voulez-vous que je fasse?* Il fera de vous un vaisseau d'élection pour porter son nom.

A LA DUCHESSE DE MORTEMART

(DOUAIRIÈRE)

L'amour-propre empêche la connaissance de soi.

11 octobre 1710.

Jamais lettre, ma bonne et chère duchesse, ne m'a fait un plus sensible plaisir, que la dernière que vous m'avez écrite. Je remercie Dieu qui vous l'a fait écrire. Je suis également persuadé, et de votre sincérité pour vouloir dire tout, et de votre impuissance de le faire. Pendant que nous ne sommes point encore entièrement parfaits, nous ne pouvons nous connaître qu'imparfaitement. Le même amour-propre qui fait nos défauts, nous les cache très subtilement et aux yeux d'autrui et aux nôtres. L'amour-propre ne peut supporter la vue de lui-même ; il en mourrait de honte et de dépit. S'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux jour pour adoucir sa laideur et pour avoir de quoi s'en consoler. Aussi il y a toujours quelque reste d'illusion en nous, pendant qu'il y reste quelque imperfection et quelque fonds d'amour-propre. Il faudrait que l'amour-propre fût déraciné, et que l'amour de Dieu agît seul en nous, pour nous montrer parfaitement à nous-mêmes. Alors le même principe qui nous ferait voir nos imperfections nous les ôterait. Jusque-là on ne se connaît qu'à demi, parce qu'on n'est qu'à demi à Dieu, étant encore à soi beaucoup plus qu'on ne croit, et qu'on n'ose se le laisser voir. Quand la vérité sera pleinement en nous, nous l'y verrons toute pleine : ne nous aimant plus que par pure charité, nous nous verrons sans intérêt et sans flatterie, comme nous verrons le prochain. En attendant, Dieu épargne notre faiblesse, en ne nous découvrant notre laideur qu'à proportion du courage qu'il nous donne pour en supporter la vue. Il ne nous montre à nous-mêmes que par morceaux, tan-

tôt l'un, tantôt l'autre, à mesure qu'il veut entreprendre en nous quelque correction. Sans cette préparation miséricordieuse, qui proportionne la force à la lumière, l'étude de nos misères ne produirait que le désespoir.

Les personnes qui conduisent ne doivent nous développer nos défauts que quand Dieu commence à nous y préparer. Il faut voir un défaut avec patience, et n'en rien dire au dehors jusqu'à ce que Dieu commence à le reprocher au dedans. Il faut même faire comme Dieu, qui adoucit ce reproche, en sorte que la personne croit que c'est moins Dieu qu'elle-même qui s'accuse et qui sent ce qui blesse l'amour. Toute autre conduite où l'on reprend avec impatience, parce qu'on est choqué de ce qui est défectueux, est une critique humaine, et non une correction de grâce. C'est par imperfection qu'on reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant, qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant, que les travers d'un amour-propre, à un autre amour-propre délicat et hautain. Les passions d'autrui paraissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes. Au contraire, l'amour de Dieu est plein d'égards, de supports, de ménagements et de condescendances. Il se proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois. Moins on s'aime, plus on s'accommode aux imperfections de l'amour-propre d'autrui, pour les guérir patiemment. On ne fait jamais aucune incision, sans mettre beaucoup d'onction sur la plaie; on ne purge le malade qu'en le nourrissant; on ne hasarde aucune opération que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années pour placer un avis salutaire. On attend que la Providence en donne l'occasion au dehors, que la grâce en donne l'ouverture au dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, vous l'arrachez à pure perte.

De plus, vous avez raison de dire que vos disposi-

tions changeantes vous échappent, et que vous ne savez que dire de vous.

Comme la plupart des dispositions sont passagères et mélangées, celles qu'on tâche d'expliquer deviennent fausses avant que l'explication en soit achevée : il en survient une autre toute différente, qui tombe aussi à son tour dans une apparence de fausseté. Mais il faut se borner à dire de soi ce qui en paraît vrai dans le moment où l'on ouvre son cœur. Il n'est pas nécessaire de dire tout en s'attachant à un examen méthodique; il suffit de ne rien retenir par défaut de simplicité, et de ne rien adoucir par les couleurs flatteuses de l'amour-propre. Dieu supplée le reste selon le besoin en faveur d'un cœur droit; et les amis éclairés par la grâce remarquent sans peine ce qu'on ne sait pas leur dire, quand on est devant eux naïf, ingénu et sans réserve.

Pour nos amis imparfaits, ils ne peuvent nous connaître qu'imparfaitement. Souvent ils ne jugent de nous que par les défauts extérieurs qui se font sentir dans la société, et qui incommodent leur amour-propre. L'amour-propre est un censeur âpre, rigoureux, soupçonneux et implacable. Le même amour qui leur adoucit leurs propres défauts leur grossit les nôtres. Comme ils sont dans un point de vue très différent du nôtre, ils voient en nous ce que nous n'y voyons pas, et ils n'y voient pas ce que nous y voyons. Ils y voient avec subtilité et pénétration beaucoup de choses qui blessent la délicatesse et la jalousie de leur amour-propre, et que le nôtre nous déguise; mais ils ne voient point dans notre fond intime ce qui salit nos vertus, et qui ne déplaît qu'à Dieu seul. Ainsi leur jugement le plus approfondi est bien superficiel.

Ma conclusion est qu'il suffit d'écouter Dieu dans un profond silence intérieur, et de dire en simplicité pour et contre soi tout ce qu'on croit voir à la pure lumière de Dieu, dans le moment où l'on tâche de se faire connaître...

AU MARQUIS DE BLAINVILLE

Jules-Armand Colbert.

Exhortation à revenir à la religion.

1688.

Vous m'avez oublié, monsieur; mais il n'est pas en mon pouvoir d'en faire autant à votre égard. Je porte au fond du cœur quelque chose qui me parle toujours de vous, et qui fait que je suis toujours empressé à demander de vos nouvelles : c'est ce que j'ai senti particulièrement pendant les périls de votre campagne. Votre oubli, bien loin de me rebuter, me touche encore davantage. Vous m'avez témoigné autrefois une sorte d'amitié dont l'impression ne s'efface jamais, et qui m'attendrit presque jusqu'aux larmes, quand je me rappelle nos conversations : j'espère que vous vous souviendrez combien elles étaient douces et cordiales. Avez-vous trouvé depuis ce temps-là quelque chose de plus doux que Dieu, quand on est digne de le sentir? Les vérités qui vous transportaient ne sont-elles plus? la pure lumière du royaume de Dieu est-elle éteinte? le néant du monde peut-il avoir reçu quelque prix nouveau? ce qui n'était qu'un misérable songe ne l'est-il pas encore? ce Dieu, dans le sein duquel vous versiez votre cœur, et qui vous faisait goûter une paix au-dessus de tout sentiment humain, n'est-il plus aimable? l'éternelle beauté, toujours nouvelle pour les yeux purs, n'a-t-elle plus de charmes pour vous? la source des douceurs célestes, des plaisirs sans remords, qui est dans le Père des miséricordes et dans le Dieu de toute consolation, est-elle tarie? Non : car il me met au cœur un trop pressant désir de vous rappeler à lui. Je ne puis y résister; il y a longtemps que je balance, et que je dis en moi-même : je ne ferai que l'importuner. En commençant même cette lettre, je me suis fait des règles de

discrétion; mais à la quatrième ligne mon cœur m'a échappé. Dussiez-vous ne me point répondre, dussiez-vous me trouver ridicule, je ne cesserai de parler de vous à Dieu avec amertume, ne pouvant plus vous parler à vous-même. Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi, si je vais au-delà de toute règle. Je le vois aussi bien que vous; mais je me sens poussé et entraîné. Dieu ne vous a point oublié encore, puisqu'il agit en moi si vivement pour votre salut.

Que vous demande-t-il, sinon que vous vouliez être heureux? N'avez-vous pas senti qu'on l'est quand on l'aime? N'avez-vous pas éprouvé qu'on ne peut l'être véritablement, quelque ivresse qu'on aille chercher dans les plaisirs des sens hors de lui? Puisque vous savez donc où est la fontaine de vie, et que vous y avez autrefois plongé votre cœur pour le désaltérer, pourquoi chercher encore des citernes entr'ouvertes et corrompues? O beaux jours! ô heureux jours, qui n'étiez éclairés que par les doux rayons d'une miséricorde amoureuse, quand est-ce que vous reviendrez? quand est-ce qu'il me sera donné de revoir ce cher enfant de Dieu rappelé sous sa main puissante, comblé de ses faveurs et des délices de son sacré festin, mettant tout le ciel en joie, foulant la terre aux pieds, et tirant de l'expérience de la fragilité humaine une source inépuisable d'humilité et de ferveur?

Je ne vous dis point, monsieur, ce que vous avez à faire : Dieu vous le dira assez lui-même selon vos besoins, pourvu que vous l'écoutiez intérieurement, et que vous méprisiez courageusement les gens méprisables. Mais enfin il vous veut : suivez-le. Que pourrions-nous refuser à celui qui veut nous donner tout, en se donnant lui-même? Faites donc, monsieur, tout ce que vous voudrez; mais aimez Dieu, et que son amour ressuscité en vous soit votre unique conseil. Je l'ai souvent remercié de vous avoir garanti des périls de cette campagne, où votre âme était encore plus exposée que votre corps; souvent j'ai tremblé pour vous : faites finir

mes craintes, rendez-moi la joie de mon cœur. Je n'en puis jamais sentir une plus grande, que de me revoir avec vous, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans la maison de Dieu, en attendant notre bienheureuse espérance et le glorieux avènement du grand Dieu qui nous enivrera du torrent de ses chastes délices. Vos oreilles ne sont pas encore désaccoutumées de ce langage sublime de la vérité; votre cœur est fait pour en sentir les charmes. Voilà le pain délicieux que nous mangions tous les jours à la table de notre père. Pourquoi l'avez-vous quittée? Avec un tel soutien, on ne doit pas craindre d'avoir besoin d'autre chose : mais enfin voici l'unique supplication qui me reste à vous faire. Quand même vous ne vous sentiriez pas la force de revenir de l'heureuse situation où vous étiez, du moins répondez-moi: du moins ne me fuyez pas. Je sais ce que c'est que d'être faible; je le suis plus que vous mille fois. Il est très utile d'avoir éprouvé qu'on l'est; mais n'ajoutez pas à la faiblesse inséparable de l'humanité, l'éloignement de ce qui peut la diminuer. Vous serez le maître de notre commerce : je ne vous parlerai jamais que de ce que vous voudrez bien entendre; je garderai le secret de Dieu dans mon cœur, et je serai toujours, monsieur, avec une tendresse et un respect inviolable, etc.

Méthode d'oraison pour les commençants.

Il ne faut pas tarder, monsieur, à vous témoigner ma joie sur les choses que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les deux définitions que vous me rapportez sont si justes, qu'il ne reste rien à y ajouter. Il est certain que, quand on a posé les fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence et d'une sérieuse méditation de toutes les vérités du christianisme en détail, et par rapport à la pratique, plusieurs personnes s'accoutument peu à peu tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin elles envisagent d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se

convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu, si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus l'esprit qui raisonne et qui cherche; c'est la volonté qui aime, et qui se plonge dans le bien infini. Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez longtemps par la voie des pécheurs qui commencent à chercher Dieu; la méditation ordinaire est votre partage : trop heureux que Dieu vous y admette! Marchez donc, monsieur, en esprit de foi, comme Abraham, sans savoir où vous allez; contentez-vous du pain quotidien, et souvenez-vous que, dans le désert, la manne qu'on amassait pour plus d'un jour se corrompait d'abord : tant il est vrai que les enfants de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des grâces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de la Providence sur eux.

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ, et toutes les vérités de l'Évangile que vous avez si longtemps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grâce vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant entre les bras de sa mère. Contentez-vous seulement de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée, laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous touchent, et que vous sentez qui nourrissent votre cœur; évitez tous les efforts qui échauffent la tête, et qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité d'imagination dangereuse. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles : bornez-vous à des considérations aisées; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude; ils se

dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vues. Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur; car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer.

Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer tout le suc pour vous en bien nourrir. Mais point de retours inquiets sur vous-même; comptez que votre oraison ne sera bonne, qu'autant que vous la ferez sans vous gêner, sans vous échauffer, et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions; mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparaître, pour demeurer attentif à votre sujet, chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire, et la patience avec laquelle vous les supporterez, sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur nombre ni de leur longueur. Je n'ai point vu le livre du père Jésuite dont vous me dites tant de bien. J'espère que vous me le montrerez à votre retour. Vous savez, monsieur, combien je vous suis dévoué à jamais en notre Seigneur.

A LA COMTESSE DE MONTBERON

Source des scrupules; moyens d'y remédier.

7 novembre 1700.

On ne peut, madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous regarde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feraient des torts irréparables, si

vous les écoutiez : c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber, et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*; où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre et un amour excessif de soi. O que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes? On n'aime guère le bien-aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert : rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique en buvant augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente, et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison et non pas la confession, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car, franchement, je vous trouve un peu déchue et affaiblie : mais cet affaiblissement se tournera à profit; car l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre faiblesse portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux; avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte; mais le monde me paraît comme une mauvaise comédie qui va disparaître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis aller; et c'est dans le fond de ce pis aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la

paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent qu'on voit entrer et sortir de sa chambre sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas?

Voir ses imperfections sans troubles.

25 janvier 1703.

J'envoie savoir de vos nouvelles, madame, et je souhaite de tout mon cœur que vous en ayez de bonnes à me donner. Mon Dieu, qu'il y aurait de plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble et votre supplice : Dieu ferait alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien! supposons ces fautes : qu'y a-t-il à faire? Les réparer par l'amour, dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien, et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels. Par où le fait-elle? C'est par l'amour qui dit : *Notre père, qui êtes au ciel.* Aimez ce père, dites-lui que sa volonté se fasse, et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe, à Dieu qui voudrait vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui, et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité, dont vous ne faites aucun scrupule! vous coulez le moucheron, et vous avalez le chameau.

Dieu ne peut rien faire en vous, parce que vous pré-

férez votre imagination à sa grâce, et à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : que ferai-je? Ce que vous ne faites point, et ne voulez pas faire : c'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe; c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on vous dit ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire quand vous n'avez point de goût consolant, et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerais-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfants de Dieu!

Je suis ravi d'apprendre, depuis ma lettre écrite, par M. l'abbé de Langeron, que vous avez le cœur en paix.

AU DUC DE CHAULNES

Il le presse de suivre les mouvements de sa conscience.

30 octobre 1705.

Vous voilà, monsieur, à la fin de votre campagne, et me voilà dans l'espérance de vous voir repasser bientôt. Je prendrai la liberté de vous faire bien des questions indiscrètes; il faudra bien que vous me les pardonniez. Rendez ma joie complète, je vous en conjure. Que je serai content si je vous trouve décidé, et entièrement d'accord avec vous-même! On ne contente ni soi ni autrui, quand on porte au-dedans de soi un fond qu'on ne peut ni suivre ni étouffer. On se tourmente, on se craint soi-même; on n'ose être seul avec soi, ni rentrer dans son propre cœur : on est comme un homme chassé de chez soi, qui est réduit à errer tout autour comme un vagabond. D'ailleurs on n'est point naturel dans le commerce des autres, car on marche avec des entraves. Mettez-vous donc en liberté. Elle consiste à n'être plus

entraîné par faiblesse, malgré sa conviction et contre le vrai fond de son cœur. Il en coûte d'abord, mais bien moins qu'on ne s'imagine, et cette courte peine se tourne en consolation pour toujours.

Horace, quoique païen et libertin, a dit : *Sapere aude*; et encore : *Dimidium facti, qui cœpit, habet.* Voulez-vous qu'il ne vous en coûte rien, pour vous délivrer de tout ce qui vous coûte tant? Je vous attends de pied ferme, et vous n'aurez pas aussi bon marché de moi que du milord Marleboroug.

La piété doit animer les actions quotidiennes.

4 janvier 1712.

Je ne m'étonne point, monsieur, de ce que la dissipation du monde et le goût du plaisir vous appesantissent le cœur pour vos exercices de piété : mais vous devez voir, par cette expérience, combien les choses qu'on croit innocentes sont dangereuses dans la pratique. On se livre à ses curiosités, aux amusements d'une société de parents et de bons amis, aux commodités d'une vie douce et libre; en cet état, on se dit : Que fais-je de mal? Ne suis-je pas dans les bornes d'une vie réglée selon ma condition? Ne suffit-il pas que je prie Dieu à certaines heures, que je fasse quelque bonne lecture chaque jour, et que je fréquente les sacrements? Oui, sans doute, tout cela serait suffisant, s'il était bien fait; mais votre vie molle et dissipée vous empêche de le bien faire. Il faudrait que tout le détail des occupations de la journée se ressentît des exercices de piété, et qu'il fût animé pa· l'esprit puisé dans cette source. Au contraire, c'est l'heure de la prière et de la lecture qui se ressent de la mollesse et de la dissipation qui dominent dans le détail des occupations extérieures. On porte à la prière une imagination toute pleine de vaines curiosités, un esprit flatté de ses pensées et de ses projets, une volonté partagée entre le devoir vers Dieu et le goût de tout ce qui flatte l'amour-propre. Faut-il s'étonner si la prière

se tourne si facilement en distractions importunes, en sécheresse, en dégoûts, en impatience de finir? Ce qui doit être le soutien contre toutes les tentations, n'est point soutenu. Ce qui devrait nourrir le cœur, manque de nourriture; la source même tarit. Quel remède y trouverons-nous? Je n'en connais que deux : l'un est de diminuer la dissipation de la journée; l'autre est d'augmenter le recueillement aux heures de liberté.

Je ne voudrais point que vous retranchassiez rien sur vos devoirs à l'égard du public; il m'a paru même que vous ne donniez pas assez de temps aux visites de bienséances et aux soins de la société selon votre état. Mais il faut couper dans le vif sur vos heures de liberté. Moins de raisonnements curieux, moins de paperasses, moins de détails et d'anatomies d'affaires. Il faut trancher court par deux mots décisifs, et apprendre un grand art, qui est celui de vous faire soulager. Vous vous dissipez plus dans votre cabinet à des choses pénibles que vous ne vous dissiperiez à rendre des devoirs contre votre goût de liberté Il n'y a que la passion qui ragoûte l'amour-propre et qui dissipe. Otez aux hommes la passion et le ragoût de l'amour-propre, nulle occupation de devoir ne les distraira; ils feront tout paisiblement en la présence de Dieu : tous leurs travaux extérieurs se tourneront en oraison. Ils seront comme ces anciens solitaires, qui travaillaient des mains dans une oraison presque continuelle. Pour les temps de prière et de lecture, je ne voudrais pas que vous les augmentassiez maintenant; vous avez trop d'occupations au dehors; mais je voudrais que vous joignissiez à ces exercices réglés un fréquent retour au-dedans de vous-même pour y trouver Dieu pendant que vous êtes en carrosse, ou en des lieux qui ne vous gênent point. Pour la mortification, contentez-vous de celle d'un régime exact, et de la souffrance de votre mal. Voilà tout ce que je puis vous dire à la hâte. Mille assurances d'attachement très respectueux à Mme la duchesse de Chaulnes. Dieu sait, mon cher et bon duc, combien je vous suis dévoué sans réserve.

LETTRES DIVERSES

A LA MARQUISE DE LAVAL

Il fait le récit de sa pompeuse entrée à Carenac.

22 mai 1681.

Oui, madame, n'en doutez pas, si je suis un homme destiné à des entrées magnifiques. Vous savez celle qu'on m'a faite à Bellac dans votre gouvernement; je vais vous raconter celle dont on m'a honoré en ce lieu. M. de Rouffillac, pour la noblesse; M. Bose, curé, pour le clergé; M. Rigaudie, prieur des moines, pour le corps monastique; et les fermiers de céans, pour le tiers-état, viennent jusqu'à Sarlat me rendre leurs hommages. Je marche accompagné majestueusement de tous ces députés; j'arrive au port de Carenac, et j'aperçois le quai bordé de tout le peuple en foule. Deux bateaux, pleins de l'élite des bourgeois, s'avancent, et en même temps je découvre que, par un stratagème galant, les troupes de ce lieu les plus aguerries s'étaient cachées dans un coin de la belle île que vous connaissez : de là elles vinrent en bon ordre de bataille me saluer, avec beaucoup de mousquetades. L'air est déjà tout obscurci par la fumée de tant de coups, et l'on n'entend plus que le bruit affreux du salpêtre. Le fougueux coursier que je monte, animé d'une noble ardeur, veut se

jeter dans l'eau; mais moi, plus modéré, je mets pied à terre. Au bruit de la mousqueterie est ajouté celui des tambours. Je passe la belle rivière de Dordogne, presque toute couverte des bateaux qui accompagnent le mien. Au bord m'attendent gravement tous les vénérables moines en corps; leur harangue est pleine d'éloges sublimes; ma réponse a quelque chose de grand et de doux. Cette foule immense se fend pour m'ouvrir un chemin; chacun a les yeux attentifs, pour lire dans les miens quelle sera sa destinée. Je monte ainsi jusqu'au château, d'une marche lente et mesurée, afin de me prêter pour un peu plus de temps à la curiosité publique. Cependant mille voix confuses font retentir des acclamations d'allégresse, et l'on entend partout ces paroles : il sera les délices de ce peuple. Me voilà à la porte déjà arrivé, et les consuls commencent leur harangue par la bouche de l'orateur royal. A ce nom, vous ne manquez pas de vous représenter ce que l'éloquence a de plus vif et de plus pompeux. Qui pourrait dire quelles furent les grâces de son discours? Il me compara au soleil : bientôt après je fus la lune; tous les autres astres les plus radieux eurent ensuite l'honneur de me ressembler; de là nous vînmes aux éléments et aux météores et nous finîmes heureusement par le commencement du monde. Alors le soleil était déjà couché, et pour achever la comparaison de lui à moi, j'allai dans ma chambre pour me préparer à en faire de même.

A LOUIS XIV

Remontrances à ce prince sur divers points de son administration.

(1695)

La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle

ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir, que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle, le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable; mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour science de gouverner, que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur, et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État : comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être

même trop dans les choses extérieures; mais pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernaient. Ils ont bien montré au public leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistait. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvait leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, et toute la nation française insupportable à tous nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple, Sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire, et pour punir les Hollandais, qui avaient fait quelque raillerie, dans le chagrin où on les avait mis en troublant les règles du commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre; parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste; d'où il s'ensuit que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, Sire, que les traités de paix subséquents semblent couvrir et réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises : mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sous la gorge : on signe malgré soi pour éviter de plus grandes pertes : on signe, comme on donne sa bourse, quand il la faut

donner ou mourir. Il faut donc, Sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étaient nécessaires à votre État : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière : mais enfin, le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens instruits et droits ; ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer les conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever et qu'à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner ? vous n'avez pas même demeuré dans les termes

de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une chambre des réunions, pour être tout ensemble juge et partie : c'était ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Westphalie, des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avait osé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville. Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous. Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affaiblissement et votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, Sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à être le père de vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous. Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne serait point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément sans peine chacun de vos voisins, dès qu'ils se seraient désunis. Ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, Sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent, et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le Roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui causent la guerre? Quelle réponse à cela, Sire? Les émotions populaires, qui étaient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins,

et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux; vous vous flattez sur les succès journaliers, qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez, dans un rude combat, le champ de bataille et le canon de l'ennemi, pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires.

Tout le monde le voit, et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, et à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, Sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus.

Il faudrait aller au-devant de la vérité, puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, et encourager ceux qui sont trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir; mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, et vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous : mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que, d'ailleurs, vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste, d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez point Dieu; vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer, et non pas Dieu, que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit : *Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi.* Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est, au contraire, vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités : comment les goûteriez-vous? Vous ne connaissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, et vous ne faites rien pour le connaître.

Vous avez un archevêque corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans, qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui livrez les gens de bien, vous lui laissez tyranniser l'Église, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur, il n'est pas vicieux; mais il craint la solide vertu, et il n'aime que les gens profanes et relâchés : il est jaloux de son autorité, que vous avez poussée au-delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avaient fait seuls les évêques, et décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, Sire, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit est court et grossier, et qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les Jésuites mêmes le méprisent, et sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'État. Il ne se connaît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent et lui font de petits présents. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très droit et très éclairé n'oserait décider seul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec des gens qui sachent les règles. Il va toujours hardiment sans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement, et à vous entretenir dans l'ignorance. Du moins il ne penchera aux partis conformes aux règles que quand il craindra de vous scandaliser. Ainsi, c'est un aveugle qui en conduit un autre, et, comme dit Jésus-Christ, *ils tomberont tous deux dans la fosse.*

Votre archevêque et votre confesseur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la régale, dans les mauvaises affaires de Rome : ils vous ont laissé engager par M. de Louvois dans celle de Saint-Lazare, et vous auraient laissé mourir dans cette injustice, si M. de Louvois eût vécu plus que vous.

On avait espéré, Sire, que votre conseil vous tirerait de ce chemin si égaré; mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins madame de M(aintenon) et M. le D. de B(eauvilliers) devaient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur faiblesse et leur timidité les déshonorent et scandalisent tout le monde. La France est aux abois; qu'attendent-ils pour vous parler franchement? que tout soit perdu? Crai-

gnent-ils de vous déplaire? ils ne vous aiment donc pas; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Église, et songer à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous surprenne? Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur des rois; mais votre faveur leur est-elle plus chère que votre salut? Je sais bien aussi qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avec zèle, douceur et respect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas, et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre! Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer si vous êtes trop ombrageux, si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, Sire, qu'est-ce qu'ils doivent vous dire; le voici : ils doivent vous représenter qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie: qu'il faut demander la paix, et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'État, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux dans vos malheurs, que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé; et qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible et triomphant? La personne qui vous dit ces vérités, Sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donnerait sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous.

AU CHEVALIER DESTOUCHES

Sur la perte récente d'un ami.

1er novembre 1713.

Je n'osais vous écrire, mon cher bonhomme, ne sachant point si vous étiez instruit. Le sujet était très bon, c'est grand dommage ; il y en a peu qui méritent autant de regret ; les vrais amis font notre plus grande douceur et notre plus grande amertume dans la vie. On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour, ou pour mieux faire, à l'exemple de Philémon et Baucis, l'un devrait devenir chêne au moment où il verrait l'autre auprès de lui devenir tilleul. Ceux qui n'aiment rien, voudraient enterrer tout le genre humain les yeux secs et le cœur content ; ils ne sont pas dignes de vivre. Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié ; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas, et ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles. Conservez-vous : la fin de la campagne approche : quand vous serez à Paris, consultez à fond sur votre mal, et livrez-vous au meilleur conseil. C'est vous que je crains encore plus que le mal même ; vous avez raison de m'aimer, supposé que l'amitié demande du retour.

TABLE DES MATIÈRES

MÉTAPHYSIQUE, MORALE ET SPIRITUALITÉ

LETTRES DIVERSES

1645-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P3-11.